


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
18
NAPOLI



Digitized by Google

719. XXXV

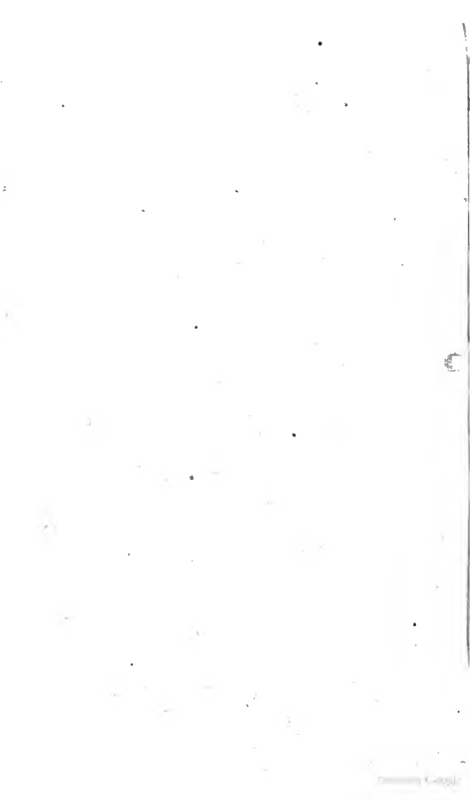
Digitized by Google

II Suppl. Palat. B 18[1] 23

MÉLANGES

TIRÉS D'UNE GRANDE BIBLIOTHEQUE.

Y



Digitized by Google

627866

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

Septieme ſuite de la huitieme Partie. Romans du ſeizieme ſiecle, ſection XV.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

PLUSIEURS de nos Souscripteurs & des Lecteurs des Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque, *paroissant embarrassés de savoir ce que contiennent les Volumes de ce Recueil qui ont déjà été publiés, & particuliérement ceux de* la Lecture des Livres François, *pour lesquels il a été ouvert une souscription au mois de Juillet dernier, en voici une note exacte.*

MÉLANGES tirés d'une grande Bibliotheque.

PREMIER VOLUME. A.

BIBLIOTHEQUE Historique à l'usage des Dames, suivie d'un extrait de la Conquête de Constantinople, par Geoffroi de Villehardouin, & de celui de la Vie de S. Louis, par le Sire de Joinville.

II. VOL. B.

MANUEL des Châteaux, ou Lettres contenant des conseils pour former une Bibliotheque Romanesque, pour diriger une Comédie de société, & pour diversifier les plaisirs d'un sallon.

III. VOL. C.

PRÉCIS d'une Histoire générale de la vie privée des François, dans tous les temps & dans toutes les Provinces de la Monarchie.

IV. VOL. D.

Tome premier de la Lecture des Livres François, considérée comme amusement. Premiere Partie.

LIVRES des treizieme, quatorzieme & quinzieme siecles.

V. VOL. E.

Tome II de la Lecture des Livres François.
Seconde Partie.

Suite des Livres du quinzieme siecle.

VI. VOL. F.

Tome III de la Lecture des Livres François.
Troisieme Partie.

Fin des Ouvrages du quinzieme siecle.

VII. VOL. G.

Tome IV de la Lecture des Livres François.
Quatrieme Partie.

POÉSIES du seizieme siecle.

VIII. VOL. H.

Tome V de la Lecture des Livres François.
Cinquieme Partie.

ROMANS du seizieme siecle.
Section I.
Section II.

IX. VOL. I.

Tome VI de la Lecture des Livres François.
Sixieme Partie.

LIVRES de Théologie & de Jurisprudence du seizieme siecle.

X. VOL. K.

Tome VII de la Lecture des Livres François.
Premiere suite de la cinquieme Partie.

ROMANS du seizieme siecle.
Section III.
Section IV.

XI. Vol. L.

Tome VIII de la Lecture des Livres François.
Septieme Partie.

Grandes Affaires & Plaidoyers du feizieme fiecle.

XII. Vol. M.

Tome IX de la Lecture des Livres François.
Seconde fuite de la cinquieme Partie.

Romans du feizieme fiecle.
Section V.
Section VI.

XIII. Vol. N.

Tome X de la Lecture des Livres François.
Huitieme Partie.

Livres de Philofophie, Sciences & Arts du feizieme fiecle.

XIV. Vol. O.

Tome XI de la Lecture des Livres François.
Troifieme fuite de la cinquieme Partie.

Romans du feizieme fiecle.
Section VII.
Section VIII.

XV. Vol. P.

Tome XII de la Lecture des Livres François.
Suite de la huitieme Partie.

Livres de Philofophie, Sciences & Arts du feizieme fiecle.

XVI. Vol. Q.

Tome XIII de la Lecture des Livres François.
Quatrieme fuite de la cinquieme Partie.

Romans du feizieme fiecle.
Section IX.
Section X.

Digitized by Google

XVII. Vol. R.

Tome XIV de la Lecture des Livres François. Neuvieme Partie.

Livres de Politique du seizieme siecle.

XVIII. Vol. S.

Tome XV de la Lecture des Livres François. Cinquieme suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section XI.
Section XII.

XIX. Vol. T.

Tome XVI de la Lecture des Livres François. Dixieme Partie.

Livres de Grammaire & de Rhétorique du seizieme siecle.

XX. Vol. V.

Tome XVII de la Lecture des Livres François. Sixieme suite de la cinquieme Partie.

Romans du seizieme siecle.

Section XIII.
Section XIV.

XXI. Vol. X.

Tome XVIII de la Lecture des Livres François. Onzieme Partie.

Livres de Physique générale & particuliere du 16e siecle.

XXII. Vol. Y.

Section XV.
Section XVI.

Fin de l'Avertissement.



DE LA LECTURE DES LIVRES FRANÇOIS.

En attendant que les derniers Romans du seizieme siecle nous fournissent matiere à quelques extraits étendus, nous allons encore parcourir quelques Ouvrages plus courts, & des Recueils d'Historiettes que l'Abbé Lenglet a placés dans sa Bibliotheque au nombre des Romans, qui cependant ne sont pas des Histoires suivies, mais présentent de temps en temps quelques traits curieux ou divertissans.

La nouvelle Fabrique des excellens traits de Vérité, par Philippe d'Alcripe, Sieur de Néri en Verbos. (Paris, 1579, 1 vol. *in*-12.)

Ce petit Livre n'est qu'un Recueil de plaisanteries, dont l'Auteur étoit, dit-on, Moine dans l'Abbaye de Mortemer, près la forêt de

Lions en Normandie. Le nom *d'Alcripe* eſt retourné de celui *le Picard*, apparemment le nom de famille du Révérend Pere ; Néri eſt l'anagramme de rien ; par conſéquent être Seigneur de Néri, vaut autant que n'avoir aucune Seigneurie. Verbos vient de vert-bois ; & l'Auteur dit qu'il eſt en Vert-bois, parce qu'il habite dans une forêt. Le Livre eſt dédié à un M. Dutôt, Gentilhomme Normand, qui étoit, dit-on, ami & compagnon de bouteille du Seigneur de Néri. Il paroît que ces Meſſieurs avoient adopté le ton de plaiſanterie de Rabelais, qui étoit à peu près leur contemporain & avoit déjà des Diſciples & des Imitateurs : le meilleur de ceux-ci eſt ſans contredit l'Auteur du *Moyen de parvenir* (je ne pourrai m'empêcher de parler bientôt de ce Livre). Voici le jugement qu'il porte de la nouvelle Fabrique des traits de Vérité. *Cet Ouvrage*, dit le Moyen de parvenir, *contient de bons mémoriaux de raiſons raiſonnantes à perte de vue.* Ce témoignage favorable eſt une véritable contre-vérité. Le Livre du Sieur d'Alcripe, loin de contenir rien de raiſonnable, n'eſt qu'une enfilade de quolibets & de ſornettes. Nous allons mettre nos Lecteurs en état d'en juger en rapportant un petit nombre de ces facéties, car la plupart ſont auſſi plates qu'impertinentes. Au reſte, dans le peu que je vais dire, j'imiterai la naïveté qui fait le principal mérite de l'Ouvrage.

DU temps du Roi Pernot & de la Reine Gilette, il y avoit un bon homme

qui avoit trois fils, auxquels il avoit fait apprendre trois métiers différens. Le premier étoit Barbier; le ſecond Maréchal, & le troiſieme Prévôt d'un Maître en fait d'armes : chacun d'eux avoit ſi bien réuſſi, qu'ils paſſoient pour les premiers de leur Art. Le pere en entendoit dire des merveilles. Se voyant prêt à mourir : » Mes enfans, leur dit-il, j'ai » bien fait de vous mettre en état de » gagner votre vie, car mon héritage, » partagé entre vous trois, ne pourroit » pas ſuffire à votre ſubſiſtance; mais je » veux laiſſer de préférence mon petit » magot au plus habile ; ainſi donnez-» moi chacun des preuves de votre capa-» cité «. Lorſque le bon homme diſoit cela, ils étoient ſur le bord du grand chemin : » Mon pere, répondit l'aîné, » vous allez voir comme je raſe ». Dans le moment paſſoit un lievre ; auſſi-tôt le Barbier, ſon raſoir à la main, le pourſuit, l'attrape au moment où il ſautoit un foſſé, lui abat les deux mouſtaches ſans lui endommager le menton, & le laiſſe continuer ſa route au grand étonnement des ſpectateurs, qui le reconnurent pour le premier Barbier du monde. A mon tour, dit

le second, en voyant passer un Cavalier dont le cheval étoit prêt à perdre un de ses fers; il s'en apperçut d'abord & avertit le Courrier : » Mon ami, répondit » l'homme à cheval, je voudrois bien » faire raccommoder ce fer, mais je ne » puis m'arrêter, car je suis très-pressé. » Qu'à cela ne tienne, Monsieur, lui » répondit-on, allez toujours, je serai » bientôt à vous, & je ferai votre affaire » sans vous arrêter «. Effectivement le Cavalier continua sa route; le Maréchal prit ses clous & son marteau, courut après, & l'atteignit. » A présent, dit-il, » Monsieur, galopez fort, & faites bien » lever à votre cheval les pieds de der- » riere «. Cela fut fait, & à chaque galopade, Simonet (c'étoit le nom du jeune Maréchal & de toute sa famille) enfonçoit un clou dans le pied ; de sorte que le Cavalier n'eut pas fait trente pas que le fer étoit parfaitement assuré. C'étoit au dernier à faire son chef-d'œuvre. Justement il survient un orage ; le pere & les deux aînés rentrent dans la maison, & le cadet reste dehors exposé à la pluie; mais ayant tiré son épée, il faisoit le moulinet au dessus de sa tête si adroitement, qu'il écartoit toutes les

gouttes de pluie, & qu'il n'en tomba pas une, ni ſur lui, ni ſur ſes habits. L'orage étant paſſé, toute la famille, témoin de ce petit prodige, convint qu'on ne pouvoit mieux jouer de l'eſpadon. Le Lecteur eſt ſans doute curieux de ſavoir à qui le prix fut adjugé : mais le Seigneur d'Alcripe ne nous l'apprend pas ; il ſe contente de finir par ces deux mauvais petits Vers :

Celui de vous qui mieux fera,
De Dieu rémunéré ſera.

Il y avoit une fois un Gentilhomme grand amateur de Muſique, qui, ſe promenant dans ſon parc, fut abordé par un homme aſſez mal vêtu qui lui demanda la charité, en lui diſant qu'il étoit de ſon métier Facteur d'orgues : » Vraiment » je voudrois bien en avoir un dans ma » Paroiſſe, répondit le Gentilhomme, » mais cela eſt un peu cher. Il faut du » fer, du plomb, de l'étain, & je ne » ſais combien d'ingrédiens. Point du » tout, Monſieur, répliqua le paſſant, » je vous ferai un orgue très-ſonore, dans » lequel il n'entrera rien de tout cela ; » & au lieu qu'un autre vous demande- » roit cent écus pour un grand & bel

» orgue, je ferai content de dix «. Le Gentilhomme trouva la propofition fort honnête, reçut l'Ouvrier dans fon château, & le laiffa faire. Celui-ci ayant choifi un petit bouquet de bois ifolé affez élevé, & fort près de l'églife & du château, il en perça tous les arbres avec des tarrieres, les uns plus haut, les autres plus bas, à proportion de leur hauteur & de leur groffeur. » Voilà votre » orgue fait, dit-il alors au Seigneur cam- » pagnard; ce qui eft admirable, c'eft qu'il » n'a befoin, ni de clavier, ni de foufflet, » ni d'Organifte; laiffez feulement venir » le vent «. En effet le vent s'éleva fucceffivement de différens côtés, & foufflant par les trous, il fembloit jouer tantôt un air, tantôt un autre. Le Gentilhomme fut enchanté d'avoir un bofquet fi harmonique; il paya & régala de fon mieux le Facteur d'orgues, qui alla exercer fes talens d'un autre côté. Il eft vrai que tous les arbres moururent l'hiver fuivant, & ne produifirent plus d'ombre; mais ils réfonnerent toujours tant qu'ils furent fur pied; & comme le Maître du château aimoit mieux un concert qu'une promenade, il fut content.

Un Payſan Gaſcon, s'étant engagé, fit quelques campagnes. De retour dans ſon pays, il contoit à ſes compatriotes que rien n'étoit ſi beau que la guerre, & qu'on y voyoit tous les jours arriver des choſes extraordinaires. Par exemple, diſoit-il, mes amis, voici ce dont j'ai été témoin au ſiége de Bologne-la-Graſſe en Italie. Nous tirions contre les ennemis, & ils tiroient contre nous. Un jour, deux boulets partis de deux coulevrines ſe rencontrerent en l'air & ſe heurterent avec une telle force, que celui de la ville, y étant retourné, tua des aſſiégés, & le nôtre, étant revenu ſur nous, tua des aſſiégeans: ainſi de ce prodige, qu'arriva-t-il? ce qui ſeroit arrivé ſi chacun des deux boulets fût allé à ſa deſtination.

Une hiſtoire de la même force & du même genre eſt celle de deux fameux Arquebuſiers, qui prirent querelle & voulurent ſe battre; mais l'épée n'étant pas leur arme favorite, ce fut à l'arquebuſe qu'ils ſe battirent (1); ils convinrent du lieu, de l'heure, des diſtances, & prirent des amis communs pour témoins

(1) Le piſtolet n'étoit pas encore en uſage.

de leur combat. Au signal convenu, chacun ayant bien visé, tira son coup, mais aucun des deux ne fut blessé ; ce fut parce que les deux balles se rencontrerent en l'air, se choquerent, & que chacune d'elles rentra dans l'arme d'où elle étoit partie. Les spectateurs & les tireurs furent également surpris ; mais voyant bien que le Ciel ne vouloit pas qu'ils se fissent du mal, ils firent la paix.

Le pere Huguet, Maître Savetier de la ville de Caudebec, allant le soir faire un tour dans les champs pour se délasser de son travail de la journée, apperçut un lievre. N'espérant pas de l'attraper à la course, il voulut lui jeter une pierre pour l'arrêter ; mais n'en trouvant point sous sa main, il se sert d'un morceau de poix-résine qu'il avoit dans sa poche, & le jette de toute sa force à la tête du lievre ; le coup porte, & la poix reste attachée au front de l'animal, sans l'empêcher de courir, seulement fut-il un peu étourdi ; & un autre lievre se trouvant sur son chemin, il le heurte avec sa tête : alors la poix fait son effet ; le premier lievre reste attaché par le front avec le second, ils ne peuvent plus se séparer ; ils sont des

efforts inutiles. Le Savetier, profitant de leur embarras, les emporta chez lui, & le soir même, ou au plus tard le lendemain, il en fit un bon civet, dont il régala sa famille.

DEUX bons drilles jouoient ensemble aux dés ; ils en savoient autant l'un que l'autre, & ils convinrent qu'une somme assez grosse (pour eux) appartiendroit à celui qui, en un seul coup, ameneroit le moins de points. Le premier qui jeta les dés amena deux as : J'ai gagné, s'écrioit-il déjà en voulant tirer l'enjeu. Pas encore, lui dit son adversaire, laisse-moi jouer à mon tour ; il amena deux as comme son camarade ; mais les dés s'arrangerent de maniere que l'un des deux étant sauté sur l'autre on ne voyoit qu'un seul point. La galerie déclara que le premier joueur avoit perdu, & le second même en convint.

J'AI été témoin, dit le sieur d'Alcripe, d'une aventure moins surprenante qu'elle n'est intéressante par les réflexions qu'elle peut occasionner. Un jeune chat poursuivoit un gros rat dans un grenier ; le rat s'enfuit dans une gouttiere ; le chat

l'y ſuivit juſqu'à ce que courant tous les deux avec une égale étourderie, & n'étant occupés, l'un que du déſir d'attraper, & l'autre de celui d'échapper, tous deux tomberent dans la rue & ſe tuerent. N'eſt-ce pas là une fable morale & très-applicable à ce qui ſe paſſe à la Ville & à la Cour? A force de s'acharner à perdre ſon ennemi, on ſe perd ſoi-même, & l'on ſe caſſe le cou en voulant le caſſer aux autres.

Il y a une Providence pour les maladroits. Mathurin Verveu étoit le plus gauche de tous les hommes: un jour cependant il voulut aller à la chaſſe; il ſe rend, armé de ſon arbalête, dans un bois près d'un étang; il tire, ne tue rien, mais bleſſe quelques pigeons ramiers qui reſtent attachés aux branches par les pattes. Il veut monter aux arbres, dégringole & ſe jette dans un étang; il avoit de grandes & larges bottes & un énorme caleçon; il enfonce dans l'eau & la vaſe juſqu'à la ceinture, mais on vient le retirer. L'étang étoit très-poiſſonneux, & il emporte avec lui grand nombre de poiſſons de toute eſpece; cependant ayant de la peine à ſe ſoutenir, il tombe ſur

l'herbe, & trouve ſous ſes mains deux levrauts qui étoient là au gîte : on lui rapporte ſes ramiers bleſſés, & enfin il revient chez lui ayant de quoi grandement ſouper en gras & en maigre, gibier, volaille & poiſſon.

Le dernier Conte que je tirerai de la Fabrique des traits de Vérité, eſt un vrai Roman, ou du moins un canevas ſur lequel on pourroit en broder un, peu vraiſemblable, mais aſſez intéreſſant. Le voici.

CONTE.

Le Pariſien & la Princeſſe de Babylone.

PENDANT le cours du quinzieme ſiecle, il y avoit à Paris un jeune Etudiant, fils d'un riche Jouaillier ; il étoit grand, bien fait, aimable, de l'âge d'environ dix-huit ans. Son pere & ſa mere lui avoient laiſſé lire des Romans, qui, dès ce temps-là, étoient à la mode en France, & qui avoient fait tourner plus d'une tête & échauffé plus d'un cœur. Il ne fut pas plus qu'un autre à l'abri de l'impreſſion

de ces Livres dangereux. Il y lut qu'il y avoit de ſimples Particuliers auxquels il arrivoit d'épouſer des Reines & des Princeſſes quand ils avoient le bonheur de leur plaire. Il en conclut qu'il n'avoit qu'à trouver une Reine, n'importe dans quel pays, l'aimer, s'en faire aimer, & qu'il deviendroit un puiſſant Souverain. Tandis qu'il s'occupoit de cette brillante chimere, un Voyageur Arménien vint à Paris chargé de bijoux précieux qu'il apportoit de l'Orient. Il propoſa au Joaillier de les acheter, ce qu'il fit après avoir pris quelque temps pour les examiner. Quant au jeune homme, il ne s'occupa qu'à raiſonner avec l'Arménien ſur les mœurs & la maniere de vivre des habitans du Levant; ſur-tout il l'interrogea ſur la beauté des Dames & Demoiſelles Orientales. » Seigneur Pariſien, répondit » l'Etranger, la plupart des Dames de ce » pays ſont très-belles, mais on ne les » voit guere, car les maris ſont jaloux, » & même les peres & les freres ſe croient » également obligés à veiller ſur l'hon» neur des belles. Malheureuſement » pour eux, & heureuſement pour les De» moiſelles, pour peu qu'un homme ſoit » aimable & qu'il puiſſe les approcher, il

» est bientôt amant heureux». « Mon ami, » répondit l'enfant de Paris, crois-tu » que si j'étois-là, j'eusse quelque bonne » fortune ? N'en doutez pas, lui répliqua- » t-on ; je suis persuadé que si vous pou- » viez voir la Princesse de Babylone, elle » deviendroit amoureuse de vous. Savez- » vous son histoire ? = Non : = je vais vous la raconter. Elle est fille du grand Soudan Omar & de la merveilleuse Aysse, Princesse d'Ethiopie. Quoique sa mere soit très-noire, & que son pere ait le teint très-basané, Gulhinda (c'est le nom de la Princesse) est la plus belle blonde de l'univers ; elle a les yeux bleus, le teint, la gorge, les bras & la taille admirables. Vous me demanderez comment je sais tout cela, puisque je n'ai jamais eu l'honneur de la voir. Il est vrai ; mais j'ai vu son portrait, qui a été répandu dans tout l'Orient & en a fait l'admiration. J'en ai même encore sur moi une copie ; elle est enrichie de diamans : j'ai proposé à votre pere de l'acheter, mais il ne veut estimer que les pierreries, & ne compte pour rien la peinture que j'estime seule mille écus : il dit qu'il est trop vieux pour se charger d'autre chose que de ce qui fait l'objet de son commerce. Mon pere pense

bourgeoiſement, s'écria alors le Pariſien ; montrez-moi cette peinture : on la lui fait voir, & il trouva la figure de la Princeſſe ſi charmante, qu'il en devint éperdument épris. Il n'héſita point à donner les mille écus à l'Arménien, qui enſuite vendit au pere les diamans ſeuls. Dès que le jeune homme fut maître du portrait, il le baiſa mille fois, & jura qu'il n'auroit jamais d'autre Dame de ſes penſées que celle que ce tableau repréſentoit; malheureuſement il étoit à cinq cents lieues du pays qu'elle habitoit. Il ne ceſſoit de ſe faire répéter l'hiſtoire de ſa belle Princeſſe ; & bientôt il apprit que de ſon côté, quoiqu'elle ne l'eût jamais vu, elle étoit favorablement diſpoſée pour lui. Ceci mérite encore explication. Gulhinda avoit vu, non pas tout-à-fait le portrait du jeune Pariſien, mais des images repréſentant de jeunes Européens, & elle avoit entendu parler des mœurs & des uſages de Paris par des Eſclaves Françoiſes, que l'on avoit miſes imprudemment à ſon ſervice. Ces aimables filles avoient toute la gaieté & la vivacité de leur Nation, & elles connoiſſoient bien Paris, ayant travaillé long-temps dans ces fameuſes boutiques où l'on s'occupe

de la parure des Dames, & par occasion des agrémens des Messieurs. En coiffant & en habillant la Princesse, elles lui faisoient un tableau séduisant de la liberté dont les femmes jouissent en France, & de la douceur de cette société, aux charmes de laquelle l'un & l'autre sexe contribue également. Gulhinda fut si enchantée de leurs récits, qu'elle déclara nettement à son pere qu'elle n'auroit jamais d'autre époux qu'un François. Le Soudan de Babylone fut d'autant plus irrité de cette déclaration, que justement, dans ce temps là, le Sophi de Perse, ayant vu le portrait de la Princesse, la faisoit demander en mariage. C'étoit un puissant Souvèrain & un Prince très-valeureux; mais il n'étoit ni jeune, ni joli, & avoit déjà perdu plusieurs membres à la guerre. Il se faisoit honneur de ses blessures, qui n'avoient rien que de glorieux. Il étoit de petite taille comme Alexandre, chauve comme César, boiteux comme Tamerlan, borgne comme le fameux Gengiskan, & il avoit eu le bout de son nez, qui étoit long & aquilin, comme celui de tous les Persans, emporté d'un trait d'arbalête, ce qui lui défiguroit un peu le visage: d'ailleurs, il n'étoit

pas manchot, car il coupoit des têtes avec légéreté & plaisir, c'étoit sa récréation ordinaire. Dès que la Princesse apprit que le Monarque Persan envoyoit des Ambassadeurs pour la demander en mariage, elle signifia à son pere qu'elle ne vouloit point d'un pareil monstre. Les Seigneurs Persans ayant eu l'honneur d'être admis à son Audience, elle leur dit en termes formels : *Je ne veux point être la femme d'un Sophi comme celui-là.* Sur cette réponse, les Ambassadeurs, après avoir fait trois révérences, se retournerent du côté du Soudan, & avec les mêmes cérémonies, mais conformément à leurs instructions, lui déclarerent la guerre de la part de leur Maître. Omar reçut ce compliment avec un chagrin qu'il tâcha en vain de dissimuler. Il n'y étoit point préparé, son armée & ses forteresses étoient en mauvais ordre. Il fit de nouveaux efforts pour engager sa fille à détourner les malheurs dont il étoit menacé ; jamais elle ne voulut se rendre. Le pere, pour donner du moins une sorte de satisfaction au Sophi, la fit enfermer dans une tour, où l'on ne permit à personne d'entrer. Elle n'y étoit servie que par trois femmes & deux Eunuques, encore ceux-ci étoient-ils noirs. C'étoit

C'étoit dans ce triſte état que le voyageur Arménien avoit laiſſé la Princeſſe de Babylone. Le nouvel Amant de Gulhinda en fut touché juſqu'aux larmes. Seroit-il donc impoſſible, s'écria-t-il, de ſecourir cette belle & malheureuſe Princeſſe, & de la tirer de la captivité dans laquelle elle gémit? = Non, répliqua l'Arménien, ſi vous voulez faire agréer vos ſervices à la Princeſſe. = Eh! comment les lui faire agréer d'auſſi loin? = Ecoutez, Seigneur; il me vient une idée. J'ai remarqué que les hirondelles, que nous voyons partir de Paris en automne pour revenir au printemps, ſont les mêmes que celles qui paſſent l'hiver à Babylone, comme dans un climat plus chaud. Je les ai très-bien reconnues; j'ai encore obſervé que celles qui habitent les tours de la Baſtille ſont préciſément les mêmes que celles qui vont ſe nicher dans les creneaux & les machicoulis de la tour qu'habite notre Princeſſe. Si vous pouvez vous procurer quelques-uns de ces oiſeaux-là avant leur départ, vous donnerez de vos nouvelles à Gulhinda, & vous recevrez ſa réponſe aux environs de Pâques prochain. Je m'abandonne à vous, dit l'amoureux Pariſien. Bientôt après

l'Arménien & lui concerterent une lettre que le premier traduisit en bon Arabe; & le jeune homme ayant trouvé le moyen de se procurer une hirondelle telle qu'il la souhaitoit, ils attacherent adroitement leur missive sous l'une & l'autre aile de l'oiseau de passage. Ils le laisserent aller: l'hirondelle partit avec la nombreuse troupe de ses compagnes; & l'écolier Parisien & son confident attendirent paisiblement le retour de l'hirondelle, en s'entretenant tous les jours de la belle Gulhinda. Ce qui paroîtra fort étonnant à tout autre qu'à un Lecteur de Romans bien exercé, c'est que le succès couronna cette singuliere démarche. Pendant que l'hiver régnoit en France, les heureux Babyloniens voyoient avec plaisir revenir ces oiseaux, dont le départ nous annonce les frimas, & ne signifie pour la brûlante Asie qu'un temps plus doux & plus supportable que les ardeurs de l'été. Une de ces Françoises, qui n'avoit point été séparée de Gulhinda, parce qu'on savoit qu'elle lui étoit chere, s'apperçut qu'une de ces hirondelles étoit un peu embarrassée dans son vol, & crut remarquer sous son aile autre chose que des plumes. Elle s'em-

para avec adresse de l'oiseau, & l'ayant encore examiné de plus près, elle le débarrassa de son petit fardeau, & reconnut que c'étoit une lettre dont l'adresse étoit en Arabe; c'est tout ce qu'elle y put comprendre, car cette écriture ne lui étoit point familiere. Elle la porta sur le champ à la Princesse, qui reconnut avec surprise que c'étoit à elle-même qu'elle étoit adressée. Son étonnement augmenta encore beaucoup, lorsqu'ayant ouvert les papiers, elle y lut que le bruit de ses charmes & de ses malheurs avoit passé les mers, & que dans la Capitale de la France il existoit un mortel qui prenoit à elle le plus vif intérêt, qui lui demandoit la permission de se jeter à ses pieds, & d'employer à son service tous les momens de sa vie. A la fin de la lettre, on lisoit: Si vous voulez m'honorer d'une réponse, mon adresse est à M. Léandre le Blond, fils, chez M. son pere, fameux Marchand Joaillier, rue Saint-Antoine à Paris. Gulhinda ne savoit d'abord si elle devoit se laisser attendrir par cette déclaration, ou bien s'en moquer; mais la Françoise, avec qui elle s'en expliqua, lui persuada qu'elle devoit y ajouter la foi la plus entiere. » Croyez-moi,

» Madame, lui dit-elle, l'amour fait des
» miracles pour les Amans de mon pays;
» & puiſque dans cette affaire-ci il com-
» mence dès la premiere déclaration, ne
» doutez pas que les ſuites n'en ſoient
» également agréables & merveilleuſes.
» Répondez avec bonté à l'adreſſe indi-
» quée, & ſervez-vous, pour porter votre
» réponſe, du même meſſager par qui
» nous avons reçu cette lettre. Après
» avoir pris encore quelques mois de
» patience, je ſuis perſuadée que vous
» connoîtrez la douceur qu'il y a à être
» aimée d'un François. Je veillerai ſur
» l'oiſeau en attendant le temps de ſon
» retour en France «. Gulhinda fut d'ac-
cord de tout; la réponſe fut écrite, en-
voyée à propos, & reçue au commence-
ment du printemps ſuivant. Léandre &
ſon Confident, qui veilloient au retour
de l'oiſeau voyageur, s'en ſaiſirent, &
lurent avec tranſport le billet dont il
étoit porteur. Le voici : » Si vous n'étiez
» pas jeune & aimable, vous n'imagine-
» riez pas ſans doute que vous puiſſiez
» étendre vos conquêtes depuis Paris
» juſqu'à Babylone. Si vous n'aviez pas
» beaucoup d'eſprit, vous n'auriez pas
» trouvé le moyen ſingulier que vous

» avez employé pour me faire l'offre de
» vos services ; & si vous n'étiez pas
» brave & généreux, vous n'entrepren-
» driez pas de me tirer de la captivité
» dans laquelle je gémis. Supposant donc
» que vous êtes digne de moi, je vous
» accepte pour mon Chevalier, & si
» vous devenez mon libérateur, soyez
» assuré de ma reconnoissance «.

GULHINDA.

L'on juge bien que la réception de cette lettre augmenta la confiance de Léandre pour l'Arménien, & qu'il ne fut plus question que de prendre des mesures pour se rendre à Babylone. Léandre avoit d'abord envie de faire part de son projet à son pere ; mais c'étoit un bon Bourgeois, que l'idée d'une entreprise telle que celle que son fils vouloit tenter, auroit plutôt révolté que flatté : ainsi ils résolurent de partir en secret, & de se munir de ce qui étoit nécessaire pour leur voyage. Le jeune Parisien visita donc le coffre fort, & s'étant pourvu d'une bonne somme, les deux amis gagnerent Marseille, s'embarquerent pour le Levant, & y arriverent heureusement. Pendant la traversée, l'Armé-

nien continua de donner à Léandre des leçons d'Arabe : ils aborderent fort heureusement à Jaffa, gagnerent Alep, & de là Babylone. Déjà le jeune François, habillé à l'Orientale, & parlant assez bien la Langue du pays, pouvoit passer pour un Babylonien; mais il ne lui étoit pas aisé de s'introduire dans la tour où étoit renfermée la Princesse. Une jolie figure, telle qu'étoit la sienne, étoit une difficulté de plus; il chercha à les surmonter toutes : voici comment il en vint à bout. Après avoir bien pris toutes ses informations, & avoir bien reconnu les environs de la tour, il se cacha pendant une nuit dans un buisson qui n'en étoit pas éloigné : à la pointe du jour il se tapit dans les herbes qui tenoient à la porte. Peu de temps après, il vit sortir successivement les deux Eunuques qui alloient dans la Ville à la provision, & la vieille Gouvernante Arabe, qui, suivant sa coutume, alloit au Palais rendre compte au Soudan de la santé & de la conduite de sa fille. Ce fut à l'instant que celle-ci passa, que Léandre se glissa derriere elle, & entra dans le Château avant que la porte se fermât d'elle-même. Il n'y trouva que les deux esclaves Fran-

çoifes, & l'adorable Gulhinda. On peut croire que l'étonnement fut extrême ; mais par bonheur que ces trois perfonnes étoient bien difpofées en faveur de l'amoureux Parifien. L'aventure de l'hirondelle les avoit préparées à fon arrivée. Elles eurent le temps, après être revenues de leur furprife, de prendre, avant le retour des perfonnes dont elles devoient fe défier, les mefures les plus propres pour mettre en fûreté l'amoureux Léandre. On lui ménagea une retraite derriere l'appartement de fes jeunes compatriotes, qui lui portoient à manger. Il n'en fortoit que pour faire fa cour à la Princeffe dans des momens ignorés de tout autre que de leurs honnêtes Confidentes.

Nous ne pouvons nous étendre davantage fur des détails dont l'Auteur que j'extrais dit à peine un mot. Courons au dénouement, en prévenant nos Lecteurs, que la Babylonienne & le Parifien ne furent pas long-temps fans être d'accord, & que par conféquent ils eurent une égale impatience de jouir en liberté des fentimens qu'ils avoient conçus l'un pour l'autre. Léandre avoit tout le temps de réfléchir aux moyens dont il pourroit ufer

pour ſe tirer de là ; car enfin ſa Princeſſe & lui ne pouvoient pas toujours reſter dans l'eſpece de priſon qu'ils habitoient. S'il pouvoit y en avoir de belles, l'amour leur auroit rendu celle-là délicieuſe ; mais c'eſt une vérité bien établie, que la liberté eſt un ingrédient qui entre néceſſairement dans la compoſition du bonheur. Ils prirent donc des meſures pour ſe la procurer ; elles étoient bonnes, puiſqu'elles furent couronnées par le ſuccès. La Princeſſe ſe plaignit, avec quelque fondement, qu'elle reſſentoit diverſes incommodités, coliques, maux de cœur, &c. En peu de jours ces accidens augmenterent au point que le Sultan averti, l'envoya viſiter par les Médecins de ſa Cour, qui avouerent qu'ils ne comprenoient rien à ſon mal.

Pendant ce temps, Léandre, étant ſorti avec les mêmes précautions qu'il avoit priſes pour entrer dans la tour, avoit été rejoindre ſon ami l'Arménien dans la Ville, & bientôt après l'un & l'autre avoient reparu dans Babylone déguiſés avec des habillemens étrangers, & parlant un mauvais Arabe ; ce qui n'étoit pas difficile, ſur-tout à l'aimable Léandre. Ils s'annonçoient comme ayant parcouru toute la terre, & poſſédant les plus

merveilleux secrets. L'Arménien, qui avoit effectivement beaucoup voyagé, citoit une infinité de faits, dont les témoins & les époques étoient trop éloignés pour pouvoir être aisément constatés ; mais on le croyoit parce qu'il avoit le ton décisif, qui en impose toujours. Il assuroit que le Médecin qui l'accompagnoit, étoit âgé de plus de siecles qu'il ne paroissoit avoir d'années. Il parloit avec tant d'éloquence qu'on le crut, & qu'on le présenta au Soudan, qui n'eut rien de plus pressé que de l'engager à voir la Princesse, & à dire son avis sur son mal. Le jeune & faux Médecin, après avoir fait semblant d'examiner les symptomes d'un mal dont il connoissoit très-bien la cause, prononça gravement qu'il ne connoissoit point de meilleur remede que d'envoyer la malade à des eaux, à la vérité, fort éloignées, mais très-efficaces ; qu'au milieu d'un beau pays, nommé la France, situé au centre de l'Europe, & tout près de la Ville capitale de ce Royaume, étoit un côteau fertile, au pied duquel jaillissoit une source d'eau salutaire, dont les qualités ferrugineuses étoient propres à guérir toute sorte d'obstructions ; que c'étoit là que

la Princeſſe devoit aller puiſer ſa guériſon, & s'aſſurer de jouir, pendant une longue ſuite d'années & peut-être de ſiecles, d'une ſanté parfaite. On conçoit bien que, dans le premier moment, la propoſition de faire faire à la Princeſſe un ſi long voyage effraya le Soudan ; mais enfin l'éloquence énergique & le ton de confiance du Docteur étranger & de ſon Compagnon déterminerent le Monarque : d'ailleurs, le Sophi de Perſe le preſſoit vivement, avoit déjà remporté pluſieurs avantages ſur ſes troupes, & s'approchoit de ſa Capitale. Il commençoit à craindre d'être forcé dans ſes derniers retranchemens, & obligé de livrer ſa fille, quoique celle-ci proteſtât qu'elle aimeroit mieux mourir mille fois, que d'être unie au Roi de Perſe : enfin, la profonde politique & les ſentimens paternels d'Omar le déciderent à laiſſer partir Gulhinda. Elle emporta avec elle des richeſſes conſidérables, ſur-tout en pierreries, & fut eſcortée par une troupe nombreuſe d'Eſclaves des deux ſexes, & de Soldats juſqu'au bord de la mer : alors elle congédia la plus grande partie de ſa ſuite pour la facilité de ſa traverſée, & ne conſerva avec elle que les

deux Médecins, aux ſoins desquels ſa précieuſe ſanté avoit été confiée, & quelques Suivantes, dont les principales étoient ces deux Françoiſes, auxquelles elle & Léandre avoient tant d'obligations. Ces deux diſcretes Confidentes ne pouvoient revoir leur Patrie ſous de plus heureux auſpices. Elles firent ſur-tout congédier les Eunuques, aſſurant que ces eſpeces de Gardiens incommodes ſeroient mal reçus dans un pays d'aiſance & de liberté comme la France.

Etant heureuſement débarquée à Marſeille, la Princeſſe de Babylone traverſa le Royaume avec toutes les précautions & les ménagemens qu'exigeoient ſon rang & ſon état d'infirmité, ou, pour mieux dire, de foibleſſe. Avant qu'elle arrivât à Paris, Léandre prit les devants pour prévenir ſon pere, & lui conter par quelles ſingulieres circonſtances il alloit conduire dans ſa maiſon & lui préſenter, comme ſa bru, l'héritiere du plus riche Souverain de l'Aſie. Le pere ne vouloit pas le croire, & leva même le bâton ſur ce fils, qu'il traitoit de vaurien & de libertin, parce qu'il avoit paſſé les mers ſans ſon agrément, lui emportant même d'aſſez bons effets. On eut bien de la

peine à faire entendre raison au vieillard ; cependant il fallut qu'il se rendît à l'évidence : les charmes & les trésors de la Princesse le convainquirent qu'on ne cherchoit point à le tromper. Tout Paris, qui avoit partagé la surprise & les soupçons du bon pere, fut convaincu comme lui. La Princesse déclara qu'elle étoit prête à se faire baptiser, & à donner, dans les formes les plus solennelles ; sa main à l'aimable Léandre. Cette alliance fit bien du bruit dans Paris, & fut la nouvelle de la Ville & même de la Cour : on parla, on raisonna beaucoup sur cette aventure pendant quelques semaines ; mais à la fin il en arriva comme de toutes les autres : on commençoit à n'en plus parler, lorsque de nouveaux avis, arrivés de l'Orient, réveillerent l'attention du Public à cet égard. On apprit que le Sophi de Perse, après avoir entierément défait l'armée du Soudan de Babylone, étoit parvenu à s'emparer de son trône, & lui avoit tranché la tête de sa propre main. La Princesse reçut de toutes parts des complimens de condoléance ; elle porta le deuil convenable ; & l'on juge bien qu'elle fut réellement sensible aux grandes pertes qu'elle venoit

de faire; mais les plaisirs libres & tranquilles, qui accompagnent l'état que tient dans Paris une femme fort aimable & très-riche, la consolerent enfin. Quelques fideles Sujets de son pere, & des Trésoriers consciencieux, avoient sauvé une partie des trésors de Babylone; ils partagerent ces précieux débris avec la véritable propriétaire, en venant vivre auprès d'elle à Paris: ainsi, elle fut de plus en plus riche, pour une Particuliere telle qu'elle étoit devenue par son goût & par son choix. Elle fit bâtir un Palais superbe, qui donna le nom à une rue du Fauxbourg Saint-Germain. Elle y donnoit des soupers excellens, & y tenoit, pour ainsi dire, maison ouverte; les Citoyens des deux sexes y accouroient en foule, & y jasoient à qui mieux mieux sur tout ce qui se passoit. De là sont venus ces mots de notre Langue: *Babil*, *babiller*, *babillard*, qui ne sont que des contractions de ceux de *Babylone* & *Babylonien*.

Il ne me reste plus à extraire que les Ouvrages de trois ou quatre Romanciers du seizieme siecle; mais les méprises de l'Abbé Lengler, qui prend continuellement des Livres de Philologie pour des Romans, me mettent à portée de dire encore quelques mots de différens morceaux de cette

espece, annoncés dans sa Bibliotheque, afin que ceux qui les trouveront indiqués dans son Livre ne s'y trompent pas, & sachent au juste ce qu'ils contiennent.

LES Mondes célestes, terrestres & infernaux, traduits de l'Italien d'Antoine-François Doni, par Gabriel Chappuis, imprimés pour la premiere fois (Paris, 1578, ensuite Lyon, 1580 & 1583.) *& augmentés dans les deux dernieres éditions du Monde des Cornus.*

CET Ouvrage, dont l'original parut pour la premiere fois à Venise en 1562, a pour Auteur un de ces Italiens qui se rendirent illustres au seizieme siecle, en faisant des Dialogues, des Entretiens, des Fictions de toute espece & sur toute sorte de matieres. Doni est un des plus féconds dans ce genre; il naquit à Florence, mais passa la plus grande partie de sa vie à Venise, où il mourut en 1574. Il étoit d'une Académie que l'on appeloit des *Peregrini* (des Etrangers ou Pélerins), & il y portoit le nom d'Académicien Bizarre, qui lui convenoit très-bien. De tous ses nombreux Ouvrages critiques & satiriques, il n'y a que celui-ci qui ait été traduit en François, au seizieme siecle, par l'infatigable Chappuis. Je vais en donner une légere idée, & quelques traits en passant.

L'Académicien Bizarre suppose qu'il est promené par un Ange dans les cieux, ensuite ramené sur la terre, & transporté enfin dans les enfers. Il appelle *le grand Monde* l'Univers entier, sur lequel il étale une physique, qui depuis long - temps n'est plus à la mode; & ce qu'il entend par *petit Monde*, c'est l'homme, qui comprend, dit-il, en lui seul toutes les perfections de notre globe, & même de l'Univers. En cela, Doni est de l'avis de plusieurs anciens Philosophes Grecs, qui appellent l'homme *Microcosme*, ou Monde en petit, & l'opposent au *Macrocosme*, ou Monde en grand. Une autre définition bien singuliere, que quelques anciens Auteurs Grecs ont faite de l'homme, c'est que c'étoit un arbre renversé, dont la tête étoit la racine, & les cheveux les derniers petits filamens; les bras, les branches les plus près de la racine; & les jambes, celles qui en sont le plus éloignées. Mais au lieu que dans les arbres la racine est en bas & enfoncée dans la terre, dans l'homme elle est en haut & s'éleve vers le ciel, d'où il tire son origine. Soutenant sa comparaison de l'homme petit Monde avec l'Univers, il nous apprend que les fleuves

repréſentent les veines par leſquelles coule notre ſang ; que le foie & le cœur ſont la mer du petit Monde ; que le flux & le reflux ſe font ſentir dans notre poitrine & dans notre eſtomac par la reſpiration & la digeſtion ; que les os ſont les pierres du petit Monde, nos poils & nos cheveux, les forêts & les bois. L'Auteur pouſſe bien plus loin la comparaiſon ; mais il entre à ce ſujet dans des détails trop ridicules pour que j'oſe les répéter d'après lui. Il finit par dire que le grand Monde entre dans le petit par cinq portes, c'eſt-à-dire que l'homme connoît ce qui eſt hors de lui par cinq moyens ; c'eſt ce que nous appelons les cinq ſens de nature. En parlant des inventions qui font le plus d'honneur à l'eſprit humain, Doni vante, avec raiſon, celle de l'Imprimerie. Il en fait honneur aux Allemands ; mais il déclare qu'ils doivent partager cette gloire avec Nicolas Janſon, François qui, le premier, imagina de fondre en métal les lettres & caracteres avec leſquels les premiers Livres ont été imprimés à Maïence. Avant Janſon, ces caracteres n'étoient que de bois, du moins à ce que dit Doni. Il prend occaſion de cette invention de l'Imprimerie, pour féliciter ſon ſiecle,
&

& sur-tout l'Italie sa patrie, de ce qu'ils possedent des Livres sur toutes les Sciences imprimés en Langue vulgaire, & qu'ainsi les femmes mêmes peuvent s'instruire en tout genre, sans savoir d'autre idiome que celui de leur pays. J'avoue que ce n'est pas sans étonnement, que j'ai vu qu'on se croyoit déjà si avancé il y a plus de deux cents ans.

Il paroît que Doni ne croyoit pas beaucoup à l'Astrologie. Il rapporte à l'occasion de cette Science un beau mot d'Alphonse le Grand, Roi de Castille. On lui disoit que les astres gouvernoient le monde: » Oui, répondit-il, les foux sont » sujets aux influences de la Lune & des » autres planetes; mais le Sage commande » aux astres «.

Dans les Dialogues suivans, Doni suppose que son Ange le conduit dans différens Mondes, dont chacun est gouverné par des loix qui lui sont particulieres; il en prend occasion d'imaginer différens systêmes de gouvernement & de police, parmi lesquels il y en a quelques-uns d'assez ingénieux. Par exemple, il suppose que, dans une de ses Villes imaginaires, chacun étoit obligé d'adopter, pour vivre, un Art méchanique ou un

genre de commerce qui fût utile aux autres. Ceux qui étoient Boulangers, fournissoient du pain aux Tailleurs, aux Bouchers, aux Marchands de vin, qui, en récompense, les habilloient, les abreuvoient & les nourrissoient de viande: ainsi, sans qu'il fût besoin de recourir à l'or & à l'argent, chacun payoit avec sa propre marchandise, & il n'étoit permis à personne d'être inutile au service public: aussi ces citoyens méritoient-ils d'être nourris aux dépens du Public lorsqu'ils devenoient vieux, comme ils avoient été élevés dans leur jeunesse; car, dans ce pays-là, les parens n'avoient point à s'embarrasser de la fortune de leurs enfans; les meres les élevoient seulement jusqu'à l'âge de sept ans, & alors le Sénat de la République leur choisissoit un état, décidoit le genre de travail auquel ils étoient propres, & fournissoit les premiers fonds du commerce qu'ils devoient faire toute leur vie; les femmes avoient aussi leur genre de travail & de commerce. Quand les meres devenoient vieilles ou infirmes, c'étoient leurs enfans qui les nourrissoient, parce qu'ils les connoissoient; au lieu qu'ils étoient toujours censés ignorer quel étoit leur pere, attendu que le

mariage étoit inconnu dans cette Ville. Les femmes ne formoient que des liaisons passageres, conformes à leur goût & à celui de leurs compatriotes, & qui ne duroient qu'autant que cette intimité convenoit aux deux parties ; le Magistrat invitoit seulement les jeunes personnes à donner des citoyens à la patrie, les assurant que c'étoit le plus grand service qu'elles pussent lui rendre : d'ailleurs, elles y étoient intéressées ; car plus elles avoient d'enfans, plus elles étoient sûres d'être bien soignées sur leurs vieux jours.

Ne nous arrêtons pas davantage à ces idées de Doni, ni à celles de Chapuis, qui est autant son Commentateur que son Traducteur. L'Académicien Bizarre, après s'être promené dans les Mondes célestes & terrestres, se fait conduire dans les Mondes infernaux, où il suppose qu'il y a des enfers pour tous les états ; il les désigne par leurs noms : entre ces noms, il y en a de fort mal-honnêtes, & qu'il est bien juste de trouver dans l'enfer. Je ne citerai aucuns traits de cette derniere partie de l'Ouvrage de Doni, parce qu'en vérité elle ne contient rien d'agréable. Entre tous ces enfers, il y en a un pour les Poëtes & les Auteurs ignorans. Sans

doute qu'il y en avoit déjà un grand nombre au seizieme siecle ; car Doni en cite beaucoup, mais dont les Ouvrages, pour la plupart, ne sont pas venus jusqu'à nous : mais entre tous ces gens-là, j'ai été bien étonné de trouver le divin Arioste : Doni fait dire à un de ses personnages, que cet ingénieux Auteur n'a fait que rapetasser les vieux Romans de Charlemagne, des douze Pairs de France, & de Morgant le Géant. Ce reproche ne pouvoit être fait à l'Arioste, que par un homme de mauvais goût, qui ne sentoit pas le mérite qu'il y a à brillanter, à l'aide du génie, de l'imagination & des graces de la Poésie, un vieux Conte, & un sujet déjà rebattu & peu intéressant par lui-même.

J'ai dit que dans les deux dernieres Editions de la Traduction des Mondes de Doni, Chapuis y avoit ajouté celle du *Monde des Cornus, où, par discours plaisans & agréables, est amplement traité de l'origine des cornes, especes & effets d'icelles, & est démontré que la femme déshonnête ne peut faire déshonneur à l'homme, que l'on dit les porter, composé en faveur des susdits, par F. C. T.* On dit que ces lettres initiales signifient

François Chapuis Tourangeau, frere ou fils de Gabriel Chapuis. Quoi qu'il en soit, ce dernier Livre, qui est devenu rare & cher, n'en est pas meilleur pour cela; il roule sur cette vieille plaisanterie, reçue en France pendant bien des siecles, que ceux dont les femmes se conduisoient mal portoient des cornes. Momus présente à Jupiter une Requête de tous ces pauvres maris cornus, & les Dieux raisonnent ensemble sur l'objet de cette représentation. On trouve dans leurs Dialogues quelques traits d'esprit & même d'érudition. D'ailleurs, il donne de longues listes des grandes Dames mal-honnêtes, & des maris illustres réputés cornus, tirées de l'Histoire ancienne & moderne. Par occasion, il parle des bâtards, & nous apprend qu'Homere l'étoit, & que sa mere s'appeloit Criteïde; que Zaleucus, qui, comme on sait, avoit fait des loix très-séveres contre tous les crimes, condamnoit les adulteres à avoir les yeux crevés; & il ajoute que cette punition étoit toujours tardive & quelquefois inutile, parce que, s'il est vrai que l'adultere ou le désir de le commettre commence par la vue, on peut le continuer lorsqu'on l'a perdue.

On prétend que l'origine de cette ſuppoſition de cornes vient des boucs, parce que ces animaux ne ſont point du tout jaloux de leurs chevres, ne ſe battent point pour elles, & ſe ſuccedent les uns aux autres ſans difficulté. Mais Doni penſe que c'eſt plutôt au belier qu'il faut rapporter cette étymologie, parce que les maris malheureux ſont communément bons & doux comme les moutons, & que s'ils ont des cornes, ils ne s'en ſervent point pour frapper.

Je trouve ici une anecdote ſur Hippocrate, qui prouve que la ſcience & l'art de guérir ne mettent pas à l'abri de tous les accidens. Ce grand Médecin avoit une femme dont la vertu étoit ſi fragile, qu'il n'oſoit pas la quitter d'un pas; ſi bien qu'étant obligé d'aller à Abdere viſiter le ſage Démocrite, il fit venir à Cos l'un de ſes Diſciples, nommé Denis, & le chargea de veiller ſur ſa femme; apparemment qu'il étoit bien ſûr de l'honnêteté & de la prudence de ce jeune Médecin.

L'Auteur du Monde des Cornus emploie une quinzaine de pages au récit d'un Conte, qui, en commençant, a beaucoup de reſſemblance avec celui de

La Fontaine, intitulé le Mari cocu, battu & content, & qui ensuite prend une tournure différente. En voici le sujet en peu de mots. Un mari avoit une femme galante ; mais il ignoroit toute l'étendue de son malheur : la femme, adroite & habile, lui en faisoit accroire autant qu'elle vouloit. Un jeune homme, qui avoit le bonheur de lui plaire, la venoit voir souvent, sans que le bon homme s'en doutât. Un jour ils convinrent de passer la nuit ensemble fort à leur aise, & de finir par faire payer une bonne somme au pauvre mari dupé. Pour cet effet, Madona Lucrece (c'étoit le nom de la Dame) vint faire confidence à son époux, que, pour la premiere fois de sa vie, elle avoit reçu une déclaration d'un jeune homme, qui la pressoit vivement de lui accorder un rendez-vous, mais qu'elle l'avoit refusé. Quelques jours après, elle répéta que le galant la persécutoit sans cesse, & que ne sachant comment s'en débarrasser, elle lui avoit fait dire que s'il vouloit passer par-dessus la muraille de son jardin, qui donnoit dans la ruelle, il pourroit peut-être trouver occasion d'entrer dans la maison. Eh! mais, ma femme, s'écria le bon homme, vous ne deviez

point dire cela à ce jeune étourdi : car enfin, à quoi bon lui donner ce rendez-vous ? = C'est, mon cher ami, pour que vous ayez occasion de le punir de sa témérité. = Eh, que faut-il faire pour cela ? = L'attendre cette nuit dans le jardin avec un bon bâton, & quand il y viendra, le rosser d'importance. Le mari croyant l'aveu sincere, & admirant l'honnêteté & la prudence de sa femme, applaudit à ce qu'on lui proposoit. Dès qu'il eut soupé, il alla se promener dans son jardin, pour y attendre le prétendu larron d'honneur ; mais ce fut en vain, personne ne parut : le jeune homme, qui étoit entré par la porte de la rue, eut tout le temps de se moquer avec la Dame de celui qui montoit la garde de l'autre côté de la maison. Avant la pointe du jour, l'amant sort, & le mari rentre bien fatigué d'avoir inutilement passé son temps à guetter un ennemi qui ne s'étoit point présenté : il le déclare naïvement, & on lui répond que, sans doute, le galant, monté sur le haut de la muraille, avoit eu peur de le voir se promener dans le jardin, & qu'il n'avoit pas osé descendre ; mais qu'il reviendroit sûrement, & que le moyen de l'attraper étoit de le prendre à l'inf-

tant où il passeroit par-dessus le mur. Le mari se rendit encore à ce second conseil; & le surlendemain ayant été averti que l'on devoit faire de nouvelles tentatives, il se saisit de deux grands pistolets, & s'étant tapi au pied de la muraille, il attendit l'instant où quelque chose remueroit en haut & lui indiqueroit l'arrivée de son ennemi. Bientôt ce mouvement si attendu se fait sentir; quelqu'un marche au haut de la muraille, & quelques petites pierres tombent aux pieds de l'époux en sentinelle; la nuit étoit fort sombre; à tout hasard il tire un coup de pistolet contre le chapiteau du mur: un cri se fait entendre, & un corps tombe de l'autre côté dans la rue. Le bon homme effrayé ne doutoit point qu'il n'eût tué celui qui ne vouloit que lui faire un tort léger & dont on ne meurt point. Hélas! s'écrie-t-il, je ne me croyois que mal-adroit, & je vois que je suis malheureux. Il court à l'appartement de sa femme: Morbleu, lui dit-il, avec votre délicatesse, vous êtes cause que j'ai tué un homme; vous avez, sans doute, entendu le coup de mon pistolet; je n'avois que trop bien ajusté; le pauvre diable est tombé dans la rue, percé de

deux balles : par la sembleu, Madame, vous feriez bien mieux de ne point donner de rendez-vous, que d'être, comme cela, cause de mort d'homme. Calmez-vous, mon ami, répondit doucement Lucrece ; vous n'avez qu'un parti à prendre ; c'est de partir à la pointe du jour, & de vous éloigner d'ici ; laissez-moi une somme, j'en ferai bon usage pour accommoder cette affaire-là. Le pauvre homme trouva l'expédient excellent, suivit le conseil qu'on lui donnoit, & se retira dans une autre Ville éloignée de dix lieues de sa résidence. On se divertit bien pendant quinze jours avec l'argent qu'il avoit laissé à Madona Lucrece. Au bout de ce temps, on lui manda qu'il pouvoit revenir en toute sûreté ; qu'à force de sollicitations & d'argent, sa femme avoit arrangé son affaire, & qu'il ne seroit pas recherché pour le meurtre qu'il avoit commis. Ce n'étoit qu'un chat sur lequel avoit porté le coup de son pistolet, & qui étoit tombé dans la rue.

Dans le reste du Volume, on lit qu'il y avoit autrefois aux Indes des loix très-séveres contre les femmes qui vendoient leurs faveurs à prix d'argent, & qu'elles étoient déshonorées & méprisées dans la société ;

mais que si quelqu'un se trouvoit en état de leur donner un éléphant, la grandeur du présent faisoit passer par-dessus toutes les considérations contraires; la Dame alors, loin d'être méprisée, étoit honorée & respectée dans le pays, comme ayant mérité qu'on fît pour elle des frais extraordinaires.

Du temps de Solon, il y avoit une loi à Athenes, qui déclaroit que les femmes dont les maris étoient vieux, foibles ou maladifs, pourroient avoir recours à ceux de leurs parens qui étoient plus jeunes & plus vigoureux, afin que du moins elles ne fussent pas inutiles à toute la famille. Une loi Romaine, nommée la loi Popilia, permettoit aux citoyens Romains, las de leurs femmes, de les prêter à leurs voisins & à leurs amis. Hélas! s'écrie l'Auteur du Monde des Cornus, quoiqu'il n'y ait aujourd'hui aucune loi qui le permette, ces malheureuses complaisances ne sont que trop communes, & on peut dire qu'après avoir passé par le siecle d'or, le siecle d'argent & le siecle de fer, nous sommes aujourd'hui dans le siecle de cornes.

Ce Volume de mauvaises plaisanteries finit par deux Pieces de Poésie, une Ode, & une petite Comédie en cinq actes en vers. L'Ode

est du fameux Remi Belleau; elle roule sur les cornes, toujours prises dans le sens de ce Livre-ci. Elle est bonne pour le temps où elle a été composée, qui est le milieu du seizieme siecle. La Comédie, qui est en vers de dix syllabes, est assez plaisante, mais nullement décente; ce qui fait que je n'en rapporterai d'autre trait qu'une tirade, dans laquelle on trouve indiqués tous les Livres d'amour & de galanterie qui étoient recherchés au seizieme siecle. La voici avec quelques notes nécessaires pour l'intelligence du texte. Aubert, Valet d'un vieillard amoureux, ridicule, dit qu'il est chargé de lui former une petite Bibliotheque galante, & que le bon homme lui en a remis le Catalogue; il le lit tout haut.

Mai tenant je vais aux Libraires
Pour ces beaux Livres ordinaires,
Enseignans à faire l'amour
Ainsi qu'on le fait à la Cour.
J'ai ces Livres par étiquette.
Il faut le Livre de Caillette (1),
Où maint devis facétieux
Sert beaucoup à un amoureux.
Il me faut pour son paradis
Dix-neuf Livres des Amadis (2),
Pour apprendre le beau langage

(1) Caillette étoit le Fou de François I. On sait qu'il écrivoit l'Histoire des sottises de la Cour; mais je n'ai vu nulle part qu'elle ait été imprimée.

(2) Il y avoit, dès 1580, vingt-un Livres des Amadis: selon toute apparence, cette Comédie a été composée un peu auparavant.

Qui sert beaucoup à un ménage.
Il faut encore pour les Lais (1)
Le beau Livre de Rabelais.
Il lui faudra le Monophile (2)
Pour deviser avec la fille
De philosophie, d'amour.
Il me faut le mépris de Cour (3);
Il faut la louange des femmes;
Il me faut l'art d'aimer en Carmes (4);
Et pour l'amoureuse Fallace (5)
Le Décameron de Bocace
Est nécessaire, & patelin
Avecques Pogge Florentin.

Si l'Abbé Lenglet Dufrenoi s'est trompé en plaçant parmi les Romans la Traduction des Mondes de Doni par Chapuis, il a fait une bévue encore plus forte, en faisant entrer dans cette classe *l'Hexameron ou les Six Journées du même Chapuis*. Il a cru, sans doute, faute de les avoir lues, que c'étoient des Contes ou Nouvelles comme le *Décameron* ou *l'Heptameron*; mais point du tout, ce sont des Dialogues philologiques, traduits de l'Espagnol d'*Antoine de Torquemada*. Tous les six roulent sur la Physique & l'Histoire Naturelle; ils contiennent une in-

(1) Il n'y a dans Rabelais ni Lais, ni Virelais; mais son Livre étoit déjà si estimé en 1580, qu'on l'appeloit le Livre par excellence.

(2) Ouvrage d'Etienne Pasquier, dont j'ai parlé.

(3) J'ai parlé de tous les Livres dont il va être question.

(4) C'est-à-dire en vers.

(5) L'art de tromper les maris & les tuteurs.

finité de remarques ſingulieres & curieuſes ; la plupart ſont tirées de Pline, de Solin, & d'autres vieux Auteurs. Ainſi, j'en ai déjà cité un grand nombre ; mais il y en a encore quelques autres plus neuves & auſſi intéreſſantes, que je vais copier dans le même ordre que je les ai trouvées dans le Livre.

LAODICE, femme d'un Roi de Syrie, nommé *Antiochus*, avoit un amant qui reſſembloit ſi fort à ſon mari, que quand celui-ci fut mort, elle fit paſſer l'autre pour le véritable Monarque ; & cette fourberie dura deux ans, ſans qu'aucun des Courtiſans, des Officiers, & des Sujets du Roi défunt s'en apperçût.

ON amena un jour à un Comte de Bénévent, un jeune homme pour lui ſervir de Laquais. Le Comte, & tout ce qui étoit autour de lui, trouverent qu'il lui reſſembloit ſi fort, qu'ils en furent émerveillés. On interrogea beaucoup le nouveau Laquais, pour ſavoir quelle étoit ſa patrie, ſes parens : il répondit fort juſte à toutes ces queſtions, & aſſura qu'il étoit fils de certains payſans qu'il nomma, qui vivoient dans une Province aſſez éloignée. Cependant cette étonnante reſſemblance fut cauſe que l'on prit quelques nouvelles

mesures pour s'assurer d'où elle pouvoit venir. La mere du Comte vivoit encore retirée dans un Château à quelques lieues de la Ville. On chargea le nouveau Laquais d'une commission pour elle. Aussi-tôt qu'elle le vit. *Mon cher fils*, s'écria-t-elle, *pourquoi vous êtes-vous déguisé ainsi pour me venir voir*? Le jeune homme eut beau l'assurer qu'il n'étoit pas son fils, elle s'obstinoit à le croire. Enfin, dit la Comtesse Douairiere, si vous êtes mon fils, vous devez avoir au pied la marque d'une brûlure qui vous fut faite par accident peu de jours après votre naissance; le jeune homme dit qu'il n'y avoit jamais pris garde, & qu'on ne lui en avoit jamais parlé; la Dame y regarda elle-même, & trouva cette marque. Le Comte prit le parti de traiter ce jeune homme avec la plus grande distinction, & de le retenir à sa Cour.

SANCHO GARCIAS, Roi de Navarre, étoit venu au monde d'une façon bien extraordinaire. Dona Urraca, sa mere, étant très-avancée dans sa grossesse, traversant une forêt, fut attaquée par des voleurs qui l'assassinerent. L'un d'eux lui fendit le ventre d'un coup de lance; elle mourut : mais les gens qui vinrent bientôt après au secours, trouverent que l'en-

fant étoit vivant, & qu'il étoit prêt à sortir par la plaie : ils le tirerent, & ce fut lui qui régna sur la Navarre.

TORQUEMADA, pour prouver que les Voyageurs, & les anciens Historiens débitent bien des mensonges, dit qu'on lui avoit soutenu qu'une truie étoit accouchée d'un éléphant ; Elien écrit que dans l'Isle de Cos, une brebis étoit accouchée d'un lion. On lit dans les Ouvrages de Jean de Boheme, la relation des voyages d'un nommé *Jambole*, qui dit avoir été jeté par la tempête dans une Isle, où il prétend avoir vu les choses les plus extraordinaires. Je n'en répéterai qu'une partie. Les Habitans de ce pays-là n'ont point d'os, mais des nerfs si souples & si forts, qu'ils se plient de toutes manieres ; & quand ils tiennent quelque chose, rien ne peut la leur arracher. Ils ont la langue séparée en deux, ou, si l'on veut, deux langues, & pendant que l'une dit une chose, l'autre en dit une autre. Le bled vient chez eux sans être semé ; les épis en sont aussi grands que nos arbres, & les grains aussi gros que des œufs de pigeons, de maniere qu'il ne faut que les ouvrir pour avoir de la farine, sans avoir besoin de les

broyer.

broyer. On pétrit cette farine avec de l'eau chaude, & chaque grain fait un pain. Au reste, l'eau est bientôt chaude dans ce pays-là, car il y a des fontaines d'eau naturellement chaude, & tout auprès d'autres de fraîche. C'est dans cette même Isle qu'il y a des animaux qui ont des pieds sur le dos, comme sur le ventre, & qui courent tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre.

Il est question dans ce même Livre, de plusieurs hommes d'une force prodigieuse. Les Histoires en sont pour la plupart connues ; mais une que tout le monde ne sait pas, c'est celle de la brouillerie & du raccommodement de Tritan & de Tritorme ; c'étoient deux Soldats de Pompée, renommés pour leur vigueur. Ils eurent ensemble quelques difficultés ; leur Général ne voulut pas les laisser se battre, crainte de les perdre tous les deux. On entreprit de les raccommoder ; on les fit boire ensemble, & on les engagea à s'embrasser. Ils parurent s'y prêter de bonne grace : mais les embrassades de ces Messieurs étoient terribles. En s'approchant sans paroître plus échauffés, d'un tour de poignet Tritorme brisa les reins à Tritan, & Tritan enfonça la poitrine à Tritorme.

La même chose arriva à un Maréchal ferrant de Saint Jacques de Compostelle en Galice, qui s'appeloit *Pedro Pardo de Ribadeneira.* Il avoit un procès; le Juge l'engagea à se réconcilier avec son ennemi; il l'embrassa, & l'étouffa.

On trouve ici plusieurs exemples de personnes qui ont passé toute leur vie ou la plus grande partie sans boire; entre autres celui d'un hydropique, à qui l'on avoit interdit toute boisson, pour ne pas augmenter la masse d'eau qu'il avoit dans le corps; il suivit l'ordonnance, & guérit; après cela il prit une si grande aversion pour la boisson, que pendant tout le reste de sa vie il ne but plus du tout.

A propos & à l'occasion des Géans, l'Auteur Espagnol parle de Saint Christophe: il dit qu'on en voit une dent dans l'église cathédrale de Coria en Espagne, & une partie de la mâchoire de ce grand Saint dans l'église d'Astorga. Ce sont des reliques vraiment effrayantes, car on a calculé d'après elles quelle devoit être la taille de Saint Christophe, & on a trouvé qu'il devoit avoir la hauteur & la grosseur d'une des plus belles tours d'une

grande Ville d'Eſpagne. On montre auſſi dans l'Abbaye de Roncevaux, fondée dans le lieu même où Charlemagne & ſa Chevalerie furent défaits au commencement du neuvieme ſiecle, les os de ces illuſtres Paladins, qui ſont d'une grandeur vraiment giganteſque. Torquemada en conclut que le monde vieillit ; & il ajoute qu'il n'y a plus que dans un certain pays de l'Aſie qu'il nomme, que l'on voit des hommes qui vivent communément 130 ans, & qui paſſent toujours le ſiecle. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt qu'ils naiſſent tous avec la barbe & les cheveux blancs, & qu'ils noirciſſent en vieilliſſant. Il raconte l'hiſtoire d'une vieille Abbeſſe d'un Couvent de Religieuſes à Moviendra en Eſpagne, qui, à l'âge de cent ans, rajeunit, & vécut encore quelques années, jouiſſant de tous les avantages des jeunes & jolies perſonnes de ſon ſexe. A la vérité, dit Torquemada, elle avoit honte de ſon nouvel état, en rougiſſoit, & ſe cachoit tant qu'elle pouvoit. La même choſe arriva à un vieillard de Tarente en Eſpagne, & à deux Faquirs des grandes Indes, auxquels la barbe & les cheveux repouſſerent quand ils eurent paſſé l'âge de cent ans.

Les anciens Rois de Suede & de Norwege se vantoient de descendre d'un ours qui avoit enlevé une Princesse du sang des Rois Goths. Ceux de Siam font aussi entrer dans leur généalogie un chien & un singe. Enfin, il y a en Galice une famille entiere, comptée à présent parmi la Noblesse, qui prétend descendre d'un monstre marin & d'une femme. Pour preuve de cette origine, les personnes de cette famille ont le talent de nager, de plonger, & même de vivre long-temps dans l'eau.

Il y a un de ces Dialogues qui roule tout entier sur les merveilleuses fontaines que l'on trouve dans plusieurs parties du Monde. Je n'en citerai que trois. Il y avoit à Eleusis une fontaine qui aimoit la musique: quand on venoit jouer sur ses bords dequelque instrument, & qu'on en jouoit bien, elle s'élevoit, bouillonnoit, & se répandoit même au dehors; mais dès que la musique cessoit ou qu'elle devenoit discordante, elle rentroit dans son lit, & paroissoit plongée dans le sommeil. Une autre fontaine en Sicile rendoit des especes d'oracles, & distinguoit les mensonges d'avec la vérité. On faisoit écrire à ceux qui vouloient la consulter, leurs

propositions sur des tablettes, que l'on jetoit ensuite dans la fontaine. Si ce qu'on écrivoit étoit véritable, de quelque matiere que fussent les tablettes, elles surnageoient, sinon elles alloient à fond. Dans l'Isle de Sardaigne, il y avoit une autre source qui avoit à peu près la même vertu : on obligeoit ceux qu'on vouloit éprouver avec ces eaux, à s'en laver les yeux, après avoir déclaré tout haut quelle étoit leur proposition. Si elle étoit vraie, leur vue restoit claire & nette; à proportion qu'elle s'éloignoit de la vérité, leurs yeux se troubloient, & ils devenoient tout à fait aveugles, si elle étoit totalement fausse.

Le troisieme Livre de Torquemada n'est rempli que d'histoires de Sorciers; les unes d'après d'autres Auteurs, & encore plus, dont l'Auteur prétend avoir été lui-même témoin. Il y en a de très-singulieres : pour nous, qui ne les avons pas vues, il nous est permis de ne les pas croire.

Si Torquemada a connu bien des Sorciers, il n'a pas moins vu d'Astrologues; entre autres un certain Cari, qui ne s'est jamais trompé dans tout ce qu'il a prédit. Ce fut ce Devin qui avertit le pere du Pape Marcel second, que son fils mon-

teroit sur le trône pontifical, mais qu'il n'y resteroit pas long-temps. Le bon homme vivoit encore lorsque son fils Marcel fut élu Pape : on vint avec empressement l'en instruire & le féliciter ; mais au lieu de s'en réjouir, il se mit à pleurer. » Hélas ! dit-il, je vais donc perdre ce » cher enfant « ! On crut que le bon homme radotoit ; mais on reconnut bientôt après qu'il avoit raison, puisque Marcel mourut au bout de quelques jours. Une autre fois, un brave Militaire se trouvant dans une Ville assiégée, voulut absolument que Cari lui déclarât quel seroit son sort. Celui-ci s'excusa tant qu'il put ; mais se trouvant trop pressé : » Si vous voulez seu» lement, lui dit-il, me donner un ducat, » je me charge de vous nourrir & de vous » entretenir le reste de vos jours «. Le Militaire quitta brusquement l'Astrologue, en l'accablant d'invectives ; mais il fut tué le soir même.

Les deux derniers Livres roulent sur les choses merveilleuses que l'on remarque dans les Pays Septentrionaux. On voit bien, à la maniere dont l'Auteur Espagnol parle de ces Pays-là, qu'il n'y avoit jamais voyagé. Il dit que l'on y trouve, entre autres, une Province, que les Grecs appellent *Pteraphore*, c'est-à-dire, porte-

Digitized by Google

plumes, parce que la terre y eſt toujours couverte de flocons de neige, que les Anciens prenoient pour des plumes blanches.

Du temps de Torquemada, on montroit encore dans le port de Carthagene le navire Eſpagnol la Victoria, que l'on conſervoit précieuſement, comme un monument de la plus belle expédition qui eût été faite juſqu'alors, car ce vaiſſeau avoit fait le tour entier du globe, & navigué pendant quatorze mille lieues. L'Auteur convient cependant que ce tour-là, fait parallélement à l'Equateur & aux Tropiques, n'eſt pas difficile à concevoir, & peut aſſez aiſément s'exécuter: mais un plus beau tour du monde à faire, ce ſeroit celui parallele au méridien, c'eſt-à-dire qui iroit d'un Pôle à l'autre : il n'avoit point encore été exécuté du temps de Torquemada, & il ſeroit d'autant plus difficile, que les glaces y mettroient obſtacle. Cependant l'Auteur prétend qu'avec des vaiſſeaux faits exprès, on en viendroit à bout, & que les Hyperboréens, ou Peuples du Nord, avoient des navires qui gliſſoient ſur la mer glacée, comme leurs traîneaux ſur la terre gelée.

Theopompe, le plus ancien des Historiens Grecs, écrit que Silene, compagnon de Bacchus, & qui l'avoit suivi dans toutes ses expéditions, avoit appris au Roi Midas, qu'indépendamment des Mondes que nous connoissons, il y avoit par-delà les mers, un grand pays très-beau, & très-fertile (On conçoit que c'est l'Amérique). Il ajoutoit que le Continent de ce pays tenoit au nôtre par les régions Hyperboréennes, situées sous le Pôle Septentrional; que dans cette extrémité du Monde il faisoit toujours froid, que cependant la terre étoit très-fertile; qu'on n'y voyoit que le soleil pendant six mois de l'année; mais que pendant les autres six mois on y voyoit toujours la lune. Il y a dans ce récit bien des erreurs; mais on voit que, pour ainsi dire, de tout temps on a eu idée de l'Amérique, & qu'on a cru qu'elle tenoit à l'Europe & à l'Asie par le Pôle Septentrional, Arctique, tandis qu'on n'a jamais pensé que le Nouveau Monde tînt à l'ancien par le Pôle Antarctique.

On lit dans l'Hexameron, que les Hyperboréens ont des forteresses de neige, qui devient si dure, au moyen de l'eau

chaude que ces peuples jettent dessus pour consolider la glace & la conserver, que ces châteaux durent plusieurs années, & sont en état de soutenir des siéges pendant toutes les saisons. Il y a des lacs gelés, sous lesquels on entend gronder le tonnerre & se former des orages : lorsque la foudre, au lieu de se précipiter au fond du lac, éclate par en haut, elle casse la glace & occasionne la débacle.

TOUT le monde sait qu'il y avoit autrefois beaucoup de Sorciers & de Magiciens au fond du Nord, & chez les Lapons. L'Auteur qui en a tant vu en Espagne, ne peut pas douter qu'il n'y en ait également ailleurs, & sur-tout beaucoup d'hommes qui ont la faculté de se transformer en animaux sauvages. Entre les contes qu'il fait à ce sujet, il faut remarquer l'histoire d'un Empereur de Russie, qui, ayant reconnu à sa Cour un de ces Sorciers, le fit arrêter & enchaîner. Ensuite s'étant donné la peine de l'interroger lui-même, il lui demanda s'il étoit vrai qu'il fût Magicien : » Rien de plus cer» tain, lui répondit le coupable ; je vais » vous en donner la preuve « : aussi-tôt il prit la figure d'un loup terrible ; mais il

n'étoit pas déchaîné pour cela; le Czar lâcha sur le champ sur lui quatre gros dogues accoutumés à chasser le loup, qui le dévorerent.

Enfin, Torquemada est persuadé que les animaux du Nord non seulement sont blancs & changent de couleur l'été, ce qui est vrai, mais qu'il y en a qui sont blancs l'été & noirs l'hiver, ce qui est faux.

VOILA tout ce que m'ont fourni les Journées de Torquemada, traduites par Gabriel Chapuis. Si ce n'est pas un Roman, c'est du moins un Livre dans lequel on trouve des fictions fort étranges & fort singulieres. Je ne fais pas tant de cas d'un autre Ouvrage de Philologie, que l'Abbé Lenglet a encore fort mal à propos placé parmi les Romans.

Ce sont *les Neuf Matinées du Seigneur de Cholieres*, dédiées à Monseigneur de Vendôme; & *les Après-Dînées* du même, 2 volumes *in*-12, imprimés plusieurs fois, & en différentes années: savoir, les Matinées, Paris, 1585, *in*-8, & 1586, *in*-12; les Après-Dînées, Paris, 1587, *in*-8, & 1588, *in*-12: les unes & les autres ont été réunies en 1610, sous le titre de *Contes & Discours bigarrés du sieur de Cholieres*.

Nous ignorons ce que c'étoit que le sieur de Cholieres, il n'est connu que par ce seul Ouvrage. Ce n'est point une suite de Contes; mais des Discours, dans lesquels il y a, à la vérité, quelques Contes insérés, la plupart assez plats. Il y a neuf

Discours aux Matinées, & autant aux Après-Dînées : je vais extraire le peu qu'ils peuvent contenir de curieux, de plaisant, & d'intéressant.

Le premier Discours des Matinées est intitulé, *de l'or & du fer*. Deux personnages se disputent sur la préférence que doit obtenir un métal sur l'autre ; l'on trouve ici un grand narré des avantages de l'or, & on lui attribue des propriétés dont nos Médecins modernes ne conviennent pas : par exemple, qu'en jetant de l'or fondu dans du vin rouge, & en faisant avaler un peu de cette liqueur chaque jour à un lépreux, elle le guérit à la longue, & qu'une seule dose est le meilleur restaurant ; qu'il raffermit les dents, & guérit l'haleine puante, &c. L'Auteur conclut que l'or est le plus beau & le plus parfait de tous les métaux, & le fer le plus utile ; mais qu'on abuse de l'un & de l'autre comme de toutes les bonnes choses, qu'on rend dangereuses par l'abus qu'on en fait.

Le second Discours roule sur la préférence que peut mériter l'état de Jurisconsulte sur celui de Médecin. Il contient d'assez bonnes réflexions sur la nécessité d'établir des Loix relatives aux

différens caracteres des Nations qui doivent les suivre, & d'ordonner des remedes suivant les différens tempéramens des malades, & les divers climats qu'ils habitent. Pour appuyer son sentiment, l'Auteur prend un exemple de la maniere de s'habiller, qui ne doit pas être, dit-il, la même dans les Pays du Nord qu'en Espagne : ainsi, lorsqu'on se trouve à Madrid, l'on ne doit point choisir un Tailleur Allemand pour se faire un habit : de même une maladie ne doit pas être traitée uniformément & avec pareilles doses de drogues en France & au Japon ; par conséquent il doit y avoir des Loix différentes pour chaque Peuple. On trouve d'ailleurs quelques mauvaises plaisanteries dans ce Discours, mais aucun Conte.

Dans la troisieme Matinée, on demande s'il est permis aux Avocats de prendre de l'argent, & on cite une Loi qui a été long-temps en vigueur à Rome : on l'appeloit la *Loi Cincia*, parce qu'elle avoit été proposée par Cincius ; elle défendoit aux Avocats & aux Jurisconsultes de rien prendre pour leurs plaidoyers & leurs consultations. On rappelle le trait de Pline le jeune, qui assure dans ses Epîtres, qu'il exerçoit la profes-

fion d'Avocat avec ce même défintéreffement ; & l'on examine s'il eft poffible que l'on établiffe encore cette regle au Barreau. L'Auteur, après avoir débité plufieurs quolibets, convient pourtant fort fagement que cela ne fe peut pas : car enfin, il faut avoir quelque intérêt à faire un métier pénible, pour s'y livrer ; & la gloire feule ne peut pas fuffire pour encourager les Avocats, puifqu'il y en a toujours autant qui perdent des procès, qu'il y en a qui en gagnent. On peut bien dire, pour la défenfe des Juges & des Avocats qui fe font payer, qu'il n'y a fi grand Guerrier qui ne tire folde ou profit de fes fervices & de fes exploits militaires ; & la gloire ne va jamais que pardeffus le marché.

Je fuis fâché de ne pouvoir rapporter ni le titre de la quatrieme Matinée, ni un très-plaifant Conte qu'elle renferme. Quoique les Matinées de Cholieres ne foient pas un Livre commun, il n'eft cependant pas fi rare que ceux qui voudroient lire cette hiftoriette ne puffent fe le procurer. Il y a plus d'un Livre du feizieme fiecle que l'on ne vend cher, que parce qu'il renferme un trait ou deux de cette force.

La cinquieme Matinée eſt intitulée *des laides & des belles Femmes.* Elle commence par les lamentations d'un Gentilhomme de Normandie, qui avoit épouſé une jolie femme qui le faiſoit enrager : ce qui achevoit de le déſeſpérer, c'eſt que tout le monde lui faiſoit compliment ſur ſon prétendu bonheur. Cette ſcene eſt écrite aſſez plaiſamment dans ce Livre-ci ; malheureuſement le ſujet n'en eſt pas rare. Cholieres nous apprend enſuite que la beauté eſt une affaire d'opinion, & que chacun en juge ſuivant ſa fantaiſie. Le Géographe Grec Strabon rapporte qu'il y a des Peuples qui jugent toujours les plus beaux d'entr'eux pour être Rois : mais ſi la plupart des autres Nations s'attachent plus à tout autre mérite qu'à la figure, du moins toutes déſirent-elles que leur Reine ſoit belle & bien faite, afin de leur donner des Princes aimables, vigoureux, & bien portans.

S'il s'agit d'un amour illicite, on eſt plus excuſable d'en concevoir un de cette eſpece pour une belle, que pour une laide. Mais, quant au mariage, Cholieres paroît être du ſentiment du Philoſophe Anacharſis, qui avoit, de préférence, choiſi une femme laide, de peur de devenir trop

amoureux d'une jolie. Effectivement, il y a bien quelque inconvénient pour les gens laborieux & ſtudieux, à s'attacher à une jolie femme. Un fameux Juriſconſulte du quinzieme ſiecle paſſoit pour un prodige de jugement, d'eſprit & de mémoire, avant que d'être marié; mais il eut la foibleſſe d'épouſer une jolie perſonne. Dès ce moment, ſes Ecoliers & ceux qui venoient le conſulter s'apperçurent que, ſur-tout le matin, il ne ſavoit ce qu'il diſoit. Il en convenoit lui-même, & donnoit, entre autres principes, à ſes Ecoliers, celui de conſerver leur liberté & leur innocence, s'ils vouloient conſerver auſſi leur raiſon & leur mémoire.

La ſixieme Matinée traite de la jalouſie des maris & des femmes. Je n'y ai trouvé de remarquable qu'un vieux proverbe Pariſien, qui dit que ceux qui ſe marient ſur la Paroiſſe Saint Innocent, ſont bientôt logés ſur celle de S. Marri ou Méri. Les gens de Paris comprennent bien vîte que cela veut dire que, lorſqu'on ſe marie comme un ſot & un imbécille, on n'eſt pas long-temps à s'en repentir.

Le ſeptieme Diſcours eſt de l'inégalité de l'âge entre les mariés. Cholieres dit à cette occaſion bien des ſottiſes; entre

autres, que Wiclef a été condamné au Concile de Constance, pour avoir soutenu qu'on ne devoit se marier que pour avoir lignée, & que chercher la volupté en mariage est un péché. Au milieu de tout cela, je trouve un petit Conte que voici. Un jeune Normand se plaignoit à un autre, de ce que toutes les fois qu'il passoit dans la grande rue de son village, les chiens couroient après lui, lui déchiroient son habit, & lui mordoient les jambes. « Je sais, répondit son camarade, un moyen sûr de les en empêcher. Depuis quelque temps, on m'a appris une Oraison qui est tout à fait efficace contre les chiens ; je vais te la répéter, pour que tu puisses la mettre dans ta tête ». Effectivement il lui récita une Oraison Latine, que le jeune sot retint fort bien, & qu'il employa à la premiere occasion. Mais il n'en revint pas moins auprès de son ami, tout déguenillé & tout déchiré. « Hélas! mon cher, j'ai eu beau dire l'Oraison, les chiens n'y ont eu aucun égard, & voilà comment ils m'ont accommodé. Tu n'as donc pas dit l'Oraison, lui repliqua-t-on ? Oh ! que si, dit-il, apparemment qu'ils n'entendent pas le Latin ; apprends-moi-la en François...... Ce n'est pas par-là que

que la chose a manqué, répondit gravement l'enseigneur d'Oraison, c'est que tu n'as pas fait les gestes. = Queux gestes ? = Eh ! tu ne pouvois pas les faire, n'ayant ni verge ni bâton ; il faut en prendre un, & gesticuler ainsi «. En même temps, avec une bonne branche d'arbre, il faisoit le moulinet, de maniere que les chiens n'avoient garde d'approcher. Fais comme cela, encore une fois, lui répéta-t-il, & l'effet de mon Oraison, accompagnée de ce geste, est immanquable ».

Dans la huitieme Matinée, on demande si, pour être heureuse, une Demoiselle doit épouser un Militaire ou un homme de Loi & d'Etude. Les Militaires sont bons maris, vifs & alertes, mais quelquefois brutaux. Au seizieme siecle, il leur arrivoit souvent de battre leurs femmes ; & à cette occasion, Cholieres cite un proverbe de son temps fort impertinent ; le voici :

Qui bat sa femme, il la fait braire.
Qui la rebat, il la fait taire.

D'un autre côté, les gens d'Etude sont sages, raisonnables, & assidus dans leur ménage : les gens de Justice gagnent beaucoup, sont économes, deviennent riches,

& font de bonnes maiſons. Le dialogue eſt entre deux amis, qui ont à conſeiller une Demoiſelle, nommée *Francine*, pour laquelle il ſe préſentoit deux partis, dont l'un s'appeloit le ſieur *Céſar*, brave Militaire; l'autre, le ſieur de *Belleloge*, qui étoit déjà Bel-Eſprit & prétendoit devenir Conſeiller: la Demoiſelle ſe détermine pour celui-ci, après avoir bien entendu les raiſons de part & d'autre.

Je ne peux honnêtement rien tirer de la neuvieme & derniere Matinée.

Paſſons aux Après-dînées. La premiere eſt *du veiller & du dormir*, & *s'il faut dormir après le dîner*. L'Auteur n'en eſt pas d'avis: il eſt vrai, dit-il, que qui dort dîne, mais qui a dîné ne doit pas dormir. Trop dormir engraiſſe, & l'Auteur prétend que rien n'eſt ſi vilain que d'être gras. Tous les Beaux-Eſprits qu'il a connus étoient maigres, entre autres le fameux Poëte Jean Dorat, de qui Etienne Paſquier diſoit, que les autres écrivoient des Vers, mais que lui ſeul en faiſoit.

La ſeconde Après-dînée eſt du mariage. Vaut-il mieux être marié que garçon? L'Auteur, pour dégoûter du mariage, dit aſſez de mal des femmes; il a même l'audace de nommer ou de déſigner quel-

ques Dames de son siecle, illustres par leurs galanteries : enfin, il ne décide point cette grande question, sur laquelle il y a effectivement bien du pour & du contre.

La troisieme Après-dînée roule sur l'étendue de la puissance maritale. L'Auteur pense qu'elle doit être très grande, & que c'est une sottise de ne pas en exercer tous les droits, & d'appeler sa femme *Madame & Maîtresse*, tandis que c'est elle qui doit appeler son mari *Monseigneur & Maître*. Les maris qui renoncent à leurs droits, se réduisent eux-mêmes à la condition des Daces, peuples qu'un certain Roi de Scythie avoit vaincus : parce qu'ils s'étoient mal défendus & conduits comme des lâches, on les soumit à leurs femmes, & on ordonna que dorénavant dans leur pays les femmes seroient les maîtresses.

La quatrieme Après-dînée est intitulée de l'*Arbre de vie*. On y examine si cet arbre, que la Genese nous dit avoir été planté par Dieu même dans le Paradis terrestre, existoit réellement, ou si ce n'étoit qu'une allégorie. Il m'a paru très-difficile, pour ne pas dire impossible, de comprendre comment l'Auteur traite cette

queſtion, encore moins comment il la décide.

La cinquieme eſt du babil & caquet des femmes. Il y a, comme de raiſon, bien du bavardage dans ce diſcours. J'ai remarqué que l'on y citoit comme un Auteur grave Guillaume de Nanteuil, dans ſon *Moutardier de Pénitence* (il eſt vrai que ce Livre exiſte). D'ailleurs l'on trouve ici pluſieurs contes, dont le premier eſt connu de beaucoup de gens, mais peut encore amuſer quelques perſonnes, auxquelles je vais le rappeler en peu de mots. Du temps que les Papes ſiégeoient à Avignon, les Religieuſes d'un Couvent de Dauphiné s'ennuyerent d'être obligées de dire à leur Confeſſeur toutes leurs peccadilles, & de lui faire part de leurs moindres penſées. Elles réſolurent d'envoyer demander au Pape la permiſſion de ſe confeſſer les unes aux autres. Dans cette vûe, elles dreſſerent une belle & grande requête, & chargerent les deux Sœurs les plus éloquentes de la Communauté de la porter. La députation partit, enchantée d'avoir occaſion de voyager & de haranguer. Le diſcours fut très-beau ; & les répliques aux difficultés & aux objections qui leur furent

faites, furent si vives & si spirituelles, que le Saint Pere en fut étonné. Il reconnut enfin qu'il ne pourroit jamais obliger ces bonnes filles à se taire; & pour derniere objection, il leur demanda si elles seroient capables de garder le secret de la confession: elles jurerent que garder un secret étoit leur principal talent. Eh bien! leur dit le Pape, je vous ferai expédier ce que vous demandez; repassez demain. Elles revinrent, & on leur remit une boîte légere, mais bien ficelée. Votre affaire est là-dedans, leur dit-on; mais il vous est défendu d'ouvrir ce paquet, que vous ne soyez arrivées dans votre Couvent, & au milieu de votre Chapitre. Les bonnes Sœurs prirent la boîte, & se retirerent; elles ne tarderent pas même à se mettre en route: mais dès la premiere couchée, l'impatience les prit de savoir ce que contenoit la boîte. Les Ambassadrices, après avoir bien raisonné sur cette forme singuliere d'expédier & de donner une Bulle, ouvrirent la boîte, & l'oiseau s'envola, car cette boîte fatale en contenoit un. Les Religieuses désespérées prirent pourtant le parti de refermer leur boîte de façon qu'il n'y parût point. Mais en arrivant chez elles, elles trou-

verent l'Evêque, l'Official, & les Grands Vicaires, qui leur déclarerent qu'ils vouloient assister à l'ouverture de la boîte que le Pape leur avoit confiée. Il ne fut pas possible de s'y refuser, & cette ouverture mit au grand jour l'indiscrétion des Ambassadrices. Mes Sœurs, leur dirent alors les Supérieurs, si c'est avec cette discrétion que vous voulez remplir nos fonctions, il seroit plus dangereux qu'utile de vous les confier. Les Religieuses convaincues se mirent alors à disputer entre elles à qui avoit fait la faute. Sœur Françoise, dit Cholieres, accusoit Sœur Colette, & Sœur Perette Sœur Valentine ; elles firent un bruit & un tapage enragé, & confirmerent le Pape, l'Evêque, & les Prêtres, dans l'opinion que les Religieuses & les femmes en général seroient de mauvais Confesseurs. Les deux Contes suivans ne peuvent pas être extraits ; le plus honnête a été mis en Vers par La Fontaine, sous le titre de la *Jument du compere Pierre.*

La sixieme Après-dînée est intitulée *des Barbes.* On sait que l'usage de la porter ou de la faire raser, a fort varié pendant tout le cours de la Monarchie. Cholieres est partisan de la barbe ; il

veut même qu'on la porte en plein, & non en petites mouſtaches ou en barbichets, qui reſſemblent, dit-il, à des baliveaux dans une forêt coupée. Il fait obſerver que Charlemagne portoit la barbe juſques à la ceinture; que l'Empereur Charles-Quint en avoit une très-bien fournie; qu'autrefois le Roi Clovis, Godefroi de Bouillon, Geoffroi de Luſignan à la Grand-dent, Fergus premier Roi d'Ecoſſe, le grand Mahomet, Saladin Soudan d'Egypte, & Tamerlan, paſſoient pour avoir les plus belles barbes de leur temps. On repréſente de même avec de grandes barbes Saint Jean-Chryſoſtome, Saint Auguſtin, Saint Jérôme, Saint François. Enfin, un ancien Auteur Latin a dit en un ſeul Vers, que la gloire de Jupiter étoit dans ſa barbe, & celle de Vénus dans ſes cheveux.

L'adverſaire des barbes oppoſe à cela l'exemple d'un grand nombre d'autres Héros, Savans, & de gens de mérite qui n'ont point porté la barbe; il cite même une grande tirade de Vers de Ronſard contre l'uſage de la porter. Cholieres laiſſe la queſtion indéciſe; elle l'a été encore quelque temps après lui: mais enfin, l'uſage de ſe raſer la barbe l'a

emporté ; il y a tout à parier que celui de la reprendre ne reviendra pas, & que les Capucins mêmes y renonceront.

La ſeptieme Après-dînée, qui traite des vieillards & des jeunes gens, ne me fournit rien de curieux.

La huitieme roule ſur les pronoſtics & les prédictions aſtrologiques, ſujet bien rebattu. Je vois qu'on connoiſſoit déjà au ſeizieme ſiecle les Ouvrages & le ſyſtême de Copernic ; car l'Auteur en parle, & prétend les réfuter. Cholieres dit que tous les Aſtronomes croient que chacun de nos membres eſt ſous la direction d'une planete & d'un ſigne du Zodiaque, & que même chaque âge de notre vie eſt gouverné par une planete ; que la Lune préſide à notre naiſſance & à nos premiers ans, Mercure au reſte de notre enfance, Vénus à notre adoleſcence, Mars à la virilité, Jupiter à la vieilleſſe, & Saturne à la décrépitude ; mais il paroît qu'il ſe moque de ces opinions, quoiqu'elles ſoient conſignées à la tête de tous les Almanachs des quinzieme & ſeizieme ſiecles. Il ne croit pas même à des choſes plus aiſées à croire, que l'on trouve auſſi dans ces Almanachs, ſur les temps qu'il faut prendre pour ſe faire

ſaigner & ſe faire faire la barbe ; il obſerve que l'on liſoit dans ces Almanachs, que, quand les puces mordoient fort pendant la nuit, c'étoit ſigne qu'il tomberoit de la pluie dans la journée ſuivante. Cholieres plaiſante beaucoup & long-temps ſur cette ridicule remarque : cependant il déclare qu'il n'eſt pas tout à fait incrédule ſur les pronoſtics, & qu'il a foi au rapport des girouettes, qui annoncent quel temps il fait. A cette occaſion il nous rappelle l'hiſtoire du Baron Gaulard, qui avoit un coq au haut du clocher de ſa Paroiſſe, qui tournoit au gré du vent. Un jour d'automne qu'il alloit à ſon égliſe, il trouva tous ſes Payſans fort agités, & apprit que la cauſe de leurs inquiétudes étoit que le coq annonçoit le vent de biſe, qui feroit geler leurs vignes. » Si ce n'eſt que cela, dit-il, » mes enfans, tranquilliſez-vous, j'y mettrai » bon ordre «. Effectivement, dès le ſoir il envoya quelques-uns de ſes gens, qui mirent le coq dans la poſition la plus favorable, & le clouerent afin qu'il y reſtât long-temps. Alors le Baron s'applaudit d'avoir ainſi aſſuré le ſuccès des vendanges de l'année.

Une bonne remarque ſur les cometes, c'eſt que s'il étoit vrai qu'elles portaſ-

ſent malheur aux Souverains de l'Europe; & qu'elles annonçaſſent des déſaſtres, tous les Rois devroient mourir, & les Provinces être ravagées pendant qu'elles paroiſſent ; mais elles ſont ſi élevées au deſſus de nous, qu'elles ne menacent aucune tête, & aucune Province en particulier.

La neuvieme & derniere Après-dînée ne contient que quelques mauvaiſes plaiſanteries ſur les lunatiques.

Avant que de revenir aux vrais Romans, diſons encore que l'Abbé Lenglet s'eſt trompé en plaçant parmi eux le petit Livre intitulé *les Quinze Joies du Mariage*, imprimées à Paris, pour la premiere fois, en 1595, enſuite à Rouen, en 1596, pour la troiſieme fois, en 1606, enfin réimprimées en 1726 & 1734. On dit que l'Auteur ou Editeur s'appeloit François de Roſſel; mais on ne penſe pas que ce ſoit le même de qui nous avons une Traduction de Don Quichotte, celle du Chevalier du Soleil, de Roland le Furieux, de Roland l'Amoureux, & des Nouvelles de Cervantes. Quoi qu'il en ſoit, ce petit Livre eſt annoncé comme tiré d'un ancien Manuſcrit à peu près du quinzieme ſiecle, & cela pourroit bien être, vu l'antiquité du ſtyle. Il ne faut pas prendre au pied de la lettre l'expreſſion de *Joies du Mariage* dont ſe ſert l'Auteur ; ce ſont autant les peines, & les chagrins du mariage qu'il annonce, & l'Ouvrage eſt en général plus ſatirique que louangeur. On en jugera par le léger Extrait que j'en vais donner.

On prétend qu'il y a des Editions des Quinze Joies du Mariage, où il est intitulé *autrement dit la Nasse* : on verra que ce titre ne convient pas trop mal à ce Livre-ci.

LA premiere joie du mariage est lorsqu'un jeune homme, ayant fait choix d'une Demoiselle qu'il trouve belle & qu'il croit aimable, l'épouse : alors, dit le Livre, *ores est-il dedans la nasse le pauvre homs*. Les premiers jours il est dans l'enchantement, & la jeune femme aussi, parce que tout lui paroît nouveau, qu'elle reçoit des caresses & des complimens auxquels elle n'est point accoutumée ; elle est accablée de robes neuves & de présens, & on lui donne des fêtes. Elle croit que ces bombances doivent toujours durer ; mais au bout de quelque temps, quand elle est réduite au train ordinaire de la vie qu'elle doit toujours mener, elle fait la malade, la mécontente, la fâchée, boude son mari pour obtenir de lui tantôt une chose, tantôt une autre. D'abord il fait ce qu'il peut pour la satisfaire ; ensuite il est obligé de lui dire que l'état de ses affaires ne lui permet pas de faire tant de dépense : alors elle se fâche, dit qu'elle vaut bien la peine que son mari fasse pour elle autant de frais, que les

maris du voisinage en font pour leurs femmes : le pauvre époux finit par être au désespoir, sa maison lui devient insupportable ; mais, *ores est-il dans la nasse le pauvre homs.*

La seconde joie du mariage est lorsque la femme, bien parée des belles robes & des bijoux qu'on lui a donnés, se montre par-tout, fréquente les compagnies, fait des connoissances, & trouve la vie de Paris charmante ; mais bientôt les commeres, les voisines lui font tourner la tête ; elles lui font des rapports, lui inspirent de la jalousie, & occasionnent mille tracasseries. Enfin, la jeune femme fait connoissance avec les freres & les cousins de ses amies ; ils lui content fleurettes, & il se trouve à la fin quelqu'un qui a le bonheur de lui plaire, & obtient la grace d'être introduit dans la maison, & présenté au mari comme cousin de la Dame, quoique souvent il ne le soit pas : bientôt il devient l'ami de la maison ; & s'il a quelques complaisances pour le mari, ce n'est que pour mieux cacher celles que la femme a pour lui. Mais *le pauvre homs est dans la nasse, & si bien embarré qu'il ne peut en sortir.*

La tierce joie eſt quand la femme devient groſſe ; alors elle ſe croit en droit de tout exiger ; elle a envie de tout, & rien ne lui eſt refuſé. Elle accouche, c'eſt un garçon. La joie eſt exceſſive, & le mari ne croit pas pouvoir trop payer le beau préſent qu'on lui a fait. Le baptême & la layette ſont ſuperbes : on régale le compere, la commere ; on leur fait des préſens, & il faut que le mari en faſſe encore à la femme à ſes relevailles, ſans quoi elle n'eſt pas contente. Mais cet enfant, qui ruine ſon pere dès l'inſtant qu'il vient au monde, eſt deſtiné à lui cauſer encore par la ſuite bien des embarras & des chagrins: *& ſera le pauvre homs, par la mere & par fils, bien travaillé & pelaudé.*

La quatrieme joie, c'eſt lorſque ces enfans ſe feront multipliés, & que la famille ſera devenue nombreuſe : rien n'eſt ſi heureux ; mais bientôt ce bonheur devient embarraſſant. Il faut ſucceſſivement leur donner de petits beguins & des maillots, puis de beaux bonnets & des jaquettes, des culottes & des habits. D'abord des Servantes & des Bonnes, puis des Maîtres de toute eſpece : enfin, il faut penſer à établir les garçons & à marier les

filles ; & *ſi faut-il que le pauvre homs ſe ſevre & ſe dêvétiſſe de tout pour eux.*

Certains maris éprouvent une cinquieme joie; c'eſt lorſqu'ils épouſent une fille de noble qualité & de plus haut parage qu'eux. *Ores ſe tient le pauvre homs bienheureux de pouvoir coucher en même lit avec ſemblable Damoiſelle ;* mais il ne ſe paſſe pas long-temps qu'elle ne lui faſſe ſentir tout le poids de l'honneur qu'elle lui a fait ; elle veut être obéie en Reine & ſervie en Princeſſe, & fait bien dire à ſon mari qu'elle ne ſe contente pas d'être traitée ſuivant le nom qu'elle porte, mais conformément à ſa naiſſance & au rang de ſes parens ; *& eſt le pauvre homs réduit à l'état de ſerviteur de Madame.*

Le mari éprouve une ſixieme joie, lorſque, ſe fiant en la prudence, intelligence & généroſité de ſa femme, il lui abandonne tout à fait le ſoin du ménage. Faites tout pour le mieux, lui dit-il d'un air débonnaire : Si ferai-je, dit la Dame, & elle fait tout pour le pire ; elle maltraite & chaſſe les valets qui ſont attachés à Monſieur, & ne garde que ceux qui ſont dévoués à elle ; elle fait bonne chere à ſes parens, amis & amies, &

mauvaiſe chere & mauvaiſe mine à ceux de la lignée & compagnie de ſon mari; & *ainſi demeure le pauvre homs dedans la naſſe, en douleur & en triſteſſe.*

La ſeptieme joie d'un mari eſt lorſque ſa femme eſt occupée de lui, veut le poſſéder ſeule, & en paroît un peu jalouſe; mais, au bout de quelque temps, il devroit bien s'appercevoir qu'on ne l'aime plus, quoiqu'on paroiſſe toujours également jaloux de lui. On le tourmente, on le tracaſſe; mais c'eſt de la jalouſie ſans amour; quelquefois même la femme ne ſe conduit ainſi, que pour mieux cacher ſon jeu, & pour aller au devant des ſoupçons mieux fondés que le mari pourroit concevoir. La femme éprouve une maladie, pendant laquelle le mari reſſent des grandes inquiétudes, & qui lui coute beaucoup d'argent en Médecins & en remedes; elle en revient, c'eſt la huitieme joie; mais elle eſt bien tempérée par toutes les complaiſances qu'il faut avoir pour une femme devenue maladive & délicate. Tantôt il faut lui payer les frais d'un voyage aux eaux, où le mari ne l'accompagne pas, ou ceux de quelque pélerinage dont elle a fait le vœu, ſoit à Notre-Dame de Lieſſe, à Au-

bervilliers, près Paris, ou à Lonchamps, attenant le bois de Boulogne : enfin, il faut lui acheter ou lui louer une maison de campagne pour y prendre l'air ou le lait. Si on lui refuse quelque chose de tout cela, elle dira qu'elle se meurt, & que son mari veut la tuer. *Ainsi croît la famille, ensemble la dépense & les chagrins du pauvre homs.*

Au contraire, si le mari devient infirme & goutteux, d'abord on en a quelque soin, c'est sa neuvieme joie; mais bientôt on s'ennuie de rester toujours à la maison pour lui tenir compagnie; on laisse le pauvre homme crier & jurer après la maladie, & après ceux qui l'abandonnent, *& ne s'en chaillent*, c'est-à-dire, *ils ne s'en embarrassent pas.*

Si la Dame, ne ménageant plus rien, insulte son mari, le ruine & le déshonore, & qu'à la fin la patience échappe *au pauvre homs*, qu'il la gronde fortement & qu'il la batte un peu, ce qui est peut-être la dixieme joie du mariage, on lui intente un beau procès en séparation de corps & de biens; il le perd, & est obligé de rendre à sa femme sa dot & sa liberté; & Dieu sait comment la bonne Dame s'en sert pour vivre tranquillement

avec quelques amis, ſans que le mari oſe ſe plaindre : *car le pauvre homs eſt enferré dans la double naſſe du mariage & de la Juſtice.*

La onzieme joie du mariage, eſt la joie anticipée que l'on goûte lorſque l'on a ſéduit une jolie fille, & qu'elle vous a accordé des faveurs avant le temps où il eſt permis de les exiger d'elle. Lorſque la faute devient viſible, on propoſe au galant de la réparer par le mariage, & s'il eſt bien amoureux, il y conſent avec plaiſir ; mais il n'eſt pas long-temps ſans s'en repentir : car *qui aime trop tôt, ceſſe bientôt d'aimer ; qui n'a pas été honnête fille, eſt rarement honnête femme ; mais le pauvre homs eſt à la naſſe.*

Il n'y a que demi-mal quand les deux époux ceſſent de s'aimer en même-temps ; mais ſi l'un conſerve ſes premiers feux, & que l'autre les perde, je les plains tous deux ; & c'eſt ordinairement le *pauvre homs qui reſte dans la naſſe.*

La treizieme joie, eſt lorſque la guerre, la politique, ou les affaires ayant obligé le mari à voyager, il revient enfin, & retrouve ſa femme bien portante & plus belle qu'auparavant. Mais ſouvent il ne

tarde pas à apprendre que pendant ſon abſence elle ne lui a pas gardé une exacte fidélité *Quel rabat-joie pour le pauvre homs*!

La quatorzieme joie du mariage, eſt lorſqu'on trouve le moyen de convaincre inconteſtablement ſa femme d'une infidélité dont on ne faiſoit que la ſoupçonner. On ſe croit heureux alors de ſavoir du moins à quoi s'en tenir, car rien n'eſt pire que le doute, l'inquiétude & les ſoupçons ; mais cette joie eſt aſſurément bien courte : on n'a pas plutôt la ſatisfaction d'être convaincu, que l'on regrette ſon incertitude précédente. *Le pauvre homs* croit que tout le monde a été témoin de ſon déshonneur, comme il l'a été lui-même ; il n'oſe ſe montrer, & finit ſes jours dans la ſolitude, l'opprobre & le déſeſpoir.

On éprouve la quinzieme & derniere joie du mariage, au moment où l'on devient veuf : celle-ci eſt au rebours de toutes les autres, car elle ne ſe perd pas après s'être fait ſentir ; au contraire, quand même on ſeroit affligé dans le premier moment, on ſe conſole au bout de quelque temps, & l'on ſent que l'on a beaucoup gagné en ſortant de la naſſe du mariage,

L'Auteur des quinze joies prétend que les gens sages, quand ils en sont tirés, n'y rentrent plus, de peur d'être encore plus malheureux la seconde fois que la premiere, & d'éprouver le sort du poisson, que l'on ne tire ordinairement de la nasse remplie d'eau fraîche, que pour le jeter dans la poële à frire, où le mettre au court-bouillon.



La Mariane du Filomene, contenant cinq Livres, esquels sont décrits leurs amours, puis l'infidélité de l'un & les travaux de l'autre ; avec plusieurs belles Histoires de l'inconstance & légéreté des Femmes. (Paris, 1596.)

L'Auteur de ce Roman a négligé de se faire connoître, & il a certainement eu raison, car les Dames n'auroient pas mis son Livre en crédit. Il semble qu'un dépit amoureux lui ait servi d'Apollon, puisque par sa propre Histoire & par toutes celles qu'il se fait raconter, il s'applique à prouver que les femmes sont, pour la plupart, inconstantes & de mauvaise foi. Un pareil sujet pourroit offrir des détails intéressans; mais l'imagination du Romancier est fort bornée, & son style est peu naturel. Nous allons commencer par l'Histoire du Héros, & nous donnerons ensuite un Précis de celles qui lui sont contées dans la vue de calmer ses douleurs.

MARIANE ET FILOMENE.

Filomene, jeune homme, d'une honnête famille bourgeoise de Paris, ayant perdu de bonne heure ses parens,

& se trouvant maître d'une fortune assez considérable, résolut de faire un voyage en Italie. L'amour le retint quelques mois dans la Ville de Sienne. Un cœur tout neuf se laisse aisément surprendre ; le sien ne put résister aux agaceries d'une charmante coquette, chez le pere de laquelle il s'étoit mis en pension. Filomene aima avec transport sa belle amante, & se crut aimé de même, parce qu'on ne lui disputa la victoire qu'autant qu'il étoit nécessaire pour irriter ses désirs. Quels sacrifices n'auroit-il pas faits, s'il en avoit jugé quelques-uns dignes de payer d'aussi précieuses faveurs ! Chaque jour il inventoit une fête galante, qui lui ménageoit l'occasion de célébrer la beauté de sa maîtresse, & de lui faire quelque présent. On sait que de tout temps les Parisiens ont excellé dans l'art de la galanterie ; mais aujourd'hui ils sont moins crédules qu'ils ne l'étoient alors. Filomene aimoit de bonne foi ; & quoiqu'il eût plusieurs rivaux favorisés, il se croyoit le seul heureux, & jouissoit de son bonheur avec sécurité. Sans doute il n'auroit ouvert les yeux sur l'infidélité de la belle Siennoise, que lorsque l'épuisement de sa bourse lui au-

roit attiré un congé humiliant, ſi une bonne ame, telle qu'il s'en trouve partout, ne l'eût averti des trahiſons continuelles qu'on lui faiſoit. Un billet anonyme ne mérite aucune créance; notre jeune Pariſien regarda celui-ci comme l'œuvre ténébreuſe d'un jaloux, qui, n'ayant pu être aimé, employoit, pour ſe venger, les armes de la calomnie. Cependant on entroit dans des détails ſi clairs & ſi aiſés à vérifier, qu'il crut devoir ſe convaincre de la fauſſeté de ces imputations. Il ſe mit dès le ſoir même en embuſcade, & fut pleinement convaincu que ſi l'auteur du billet étoit un être dangereux pour les ſociétés galantes, au moins ne pouvoit on l'accuſer que de médiſance. Filomene ne croyoit qu'à peine ce qu'il venoit de voir. Il feignit une incommodité, reſta dans ſa chambre, & dès la nuit ſuivante il eut doublément la preuve du peu de délicateſſe & de la facile bonté de ſa belle. Tout autre auroit été la trouver, pour l'accabler des plus ſanglans reproches: notre amoureux, quoique novice, fut plus prudent; il paya généreuſement ſon Hôte, & ſans faire ſes adieux à ſa Maîtreſſe, dont il eût peut-

être dérangé un nouveau rendez-vous, il prit la poste pour retourner dans sa Patrie.

On doit croire que Filomene n'arriva pas à Paris l'esprit bien prévenu en faveur des femmes : néanmoins parce qu'il étoit tombé dans les filets d'une Coquette étrangere, il ne devoit pas présumer que ses Compatriotes fussent toutes du même caractere. Son cœur ouvert une fois à la tendresse, il sentit de nouveau le besoin d'aimer. Le hasard lui fit faire connoissance avec une jeune Demoiselle fort riche, qui, orpheline de pere & de mere, vivoit sous la tutelle d'un oncle, honnête Bourgeois, nommé *Antonin*. Marianne, c'est le nom de cette charmante personne, reçut avec politesse les visites de Filomene, qui bientôt prit de l'amour pour elle & osa lui en faire l'aveu. Il trouva plus de difficultés dans cette conquête que dans la premiere : Marianne défendit le terrein pied à pied, & ce ne fut qu'après plusieurs mois de poursuite & beaucoup de protestations & de sermens d'être toujours fidele, qu'il apprit que sa tendresse étoit payée de retour. On ne sait pas trop par quelle raison ils négligerent de se marier ensemble pendant les dix-

huit mois que dura leur intrigue, & que rien ne manqua à leur satisfaction réciproque. Quoi qu'il en soit, ce fut l'humeur inconstante de Marianne qui troubla une si belle union. Filomene commença à lui paroître moins aimable, elle le gronda souvent : bientôt elle lui trouva des défauts, & supporta aisément ses différentes absences ; enfin elle finit par le bannir de sa présence, & par s'attacher un autre Amant. Filomene n'épargna rien pour rappeler l'inconstante Marianne à son premier amour ; tous ses soins furent inutiles. Une passion usée par le temps, & à laquelle ont succédé l'indifférence & le dégoût, ne se ranime presque jamais. Notre bon Parisien se livra au désespoir, fut long-temps malade, entra en convalescence, pesta contre l'inconstance des femmes & la mauvaise foi, qui est souvent l'ame de leurs intrigues. Il finit par se consoler, & porta ensuite dans la Société un caractere d'aisance & de légéreté, qui a depuis été adopté par nos Amans du dix-huitieme siecle. Mais pendant qu'il formoit encore des regrets, ses amis lui raconterent différentes Histoires, dont nous allons donner les extraits.

PHILOMENE étant allé promener ses chagrins dans une Isle de la Seine, y trouve une Demoiselle affligée qui lui raconte ainsi ses aventures.

DIANE ET L'ÉPINE.

JE suis Italienne : mes parens, fixés depuis long-temps à Rome, y tiennent un rang fort honorable, & passent ordinairement tout l'été dans une charmante maison de campagne, peu éloignée de cette Ville. Un jour que nous étions encore à table, nous vîmes arriver avec précipitation un Cavalier, qui, en entrant dans la cour, se mit à crier : » Messieurs, » si vous avez de l'humanité, venez sau- » ver la vie à un galant homme qui se » défend contre sept assassins, à quelques » pas d'ici «. Sans attendre d'autre explication de cet étranger, mon pere se leve, prend son fusil & se fait suivre par ses Domestiques : ils arrivent à temps pour sauver la vie à un jeune François, que des Barbares prétendoient sacrifier à leur rage. En voyant mon pere, ils prirent précipitamment la fuite, & abandonnerent leur victime déjà percée de trois

coups d'épée. Comme le bleſſé avoit beſoin des plus prompts ſecours, mon pere le fit tranſporter dans ſa maiſon, & envoya chercher à Rome les plus habiles Chirurgiens pour le panſer. En attendant, on chercha à arrêter ſon ſang & à le faire revenir de l'évanouiſſement où il étoit tombé. Celui qui avoit imploré les ſecours de mon pere, nous apprit que ſon Maître étoit un Gentilhomme François, nommé de l'*Épine*, & que le Chef de ceux qui venoient d'attenter à ſa vie, étoit un Cavalier Romain, jaloux de quelques préférences que le Chevalier François avoit obtenues d'une Dame à ſon préjudice.

M. de l'Epine fut pendant pluſieurs jours en danger de mort; mais ſa jeuneſſe & l'habileté des Chirurgiens hâterent ſa convaleſcence; de ſorte qu'au bout d'un mois il fut en état de quitter ſa chambre & de ſe promener dans nos jardins. Pendant toute ſa maladie, ma mere ne quitta pas le chevet de ſon lit, & ſouvent elle me permettoit de l'accompagner, & de préſenter au bleſſé les boiſſons qui lui avoient été ordonnées. Lorſque la Nature nous a accordé une ame ſenſible, ces devoirs de l'humanité

coutent peu à remplir ; mais s'ils ſont rendus par un cœur neuf à quelqu'un d'aimable, ils ſont communément la ſource des ſentimens les plus tendres ; ce fut ce que j'éprouvai bientôt. De l'Épine, de ſon côté, ſe trompa ſur les diſpoſitions de ſon cœur ; il ne le croyoit pénétré que de la plus juſte reconnoiſſance, lorſqu'il reſſentoit l'amour le plus violent. Dans les diſpoſitions où nous nous trouvions l'un & l'autre, il étoit difficile de ne pas chercher à s'expliquer. L'occaſion s'en offrit dans une promenade : de l'Épine me fit l'aveu de ſa paſſion pour moi, & je ne pus lui cacher tout l'amour qu'il m'avoit inſpiré. J'ignorois alors qu'il eſt une loi qui preſcrit aux perſonnes de notre ſexe la fauſſeté & la diſſimulation. Je permis à de l'Épine de lire dans mon cœur, & certainement je lus dans le ſien. Dès cette premiere converſation, nous fûmes d'accord, & s'il ne m'eût pas prévenue ſur la néceſſité de cacher pour un temps notre intelligence, j'aurois été devant mes parens m'applaudir tout de ſuite du bonheur que je goûtois à avoir ce jeune François pour Amant.

Jusque-là il n'y avoit aucun reproche à me faire ; j'aimois de bonne foi de l'Épine, que j'espérois obtenir bientôt pour époux ; il se persuadoit lui-même qu'il y avoit si peu d'obstacles à lever, que dès le second jour de notre retour à Rome il me demanda en mariage à mon pere, & lui dit qu'il n'attendoit que son consentement, pour tirer de ses parens un aveu d'où dépendoit entiérement sa félicité. La réponse de mon pere fut foudroyante. » Votre alliance m'honoreroit, » lui dit-il, mais des intérêts de famille » m'ont engagé à promettre ma fille à » un de mes neveux ; & ce mariage doit » terminer un procès, dont la décision » ruineroit la fortune de l'un ou de » l'autre : n'y pensons plus, & soyons » amis «.

Je ne vous dirai point tout ce qui se passa dans le cœur de mon Amant, lorsqu'il entendit cet arrêt, ni quel fut mon désespoir au récit de cette cruelle conversation. Nous pleurâmes ensemble sur la barbarie du sort qui alloit nous séparer pour jamais. » Nous séparer! me » dit-il, non ; je ne puis supporter cette » idée, & si vous m'aimez autant que » je vous aime, si votre courage est égal

» au mien, nous préviendrons l'injuſtice
» de vos parens, & nous irons attendre
» ſous un autre ciel, que la raiſon les
» engage à donner leur aveu aux plus
» beaux nœuds que l'amour ait jamais
» formés «. Que vous dirai-je ? je cédai à ma paſſion pour de l'Épine; je permis qu'il fît les préparatifs néceſſaires pour m'enlever; & tout étant prêt, ſous prétexte d'une promenade à notre maiſon de campagne, nous partîmes & fûmes nous embarquer ſur une tartane, qui, en peu de jours, nous rendit ſans accident ſur les côtes de Provence; de là, paſſant par Lyon, nous ne tardâmes pas à arriver à Paris.

De l'Épine ne crut pas devoir deſcendre bruſquement avec moi chez ſon pere, & pour quelques jours il fut demander un aſile à un de ſes amis, nommé *Dupuis*. Il lui confia les circonſtances où nous nous trouvions, & la néceſſité de prévenir par un mariage ſecret les pourſuites qu'alloient faire mes parens pour empêcher notre union. M. Dupuis entra dans les raiſons de ſon ami, quelque foibles qu'elles fuſſent; il découvrit un Prêtre, qui, pour quelque argent, nous donna la bénédiction nuptiale; & rien ne s'oppo-

ſant plus aux tranſports de de l'Epine, il devint mon époux ſans ceſſer d'être mon Amant.

Après avoir ainſi aſſuré notre bonheur réciproque, mon cher de l'Épine parut chez ſon pere en voyageur, & fut reçu avec beaucoup de tendreſſe. Ayant laiſſé couler quelques jours, il ſe haſarda à parler de ſon mariage, & crut être au comble de ſes vœux, parce que ſon pere ne montra qu'un médiocre mécontentement contre lui. » Permettez-moi de vous » préſenter mon épouſe, lui dit-il avec » tranſport en ſe jetant à ſes genoux; » vous l'aimerez, & vous travaillerez à » nous obtenir le pardon de ſes parens «. Le pere de mon époux promit tout, mais à condition que pendant que ſes amis à Rome travailleroient à cette réconciliation, de l'Épine iroit faire un voyage néceſſaire dans ſes terres, & me laiſſeroit à Paris. Que n'auroit pas fait mon époux pour voir notre union légitimée! Il partit, croyant me laiſſer dans les bras d'un autre lui-même. Pour moi, je m'applaudiſſois de l'excès de mon amour, & je jouiſſois par anticipation d'un bonheur que je regardois comme certain.

Combien je me trompois! mon époux

n'étoit pas encore à une journée de Paris, qu'on vient me tirer de l'appartement que j'occupois chez mon beau-pere, pour me faire entrer dans une chaiſe de poſte, qui me conduit en un vieux Château, que j'ai ſu depuis appartenir à M. de l'Épine le pere. J'y ſuis demeurée cinq mois, ſous la garde d'une vieille femme, chargée de m'apporter quelque peu de nourriture, dont la raiſon ſeule m'a fait faire uſage. Enfin, au bout de ce temps, furieuſe, déſeſpérée, préférant la mort à une plus longue priſon, j'ai oſé, à l'aide de pluſieurs cordes, deſcendre dans le foſſé de cet affreux Château, & me ſauver à travers les bois, juſqu'au grand chemin qui conduit de ce lieu à Paris. Sans connoiſſance dans cette grande ville, ce fut chez M. Dupuis, cet ami de mon époux, que je me fis conduire : je demande à lui parler ; un Domeſtique me conduit à la porte de ſon cabinet, qu'il ouvre en annonçant une Dame étrangere. M. Dupuis vient au devant de moi, il m'enviſage, pouſſe un cri, & tombe preſque ſans connoiſſance, ſur un ſiége qui ſe trouve près de lui. » Quel accueil, lui dis-» je, faites-vous, Monſieur, à l'épouſe in-» fortunée de votre ami? » Vous, Madame,

» me répondit-il, vous, l'épouse de M. de
» l'Épine? veillai-je? Quoi! répliquai-je,
» suis je donc si changée, après cinq mois
» de persécutions, qu'il vous soit impossi-
» ble de me reconnoître? Vous vivez,
» s'écria alors M. Dupuis : ô crime !....
» ah! malheureux ami! = Eh bien, Mon-
» sieur?.... = La nouvelle de votre mort
» lui a couté la vie! = La vie! = il est
» mort! = ô Ciel «!

Je tombai sans connoissance, & j'ignore combien de temps je restai dans cet état. Revenue à moi, je passai encore un mois dans les plus affreuses convulsions, croyant toujours voir des assassins le poignard levé sur mon époux. Mes forces se trouvant enfin totalement épuisées, la raison m'est revenue, pour mieux sentir sans doute toute l'étendue de mon malheur. Ç'a été alors que M. Dupuis m'a fait le détail affreux de tout ce qui s'étoit passé pendant ma captivité. Quelques jours après mon départ, on fit courir le bruit que j'étois tombée dangereusement malade; on ajouta bientôt que j'étois à toute extrémité, & enfin l'on annonça ma mort: mes prétendues funérailles se firent avec une sorte de pompe, & ce fut alors qu'on écrivit à mon époux

la

la perte qu'on vouloit lui persuader qu'il venoit de faire. Cette nouvelle fit sur lui la plus étonnante révolution. Il ne pleura point; avec l'apparence de la plus grande égalité d'esprit, il donna des ordres pour son retour à Paris ; mais lorsqu'il y fut arrivé, & qu'il entra dans la chambre où il m'avoit embrassée pour la derniere fois, il devint furieux, & ce fut dans un de ses accès de folie qu'il expira, en nommant sa chere *Diane.* La Providence n'a pas encore voulu que je suivisse mon cher de l'Épine; je dois auparavant pleurer ma désobéissance à mes parens, & tous les malheurs dont elle est cause. M. Dupuis veut bien continuer de m'accorder une retraite chez lui, jusqu'à ce que mes forces puissent me permettre d'entreprendre le voyage d'Italie. Dès que je le pourrai, j'irai me remettre au pouvoir de mon pere, & me soumettre à la punition qu'il voudra m'imposer. Je pardonne à mes persécuteurs, & j'emploierai le reste de ma vie à pleurer ma faute & mon époux. Tel fut le récit que l'infortunée Diane fit à Filomene.

PHILIPPE ET LUCRECE.

Avant de se déterminer pour un état, autrefois les jeunes Parisiens entreprenoient quelque voyage, & c'étoit ordinairement du côté de l'Italie qu'ils tournoient leurs pas. Cherchant plus à s'amuser qu'à s'instruire, deux jeunes gens, amis intimes, l'un nommé *Philippe*, l'autre appelé *Alexandre*, s'arrêterent à Sienne, Ville alors renommée pour les plaisirs & la beauté du sexe. La politesse, l'aisance & la légéreté qui forment le caractere du François, donnerent à nos voyageurs l'entrée dans les meilleures Sociétés de cette cité. Philippe y fit connoissance avec une jeune Demoiselle, appelée *Lucrece*, qui, aux charmes de la figure, joignoit tous les agrémens de l'esprit; mais qui, sous les dehors de la simplicité & de la modestie, cachoit les plus grandes dispositions à la coquetterie. Les attaques furent vives, la défense foible, & la capitulation honorable. Philippe obtint de Lucrece la permission de la demander en mariage à son pere. Le noble Siennois parut flatté de la recher-

che du jeune Parisien, & lui témoigna son chagrin de ne pouvoir s'allier avec lui, ayant promis depuis long-temps Lucrece au fils d'un de ses compagnons d'étude. Cette réponse jeta nos amans dans le plus grand désespoir. N'imaginant aucun obstacle à leur bonheur, il avoient vécu en époux depuis plusieurs semaines : ils détesterent l'arrêt qui ordonnoit leur séparation, & prirent le parti de la fuite. Alexandre ne voulut pas les quitter, & tous trois furent se réfugier à Bologne, & se cacherent chez un ami commun des deux François. Cependant on s'apperçoit à Sienne du départ de Lucrece, on la poursuit ainsi que ses ravisseurs. Corneille, qui lui étoit destiné pour époux, sur quelques indications vagues, se rend à Bologne ; mais il ne peut découvrir ce qu'il cherche. Il étoit prêt à s'en retourner, lorsqu'un malheureux hasard lui fait rencontrer Philippe. Se voir, se reconnoître & s'attaquer, ce fut l'effet d'un seul mouvement. Corneille succomba dans cette querelle, & Philippe se vit forcé de se retirer à Padoue, où Lucrece & Alexandre furent le joindre. Mais pendant le cours de ces événemens, il s'étoit fait un grand chan-

gement dans le cœur de la coquette Siennoise. Ce violent amour qui lui avoit fait violer les loix de la pudeur, pour suivre Philippe, s'étoit changé en dégoût pour cet amant : disons mieux, elle le haïssoit, parce qu'éprise d'Alexandre qui lui avoit rendu des soins, elle avoit trouvé dans ce lâche ami toutes les ressources de la nouveauté. D'accord avec ce traître, elle feignit un repentir sincere de ses fautes, & un désir ardent d'aller les expier aux pieds de son pere. Le crédule Philippe n'osa s'opposer à cette apparence de retour à la vertu de la part de sa maîtresse. En soupirant, il la conduisit assez loin de Padoue, & revint à la Ville déposer sa douleur dans le sein de son ami Alexandre. Ils pleurerent ensemble le départ de la belle ; mais au milieu de la nuit Alexandre fut au rendez-vous qu'il avoit assigné à Lucrece, & il la ramena dans la Ville au logis secret qu'il lui avoit arrêté. Cette intrigue, doublement criminelle, ne pouvoit-être long-temps cachée. Quelques mots imprudemment lâchés par Alexandre, & le secret qu'il faisoit à son ami du sujet de ses absences nocturnes, firent naître à Philippe l'idée de s'en éclaircir. Il suit Alexandre ; il le voit entrer dans

une maiſon, & s'y gliſſe après lui : parvenu dans une chambre preſque en même temps que ſon ami, quelle fut ſa ſurpriſe d'y voir Lucréce, & d'être témoin des careſſes non équivoques dont elle accable le perfide Alexandre! Un cri, que fait Lucrece en voyant Philippe, avertit Alexandre de ce qu'il a à craindre. Il ſe retourne, met l'épée à la main ; mais il n'eſt point aſſez vif pour parer le coup que lui porte ſon rival : il tombe & expire dans les bras de l'infidelle Siennoiſe. Le ſeul parti que Philippe avoit à prendre, c'étoit de ſe cacher chez un ami, juſqu'à ce que l'orage qui le menaçoit fût appaiſé. L'Auteur ne dit point comment Lucrece ſe tira de ce pas embarraſſant : il eſt à préſumer qu'elle eut l'habileté de ſouſtraire à la Juſtice la connoiſſance de ce meurtre. Elle feignit d'ignorer quel étoit l'aſſaſſin, &, ſous divers prétextes, elle chercha à renouer avec Philippe, qui fut aſſez foible pour ſe rendre chez elle, afin d'entendre comment elle s'y prendroit pour ſe juſtifier de ſa trahiſon. Il fut reçu comme un amant aimé qui avoit lieu de ſe plaindre, & dont-on étoit déterminé à ſouffrir les reproches. On les écouta en verſant quelques larmes : mais lorſque Phi-

lippe commençoit à s'attendrir, & qu'il paroiſſoit diſpoſé à pardonner à ſon infidelle, Lucrece tire de deſſous ſa robe un poignard, & le lui plonge dans le ſein. Philippe tombe aux pieds de la barbare, & ſa chute attire dans la chambre toutes les perſonnes de la maiſon. On appelle la Juſtice, qui ſe ſaiſit de Lucrece; mais Philippe la juſtifie, & déclare qu'il s'eſt percé lui-même. Lucrece le contredit, & proteſte que c'eſt-elle qui a commis le crime. Dans ce conflit de déclaration, le Juge n'ayant point de témoins à interroger, ſe trouve fort embarraſſé : l'Auteur l'étoit ſans doute auſſi; car, pour terminer cette étrange aventure, il ſuppoſe à Lucrece un ſi étonnant remords du meurtre qu'elle vient de commettre, qu'elle expire de douleur & de repentir ſur le corps de ſon amant.

L'Histoire qui ſuit eſt celle de Joconde, trop connue pour que nous nous y arrêtions : ainſi nous paſſons à la ſuivante.

ARNOLFE ET DANISTÉE.

Arnolfe, Prince d'Ecoſſe, étoit le plus beau Chevalier de ſon temps; & le Roi Fréderic, ſon pere, tenoit à ſi grande gloire

ce présent que la Nature lui avoit fait, qu'il avoit envoyé des portraits de ce fils charmant dans toutes les Cours de l'Europe. Un de ces portraits tomba entre les mains de la Princesse Isabelle d'Angleterre, moins belle que le Prince d'Ecosse, mais aussi digne que lui de porter une Couronne. Elle l'admira, & prit pour l'original le plus violent amour. Le Roi d'Angleterre aimoit sa fille; il approuva cette passion dont elle lui fit l'aveu, & envoya des Ambassadeurs proposer à Arnolfe & la main d'Isabelle & la Couronne d'Angleterre, dont elle étoit l'héritiere. Le Prince d'Ecosse avoit été élevé avec Danistée, Duchesse de Frise, & l'amour de ces deux personnes avoit commencé dès l'enfance & s'étoit accru avec l'âge : ainsi Arnolfe refusa l'alliance qu'on lui offroit, & déclara aux Anglois qu'il n'auroit jamais d'autre épouse que sa chere Danistée. Cette réponse, assez naturelle, fut prise pour un affront par le Roi d'Angleterre. Il rassembla son armée, la fit entrer en Ecosse, &, la fortune secondant la mauvaise cause qu'il soutenoit, après avoir ravagé le Royaume, il donna une derniere bataille qui mit en son pouvoir le Roi Roderic, son fils

Arnolfe & la Ducheſſe de Friſe. Ils furent conduits priſonniers à Londres, & le Roi d'Angleterre leur fit annoncer qu'ils ne ſortiroient de captivité, qu'au moment qu'Arnolfe conſentiroit à donner la main à la Princeſſe Iſabelle; & que, s'il s'y refuſoit, il auroit la douleur de voir périr ſur un échafaud ſon pere & ſa maîtreſſe. Cette cruelle alternative décida, en apparence, le Prince d'Ecoſſe à contracter un mariage qu'il déteſtoit dans l'ame; il s'y ſoumit, à condition qu'avant la célébration, on renverroit Daniſtée dans ſes Etats, ou chez le Roi de Suede ſon parent. Le Roi d'Angleterre ne put ſe refuſer à cette juſte demande; la Ducheſſe partit pour la Suede; la liberté fut rendue auſſi-tôt à Roderic & à ſon fils, & l'on commença les préparatifs pour les noces d'Iſabelle & d'Arnolfe. Mais la veille du jour de cette grande cérémonie, Roderic & ſon fils ne ſe trouverent plus dans Londres: un vaiſſeau freté ſecrétement, les portoit en Suede, où ils aborderent heureuſement. Une armée de Suédois & de Friſons les y attendoit; Roderic & Arnolfe ſe mirent à la tête de ces braves, & ſe rendirent en Ecoſſe. Deux batailles livrées aux Anglois rétablirent le Roi le

gitime sur son trône. Ceux qui échapperent au massacre des ennemis, se trouverent trop heureux que le vainqueur leur permît d'aller cacher leur honte & donner des nouvelles en Angleterre de la défaite totale de l'armée. Ce triste récit, fait à Isabelle, jeta cette Princesse dans un tel désespoir, qu'elle en mourut peu de jours après.

La tranquillité rétablie en Ecosse par ces deux victoires, Arnolfe songea à faire revenir Danistée, qu'il avoit laissée en Suede. Il la fit avertir qu'il enverroit des Ambassadeurs pour la chercher; &, par une espece de galanterie, il voulut être un de ses Députés. Mais, depuis son départ, le cœur de la Duchesse avoit éprouvé un furieux changement. Le Prince de Suede avoit pris la place de celui d'Ecosse, & peu s'en falloit qu'elle ne détestât ce dernier. Cependant elle reçut Arnolfe avec une joie fausse, dont il fut la dupe. Après avoir fait quelque séjour à Stockholm, les futurs époux s'embarquerent, & le Prince de Suede se proposa de les reconduire en Ecosse. La flottille sur laquelle ils étoient ayant essuyé un assez gros temps, on relâcha près d'une Isle absolument déserte, où Arnolfe

voulut prendre le divertissement de la chasse. C'étoit ce que désiroient la perfide Danistée & le Prince de Suede. A peine Arnolfe s'est-il un peu enfoncé dans l'Isle, qu'à un signal donné les vaisseaux mettent à la voile, & retournent en Suede, où, à peine arrivés, la Duchesse de Frise donna la main à son cousin.

Quelle fut la surprise du Prince d'Ecosse, lorsqu'à son retour de la chasse il se vit abandonné par ce qu'il aimoit le mieux sur une côte déserte, & exposé à mourir de faim, ou à être dévoré par les bêtes féroces! Il passa trois mois dans cette Isle, & il y seroit mort sans doute, si un vaisseau Portugais n'avoit été poussé sur ces parages par les vents contraires, & ne l'eût reçu sur son bord. Etant arrivé à Lisbonne, il se rendit à la Cour, y raconta ses aventures, & on lui fit l'accueil dû à son rang. Comme ses malheurs n'avoient point altéré sa beauté, elle fut remarquée par la Princesse de Portugal, qui ne craignit pas de lui accorder son cœur, s'il vouloit demander sa main au Roi son pere. Ce mariage n'éprouva aucune difficulté; Arnolfe oublia la perfide Duchesse de Frise, & aima tendrement son épouse. Cependant la trahison de Danistée & du

Prince de Suede occaſionna une longue guerre entre les Friſons, les Suédois & les Ecoſſois.

LA derniere Hiſtoire racontée au Filomene eſt affreuſe, &, par cette raiſon, ne mérite point d'extrait.

UN Génois ſurprend ſa maîtreſſe qui lui fait une infidélité, & poignarde ſon rival. Fulvie, c'eſt le nom de cette femme, paroît pardonner à ſon premier amant la mort de celui qu'elle lui avoit préféré, & ſemble même l'aimer avec plus de paſſion ; mais c'eſt pour l'attirer dans le piége qu'elle lui tend. Un jour elle engage le Génois à ſouper. Au milieu des careſſes qu'elle lui fait, elle lui préſente une coupe remplie de liqueur : il en boit ſans défiance une partie, & ſa maîtreſſe s'empreſſe de boire le reſte. Enſuite elle lui déclare avec fureur que tous deux viennent d'avaler un poiſon mortel : en effet, l'un & l'autre expirent en peu de momens, dans d'horribles convulſions.

LES Hiſtoires que nous venons d'extraire, étant racontées à Filomene, étoient bien capables de le conſoler de la conduite de ſa premiere Maîtreſſe, & du changement de ſentimens, à ſon égard, de la ſeconde ; auſſi ſe conſola-t-il ; & l'Auteur nous apprend, à la fin du Volume, qu'il en épouſa une troiſieme, avec qui il fut heureux.

Discours de la perfidie d'Amour, composé par Joseph de la Mothe, Sieur de Lerm, Gentilhomme Bazadois, dédié à M. de la Salle du Ciron, cousin du Sieur de Lerm. (Paris, 1594.)

L'aventure décrite dans ce Discours est plutôt la matiere d'un procès criminel, que le sujet d'une historiette galante. Le sieur de la Mothe de Lerm, qui l'a mise au jour, proteste n'avoir altéré aucun fait, & que l'affaire, telle qu'il la raconte, s'est passée à Marmande, dont son frere, M. de Castelnau, Capitaine d'une Compagnie de Gendarmes, étoit Gouverneur. On peut d'autant plus facilement croire à sa parole, que le caractere de ses Héros quadre tout-à-fait avec l'indécence & la rudesse de nos mœurs pendant les déplorables années de la Ligue.

Le sieur de l'Espinasse, Gendarme dans la Compagnie de Monsieur de Castelnau, se trouvant en quartier d'hiver à Marmande, vit la Demoiselle Duluc, & en devint amoureux. S'étant fait présenter à Monsieur Duluc, il obtint de ce vieux Gentilhomme la permission de faire sa cour à sa fille, qui écouta favorablement l'Espinasse. Les deux amans furent bien-

tôt d'accord, & ils attendoient avec impatience l'instant qui devoit les unir pour jamais, lorsque quelques amis de Monsieur Duluc lui persuaderent que l'alliance qu'il prétendoit faire n'étoit pas sortable. Soit raison, soit foiblesse, Monsieur Duluc défendit à sa fille de recevoir l'Espinasse. Les cœurs des amans ne se plient pas avec facilité aux caprices des peres & des meres. Mademoiselle Duluc feignit la plus exacte obéissance; mais elle continua de voir son amant en secret, & d'en recevoir des présens, que l'Auteur assure qu'elle paya par les plus tendres complaisances : il est vrai qu'il ajoute que ce fut sur la foi d'une promesse de mariage. Cette intrigue dura trois ans. L'Espinasse au printemps partoit pour l'armée, & revenoit passer l'hiver à Marmande auprès de sa chere Duluc. Le voile qui couvroit leur liaison intime, rendoit leurs plaisirs plus vifs : mais en amour la félicité est rarement durable. Un nommé de la *Peyre*, Officier dans la Compagnie où sert l'Espinasse, s'avise de jeter les yeux sur Mademoiselle Duluc, pour en faire sa femme. Plus riche que son rival, il se fait aisément écouter du pere, & trouve plus de difficultés auprès de la fille; mais

quelques bijoux offerts avec grace, l'efpoir de devenir Dame d'un château, & peut-être l'inconftance fi naturelle au fexe, font oublier à Mademoifelle Duluc, & fes fermens fcellés par tant de gages de la plus parfaite tendreffe, & tout ce qu'elle doit à l'Efpinaffe : elle l'oublie, & donne, fans rougir, la main à de la Peyre. Que devint l'Efpinaffe à cette nouvelle ! Son premier mouvement fut d'appeler en duel fon heureux rival. Mais de la Peyre ignoroit jufqu'à quel point l'Efpinaffe & Mademoifelle Duluc avoient été bien enfemble. De quelle infulte auroit-il prétendu lui demander raifon ? Toute fon indignation fe porte contre fon infidelle, qu'au mépris des loix que fe prefcrit toujours un galant homme, il dénigre dans toutes les Sociétés, en publiant les faveurs qu'il en a reçues. Ces propos injurieux parviennent bientôt aux oreilles de de la Peyre, & de Bourgage, parent de Monfieur Duluc. Au lieu de chercher à fe venger par les armes en gens de cœur, ils vont porter leurs plaintes à Monfieur de Caftelnau, qui promet d'obliger l'Efpinaffe à fe rétracter, & à offrir à Mademoifelle Duluc telle fatisfaction qu'elle voudra exiger. Par-là tout auroit été ap-

paiſé. Mais les deux plaignans ne purent l'obtenir: ainſi, ils donnerent à entendre à la Demoiſelle, que l'affront qui lui avoit été fait ne pouvoit ſe laver que dans le ſang du coupable. Elle héſita quelques inſtans; mais preſſée par les reproches de de la Peyre ſur ſon incertitude, elle ſe ſaiſit d'un poignard, ſe rend ſur la Place d'armes, apperçoit l'Eſpinaſſe qui ſe promene avec les ſieurs la Mothe, de Lerm, & un autre Officier, & lui en porte trois coups dans la poitrine. L'Eſpinaſſe ne peut que pouſſer un cri, & tombe mort noyé dans ſon ſang. L'aſſaſſin eſt arrêté : elle eſt condamnée à mort par Monſieur de Caſtelnau. La coupable en appelle au Parlement de Bordeaux, qui commua la peine. Il fut ordonné que Mademoiſelle Duluc paſſeroit le reſte de ſes jours dans un Couvent; mais ce qui paroît aſſez ſingulier, c'eſt qu'aucune Communauté de Religieuſes ne voulut la recevoir. Elle revint à Marmande; &, dit l'Auteur, ſi elle fut en exécration à tous les gens de guerre, elle fut reçue par ſes compatriotes comme une héroïne qui n'avoit pu ſouffrir qu'on attaquât ſon honneur & ſa réputation. De la Peyre avoit pris la fuite, & ſes biens furent confiſqués.

LES adventureuses & fortunées amours de Pandion & d'Yonice, tirées des anciens Autheurs Grecz, par J. Herembert, Sieur de la Riviere. (Rouen, 1599.)

L'INTRIGUE de ce Roman, supposé traduit du Grec, est exactement la même que celle du Roman de Florisée & Clareo, dont nous avons déjà donné l'extrait dans un de nos précédens Volumes. S'il s'y trouve quelque différence, elle est si peu sensible que nous sommes dispensés d'en faire part à nos Lecteurs. Au reste, le sieur de la Riviere, Traducteur ou Auteur de ce petit Roman, étoit Lieutenant du Bailli du Comté d'Argentan, qui, comme il nous l'apprend dans son Épître Dédicatoire, appartenoit à Madame la Princesse de Joyeuse-Lorraine.

Tous les Romans que je vais extraire dans le reste de cette Section sont, de Beroalde de Verville, Auteur très-fécond, dont j'ai déjà eu occasion de dire quelques mots, en parlant des Livres de Morale & de Philosophie du seizieme siecle. J'ai aussi indiqué le premier de ces Romans, intitulé *le Rétablissement de Troye.* Il en a fait bien d'autres depuis; je ne veux pas prévenir mes Lecteurs sur leur mérite, ils les apprécieront eux-mêmes à mesure que je leur en rendrai compte. Mais le plus fameux de tous ses Livres, celui qui lui

lui a fait le plus d'honneur, est *le Moyen de parvenir*, Recueil de Plaisanteries & de Contes, qui ont l'air d'être renfermés dans un cadre, car ils sont débités par différens Interlocuteurs; mais au fond, les noms des personnages, & les titres des chapitres sont également mis au hasard, & n'ont aucune relation avec ce que contiennent les articles. C'est un désordre continuel, bien plus fort encore que celui des Livres de Rabelais, puisque du moins dans celui-ci il y a deux personnages principaux, Gargantua & Pantagruel. Mais dans le Moyen de parvenir tout est décousu, & les choses charmantes que l'on y trouve viennent toujours on ne sait d'où, & sont si bien brouillées ensemble, qu'on ne peut distinguer une Plaisanterie d'un genre d'avec celle d'un autre. C'est dommage, car au milieu de ce chaos il y a des traits du meilleur goût, & des Contes du meilleur sel. On en débite tous les jours dans la Société qui font honneur à ceux qui les répetent, & qui viennent de là. D'un autre côté, l'Auteur a souvent puisé dans des Ouvrages plus anciens; entr'autres dans l'Apologie pour Hérodote d'Henri Etienne, dont j'ai extrait les meilleurs traits dans le premier Volume de ces Mélanges, en supprimant tous ceux qui étoient trop hardis & trop libres pour pouvoir entrer dans un Livre destiné à être lu par les Dames. Ne puis-je pas rendre le même service au fameux Livre de Béroalde de Verville, &, sans répéter tout ce qu'il a pris dans Henri Etienne, dans Rabelais, & dans quelques autres de ses prédécesseurs ou de ses contemporains, dont j'ai

parlé ou je parlerai, copier le reste avec les expressions naïves propres à l'Auteur & au siecle, en n'y ajoutant qu'un petit nombre d'observations nécessaires pour faire entendre quelques termes qui ne sont plus familiers aujourd'hui?

En extrayant un Livre qui n'a aucun ordre, il n'y en a point d'autre à suivre que celui des pages.

Dans toutes les éditions, le Moyen de parvenir forme un Volume billot de 600 pages; il est souvent séparé en deux. Il y en a grand nombre d'éditions, depuis les premieres années du dix-septieme siecle jusqu'au moment où nous sommes. Mais le choix m'en paroît indifférent, sauf la netteté des caracteres & la correction du texte; car d'ailleurs on n'a rien retranché ni dans les unes, ni dans les autres. Celle que je crois préférable, est imprimée à Paris, sous titre anonyme, en 1757. Elle a, sur les précédentes, l'avantage d'une table des articles, des matieres, & des Contes.

Tous ceux qui ont entendu parler du *Moyen de parvenir*, savent que cet Ouvrage commence par le mot *car*, qui ne s'y retrouve plus : cette singularité caractérise le désordre qui regne dans ce Livre.

» N'EST-CE point au jeu où l'ame se dilate, pour faire voir ses conceptions? Si » le diable jouoit avec vous, il vous se» roit voir ses cornes.

» SIRE GUILLAUME, pressé du Juge de

» jurer, lui dit ainsi : Monsieur, je ne sais
» pas jurer, parce que je n'ai point étu-
» dié ni été à la guerre, & ne suis
» Docteur, Gendarme, ni Gentilhomme ;
» mais j'ai un frere qui jurera pour moi :
» avec votre permission, je vous démenti-
» rai aussi honnêtement que Gogueran, le
» Sommelier, qui disoit à Monsieur le Pré-
» sident son Maître : *Nous boyvions* frais &
» bon. Je disois que le vin étoit bas ;
» Monsieur disoit qu'il étoit à la barre :
» Madame dit : hé bien, Sommelier,
» qu'en est-il ? ah ! ah ! dit-il, Monsieur
» n'a menti de guere.

» PROMETTRE est aisé ; mais le diable,
» c'est d'effectuer. Il y a bien des gens qui
» font comme le Seigneur de notre Pa-
» roisse, qui ne refuse rien & baille encore
» moins. Je voudrois que les Docteurs
» de ce temps trouvassent une glu pour
» congeler les paroles & les faire tenir.

» SAVEZ-VOUS ce que c'est que *pin-*
» *dariser ?* C'est quand on dit, la soupe se
» mange, au lieu de dire on mange la
» soupe ; & lorsque Monsieur dit au ma-
» tin : ça-mes hardes, je me vais me le-
» ver. Eh ! où est-ce qu'il va avant de se

» lever ? J'aimerois autant Monſieur le » Maire de notre Ville, qui entendant du » bruit dans la rue, comme il étoit cou- » ché, ſe leva, & ouvrant la fenêtre, » demandoit aux paſſans : Meſſieurs, me » leverai-je ?

» IL y a deux ſortes de ſots : des ſots » honteux, qui n'oſent demander du meil- » leur, & ſe contentent de ce qu'un ma- » lotru de valet leur apporte ; les autres » ſont des Meſſieurs ſages & entendus, » ſots d'honneur ou honorables, qui » étant venus voir quelques Seigneurs, diſ- » courent à tort & de travers, attendent » de pied ferme l'heure de dîner, & ne » s'en vont que quand ils ſont bien repus » & ont la panſe pleine ; & ne veulent-ils » jamais croire qu'ils ennuient & impor- » tunent.

» SAVEZ-VOUS comment Démocrite » trouva la vérité au fond d'un puits ? » Or, apprenez-le. Le Philoſophe alloit » rafraîchir ſes penſées dans une vieille » carriere, & là auprès étoit un puits où » rafraîchiſſoit le vin du Roi. Un jour » Démocrite s'en apperçut, & alla joli- » ment prendre le bon vin giſſant en

» flacons dans l'eau du puits, & trouva
» que c'étoit la vérité que le vin valoit
» mieux que l'eau. Le Roi trouvant le
» Philosophe gai & riant de tout, lui
» demanda pourquoi il rioit ainsi : à quoi
» il répondit, qu'il avoit trouvé la vérité
» dans le puits.

» ORES, est-il vrai qu'il y a plus d'esprit
» & de philosophie dans une pinte de
» vin, que dans une tonne de bled «.

AU seizieme siecle, les courtisannes de Rome passoient pour les plus merveilleuses de toute l'Europe. Entre autres gentillesses qu'elles avoient imaginées pour attirer les Etrangers, elles avoient inventé les pets musqués. C'étoient de petites vessies de poisson, qu'elles remplissoient d'essence, de musc & d'ambre, qu'elles savoient faire crever à propos dans les momens où elles se trouvoient tête à tête avec les Etrangers : il falloit s'y bien connoître, pour ne pas prendre ce que l'on entendoit alors pour un pet. Le Cavalier paroissoit étonné, la Demoiselle rougissoit, mais une odeur délicieuse frappant bientôt le nez du Galant, il ne pouvoit trop s'émerveiller de ce que les Demoi-

ſelles d'Italie rendoient délicieux un accident qui, en France, eût troublé & diminué les agrémens d'un rendez-vous. Un jeune François, nommé de *Thierne*, ſe trouva un jour dans ce cas-là ; il avoit fait la connoiſſance d'une certaine Signora *Impéria*, qui étoit à Rome ce que l'on appelle à Paris *la fleur des pois* : mais les pois produiſent des vents ; celle-ci en ſouffla au jeune François qui l'enchanterent d'abord autant qu'ils l'étonnerent. Perſuadé que cette Beauté avoit au dedans d'elle-même tous les parfums de l'Arabie, il s'empreſſoit à reſpirer & à humer juſques aux moindres particules de ces exhalaiſons odoriférantes. La Demoiſelle lui prodiguoit volontiers toute eſpece de douces ſenſations, parce qu'il les payoit bien. Enfin, un jour il y fut attrapé : le vent changea, les pets muſqués avoient manqué, & un autre qui n'étoit que trop naturel & trop puant, apprit au Gentilhomme François à ne ſe pas fier aux Demoiſelles parfumées de l'artificieuſe Italie. Il renonça aux Belles de ce pays-là, en s'écriant : » Je retourne » dans ma Patrie, c'eſt celle de la fran- » chiſe & de la vérité, tout y ſent ce » qu'il doit ſentir «.

C'eſt dans le Chapitre ſuivant qu'on

trouve le Conte de *Martiole :* les détails en sont un peu libres, mais charmans. Il méritoit bien d'être mis en Vers, & il est étonnant qu'il ait échappé à La Fontaine. Un Poëte aimable, mort depuis peu (M. Dorat), nous en a consolés : ses Œuvres sont entre les mains de tout le monde; on peut y chercher le Conte en Vers intitulé *les Cerises.*

L'Auteur du *Moyen de parvenir* convient qu'il dit à tort & à travers tout ce qui lui passe par la tête. Il se compare lui-même à un vieux mendiant de sa connoissance, qui vivoit, dit-il, *capucinement.* » Il prenoit tout ce qu'on lui donnoit, & mettoit tout en son écuelle, » pain, chair, soupe, potage, vin, sert » & dessert. On lui disoit : pourquoi ne » buvez-vous & ne mangez-vous d'ordre » & à part? Ha ! ha ! disoit-il, mon » ami, puisqu'ils doivent se mêler au » ventre, il n'y a point de danger de les » y envoyer tout mêlés : de même ceci » doit être mêlé en votre cervelle; il » faut autant vous le bailler tout mêlé. » Mais, soit que vous commenciez par » ici ou par là, que vous le lisiez ou non, » ce Livre est par-tout plein de belles » instructions, &c...... «. Il est inutile

d'avertir qu'ici l'Auteur se moque de ses Lecteurs. Un peu plus bas, soutenant le même ton, il nous apprend comment fut fait son Livre. » Nos amis, dit-il, & » toute la belle compagnie, furent ran- » gés en même ordre & façon que lorsque » la Reine de Saba festoya ses Princes à » Méroé, quand elle voulut faire preuve » de sa sagesse. Voire, mais que fit-on » là? on parla, on mangea, on but, on » fit *st*, on se tut, & puis encore on fit » du bruit; on rit, on bâilla, on enten- » dit, on disputa sans s'entendre, on » toussa, on cracha, on s'étonna, on » admira, on se gaussa, on brouilla, on » s'éclaircit, on débattit, on s'accorda, » on trinqua l'un à l'autre, on cria tout » bas, on se tut tout haut, on murmura, » on s'avisa, on se reprit, on se contenta, » on douta, on redouta, on s'assagit, » on devint, on parvint : qu'en avint-il? » Il en avint ce docte monument que » voici : *le Moyen de parvenir*, précieux » mémorial, joyeux répertoire de perfec- » tions. Empoignez-moi ce Volume que » j'appelle ainsi, parce qu'il peut s'em- » poigner comme un verre de bon vin. » Le verre est un petit volume, ou épi- » tome de précieuse liqueur, dont le gros

» volume in-folio est le tonneau bien-
» heureux. Qui a belle & ample Biblio-
» theque remplie de tels volumes (ton-
» neaux), peut mettre *à quia* tout le
» monde, tant docte soit-il «.

C'est ici qu'a été écrit pour la premiere fois le Conte de Jeanne, la Servante du Curé, qui, pendant le premier mois qu'elle fut à son service, disoit à son Maître : vos meubles, votre vaisselle, vos dîmes; le second mois elle commença à dire, nos meubles, notre vaisselle, & même nos dîmes; enfin, le troisieme il sembloit que tout étoit à elle; elle disoit mes meubles, mes dîmes; & si elle disoit encore nos Messes, c'est parce que le Curé avoit la peine de les dire, quoiqu'elle en touchât la rétribution; & quand le Curé vouloit lui parler de ses affaires, elle lui demandoit de quoi il se mêloit, que cela ne le regardoit pas.

L'Auteur du *Moyen de parvenir* cite souvent Rabelais; il paroît l'avoir adopté pour son maître & son modele. Je ne sais si c'est par plaisanterie ou sérieusement qu'il raconte une anecdote que je n'ai point vue ailleurs. Rabelais,

paſſant par Orange, & apprenant que dans la petite Univerſité de cette ville on recevoit des Docteurs à bon marché, & ſans ſe donner la peine d'examiner leur capacité, ſe propoſa de décorer du bonnet doctoral, moyennant finance, un perſonnage qu'il fit inſcrire ſur leur regiſtre ſous le nom de *Joannes Cavallus*, après quoi il leur préſenta ſon cheval.

Comme l'Auteur du *Moyen de parvenir* prend des libertés de toute eſpece, & dit tout ce qui lui paſſe par la tête, il oſe avancer que bien loin de punir les filles qui font des enfans ſans être mariées, il faudroit les récompenſer d'avoir donné des citoyens à la Patrie, au lieu de mener une vie oiſive & ſouvent libertine, ſans profit pour l'Etat, bien entendu que le Gouvernement ſe chargeroit de la nourriture des enfans qui en proviendroient. Comme *le Moyen de parvenir* eſt plus ancien que l'établiſſement des Enfans-Trouvés, il peut avoir contribué à en donner l'idée. Ce n'eſt pas la premiere fois qu'on en auroit puiſé d'excellentes dans un Livre rempli d'ailleurs d'extravagances.

Une bonne Payſanne avoit un pro-

cès, & voulut aller trouver le Bailli de son village, pour lui expliquer son affaire. Celui-ci ne daigna pas l'écouter ; la pauvre femme s'en retourna fort triste, & se plaignit à sa voisine d'avoir été si mal reçue. » Apparemment, lui dit celle-ci, que » vous avez oublié de lui graisser la main ; » ces gens ne vous répondent jamais sans » cela : Oh ! bien, reprit la Paysanne, il » me répondra «. En effet, elle fut chercher le Bailli à sa maison de campagne, & l'ayant apperçu qui se promenoit les mains derriere le dos, elle s'approcha doucement, & les lui frotta avec une couenne de lard qu'elle avoit apportée. » Que diable faites-vous là, lui » cria fort en colere le Bailli ? Monsieur, » lui dit la Paysanne, je sais bien » que vous ne répondez point aux pau- » vres gens s'ils ne vous ont pas graissé » la main ; & je le fais pour que vous me » donniez une bonne réponse «.

Un Evêque de Mâcon avoit pour Aumôniers deux Ecclésiastiques gaillards & de bon appétit. Un jour qu'il dînoit avec eux, on servit une grosse carpe qui avoit une très-belle langue. Monseigneur n'étant pas en appétit, l'abandonna à ses deux

Aumôniers, disant qu'ils s'accommodassent entre eux pour la manger. » Elle » n'est pas assez grande pour être partagée, dit l'un des deux, nommé *Guenot* ; » très-volontiers, dit l'autre, qui s'appeloit *Cornu* ; avec la permission de » Monseigneur, jouons-la à croix ou » pile : tope, dit Cornu ; que prends-tu ? » Je prens la croix, dit Guenot ; & moi » la langue, dit Cornu, & il l'avala «.

Guenot, qui étoit un peu ivrogne, avoit le visage très-enluminé, beaucoup de rougeurs & de boutons : il consulta un Médecin pour les dissiper. Celui-ci l'assura qu'en le soignant avec assiduité pendant quelque temps, il en viendroit à bout. » Mais combien m'en coutera-t-il, dit » Guenot ? cent écus, lui répondit-on. » Ah ! Monsieur le Médecin, vous êtes » un fripon ; vous ne sauriez pour si peu : » il m'en a couté plus de mille en bon » vin, pour rendre mon visage de si haute » couleur «.

Un gros Moine, bien nourri & bien vêtu, avoit prêché dans un village sur la charité ; & il avoit dit qu'il falloit partager avec les pauvres ce que l'on avoit, son argent, ses meubles, & jusques à ses

habits. Un pauvre de la Paroiſſe, qui n'avoit pour tout revenu que la permiſſion de demander dans l'égliſe, avoit entendu cette partie du Sermon : il imagina que le Prédicateur devoit pratiquer ce qu'il recommandoit aux autres, & il alla le trouver. » Mon Révérend Pere, » lui dit-il, vous avez donné les plus » belles inſtructions du monde à nos Paroiſſiens : ils ne les ſuivent pas ; mais je » compte ſur vous pour partager avec » moi votre ſuperflu, ne fût-ce que votre » vieille robe ; elle ſera encore bonne pour » me faire une veſte & une culotte. Mon » ami, lui répondit le Moine, étiez-vous » au commencement de mon Sermon ? » Non, mon Pere, lui répondit le mendiant ; je me tenois à la porte de l'égliſe, & je ne ſuis entré que lorſque » tout le monde a été placé. Eh ! bien, » mon fils, j'ai commencé par ces mots » Latins : *In illo tempore*, c'eſt-à-dire, *dans* » *ce temps-là, autrefois, jadis*, le Clergé » & les dévots étoient charitables : mais » ce temps eſt paſſé, cela n'eſt plus de » mode ; le bon Dieu vous béniſſe «.

UN bon homme de Tours avoit un fils qui étoit le meilleur enfant du monde,

doux & ſimple comme un mouton : voulant lui faire mener une vie agréable & tranquille, il le fit Moine dans l'Abbaye de Cormeri. Le jeune homme n'y fut pas long-temps ſans devenir méchant comme un diable. Le pere, à qui on en porta des plaintes, fit venir ſon fils chez lui ; il lui fit de grands reproches, & lui dit : Méchant garnement, comment ſe peut-il que le nouvel état que je t'ai fait embraſſer ait ſi fort changé ton caractere ? Rien de plus naturel, répondit le jeune homme ; je vais vous prouver que cela devoit être ainſi : en même temps, il prit un mouton dans la bergerie de ſon pere, l'affubla de ſon froc, & le mit dans la prairie ; le mouton ſe mit à ſauter, bondir, à frapper du pied, de la tête, & à faire un train enragé ; & le jeune homme de dire : Vous voyez, mon pere, ce que c'eſt que la vertu du froc.

Je trouve ici l'étymologie de cette façon de parler proverbiale, *faire Gilles*, pour dire s'en aller, s'enfuir ; c'eſt que Saint-Gilles, qui étoit né Prince, s'enfuit de crainte d'être fait Roi, & aima mieux être Moine dans un Couvent bien éloigné de ſa patrie. Cette anecdote ſur

Saint Gilles vient à propos d'un personnage que l'Auteur du Moyen de parvenir introduit fur la fcene, & qui fe nomme Meffire Gilles. Cet Interlocuteur fait de fingulieres réflexions. Il prétend que les femmes font toutes bonnes, parce que fi elles ne font pas bonnes à Dieu, elles font bonnes au Diable. C'eft lui qui s'étonnoit de ce que Saint Michel, étant armé d'une cuiraffe, d'une lance & d'une épée, & tenant le Diable tout nud, renverfé fous fes pieds, ne le tuoit pas. Si le Diable étoit mort, ajoutoit-il, il n'y auroit plus ni péché, ni tentation. Meffire Gilles, dit une femme de la compagnie, qui n'étoit pas bête, faites des péchés ce qui vous plaira, mais laiffez-nous les tentations (1).

On fait dire à un Frere Quêteur des Capucins, qu'il n'eft pas vrai qu'il y ait fept Arts libéraux : „ Il n'y a, dit-il, qu'un „ feul Art libéral dans le monde, & c'eft ce- „ lui de la gueuferie, parce qu'il s'apprend „ fans argent; qu'il donne à dîner fans

(1) Ce dernier trait n'eft pas tiré du Moyen de parvenir, mais il eft connu d'ailleurs.

„ qu'on paye ; que ce bienheureux Art fait „ vivre sans travail & sans sollicitude ; & „ qu'enfin il est bien libéral, puisqu'il est „ fondé sur la libéralité «.

UN pauvre diable plaidoit contre de certains Religieux, qui, faisant les caffards & les doucereux : » Mon enfant, » lui disoient-ils, nous ne voulons que » votre bien : Morbleu, je le sais bien, » leur répondit-il, vous ne voulez que » mon bien pour le joindre au vôtre «.

C'est dans ce Livre-ci qu'on trouve ces fameux petits Contes répétés depuis tant de fois, de ces ivrognes qui pissoient auprès d'une gouttiere ou d'une fontaine, & entendant toujours l'eau tomber, croyoient toujours pisser, & se résignoient à la volonté de la Providence. Il y en a ici nombre d'autres sur le même sujet, moins honnêtés & moins plaisans ; mais voici une histoire de miracle, que je n'ai vu dans aucune Légende, si fabuleuse fût-elle.

IL y avoit un certain Saint qui voyageoit en Bretagne (l'Auteur lui donne un nom Bas-Breton fort extraordinaire). Un soir, se trouvant surpris par la nuit à l'entrée d'un village, il frappa à la porte de

de la premiere maison qu'il rencontra, & demanda à coucher. La Maîtresse, qui s'appeloit Lapagette, le reçut assez mal, & lui dit que son mari ne vouloit pas qu'elle hébergeât des gens qu'elle ne connoissoit pas. Le Saint se retira humblement, & alla frapper à une autre porte: c'étoit celle de la Gousson, bonne femme & obligeante, qui ne fit aucune difficulté de recevoir l'Hermite; elle lui donna à souper, & même à déjeûner le lendemain avant qu'il partît; aussi reçut-elle toutes sortes de remercîmens & de bénédictions du Saint. Il lui dit entre autres : » Je prie Dieu, ma bonne Dame, qu'il » lui plaise vous bénir; si que la premiere » besogne que vous ferez aujourd'hui, soit » tant agréable, que de tout le jour ne » puissiez faire autre chose «; & il partit. La bonne femme avoit fait la lessive la veille, & avoit fait sécher son linge; elle n'avoit plus qu'à le ployer, & ce fut la premiere chose qu'elle fit quand le Saint fut parti. Sa lingerie n'étoit pas considérable, & tout devoit être arrangé dans un quart-d'heure ; mais elle fut bien étonnée de voir son linge se multiplier sous sa main; elle trouva tant à ployer & à reployer; elle ploya & reploya tant, qu'elle

ne fit autre chose que de ployer du linge pendant toute la journée. Sa voisine la voyant ainsi empêchée : » Ma mie la » Gousson, lui dit-elle, que faites-vous » donc là « ? La bonne femme, toujours ployant, lui raconta naturellement ce qui lui étoit arrivé. Lapagette fut alors très-fâchée d'avoir manqué cette occasion de multiplier son linge, & se promit bien de la saisir si elle la retrouvoit. Quelques jours après elle apperçut le bon Hermite qui repassoit par le village; elle va au devant de lui, & le prie avec instance de lui faire l'honneur de loger chez elle cette fois-ci. Il ne voulut pas la refuser : il fut festoyé au mieux. Le lendemain il partit après avoir donné à sa seconde hôtesse la même bénédiction qu'à la premiere. Lapagette, enchantée pensoit & réfléchissoit à ce qu'elle alloit faire; & elle trouvoit que le mieux seroit de compter le peu d'argent qu'elle avoit, dans l'espérance d'en compter toute la journée, & de grossir ainsi considérablement son magot : mais lorsqu'elle alloit exécuter ce beau projet, un besoin naturel se fit sentir; elle fut obligée de pisser, &, sauf respect, de péter; & tant que dura la journée, la bonne femme péta & pissa, & n'en fut pas plus riche.

L'Auteur du Moyen de parvenir se moque de ceux qui placent sans raison & sans titre un *Le* ou un *De* avant leurs noms, qui cependant s'en passeroient fort bien. Il y a cependant quelquefois des gens qui ont leurs raisons pour cela : témoin ce Conseiller à qui son Président reprochoit de se faire appeler *de Meusnier*, quoique son pere s'appellât tout simplement *Meusnier* : » Monsieur, lui répondit-» il, en entrant dans votre Compagnie, » j'ai eu peur qu'on ne me prît pour un » véritable Meûnier, sur-tout en voyant » marcher un âne devant moi «.

Il ne faut rien perdre dans un ménage. Une bonne Dame voyoit un jour sa Chambriere qui, en balayant sa chambre, avoit trouvé trois féves qu'elle vouloit jeter comme ordure inutile. » Tu ne » sais ce que tu fais, lui dit-elle ; c'est » peut-être ton mariage que tu veux je-» ter «. Effectivement, cela arriva comme la bonne Dame l'avoit dit. La Servante eut la permission de planter ces féves dans un petit jardinet ; elles en produisirent d'autres ; d'année en année elle parvint à en avoir un grand champ, & elle épousa avec ce petit bien un gros garçon Marager de son métier.

Je connois, dit l'Auteur, un homme qui est si savant & a tant d'esprit, qu'il en est bossu. Il dit qu'il n'aime pas à dîner dans ces maisons où la Dame se fait servir à part. Il semble qu'on y donne à dîner au reste de la compagnie pour l'amour de Dieu: il y a là des *Maîtres d'Hôtel* qu'il appelle *du Levant*, parce qu'ils n'ont pas plutôt servi les plats, qu'ils les enlevent : si ce ne sont pas tout à fait des Turcs, au moins traitent-ils les Chrétiens avec une rigueur vraiment Turquesque.

Une des plus singulieres Histoires de cet Ouvrage, est celle du Capitaine Espagnol Don Rodrique de Las Hiervas. Cet Officier revenoit de la guerre, où il avoit fait plusieurs belles actions & reçu quelques blessures; il alloit à la Cour en demander la récompense : il étoit monté sur un petit mulet, & suivoit ainsi le chemin de Madrid. A quelques lieues de la Capitale, il voit traverser le grand chemin à un homme seul, bien monté, & assez bien vêtu. Il ne le connoissoit pas; mais sans façon & en brave Militaire, il l'accoste & lui demande si le Roi est à Madrid, & s'il donnera audience le lendemain? » Il y sera bien-» tôt, répond le Chasseur, & je crois que

» demain il verra tous ceux qui auront
» affaire à lui : mais, ajouta-t-il, Seigneur
» Cavalier, quelle affaire avez vous au Roi«?
» Je viens lui demander, répliqua l'autre,
» la récompense de mes services, & j'es-
» pere bien l'obtenir «. » A la Cour, lui
» dit-on, on n'obtient pas toujours ce
» que l'on demande; & si le Roi vous
» refusoit, quel parti prendriez-vous «?
» Ma foi, répondit le Militaire Espagnol,
» je lui proposerois de baiser le cul de
» mon mulet «; expression un peu gri-
voise, mais qui au seizieme siecle étoit
usitée par *los Senores Cavalleros*. Le
questionneur ne poussa pas plus loin la
conversation, & rejoignit au galop une
troupe de Chasseurs que l'on appercevoit
dans l'éloignement. Don Rodrigue pour-
suivit tout doucement son chemin, &
arriva le soir même à Madrid. S'étant bien
assuré que le Roi y étoit effectivement,
dès le lendemain il prit sa golille, son
petit manteau, sa grande épée, se rendit
au Palais, & se rangea dans la galerie par
où le Roi devoit passer pour aller à la
Messe. Bientôt le Roi arriva précédé de
ses Gardes, suivi de ses Officiers & de sa
Cour, & aussi-tôt Don Rodrigue recon-
nut celui à qui il avoit parlé la veille;

mais, sans se déconcerter, il présenta son mémoire avec tout le respect convenable. Le Roi le lut ou fit semblant de le lire; ensuite se retournant gravement vers le Suppliant: Capitaine, lui dit-il, vous n'obtiendrez rien de ce que vous demandez, je vous refuse. Sire, répondit Don Rodrigue en faisant une profonde révérence, mon mulet est là bas «. Le Roi entendant cette réponse, se mit à rire, & appelant son Secrétaire d'Etat, lui ordonna d'expédier une grace encore plus considérable que celle qu'on lui demandoit. Tout cela parut un mystere à tous les Courtisans, qui ne savoient point ce qui s'étoit passé la veille.

Il y avoit un bon homme à Orléans, à qui un Chanoine avoit prêté de l'argent il y avoit long-temps; le pauvre homme ne l'avoit pas rendu, & à peine se souvenoit-il de l'avoir emprunté. Le Chanoine le fit assigner: comme il n'avoit ni reconnoissance, ni billet, on s'en rapporta au serment du pauvre homme. » Maître Nicolas, disoit le Juge, levez la main & jurez que vous ne devez rien «. Nicolas hésitoit; mais sa femme qui étoit derriere lui, lui disoit: » Jure, vilain, jure, puisqu'il y a quelque

» chose à gagner, tu jures assez souvent
» sans que tu y gagnes rien «.

L'IDÉE de l'Opéra Comique intitulé *la Chercheuse d'Esprit*, chef-d'œuvre des Pieces de ce genre, a été prise dans le *Moyen de parvenir*, tout auprès d'un autre Conte bien moins piquant : il s'agit d'un jambon qu'une bonne femme gardoit auprès de sa cheminée. Sa petite fille, très-innocente, lui demanda pourquoi elle ne le faisoit pas manger à leur Maître? Je ne veux, dit-elle, le donner qu'à Pâques. Un jeune homme qui avoit entendu le propos de la bonne femme, vint le lendemain quand la bonne femme fut sortie, & trouvant la petite fille seule, il lui demanda ce que sa mere lui avoit promis : » Et que vous » a-t-elle promis, fit elle? un jambon, » fit-il; & comment vous appelez-vous, » fit-elle? Pasques, fit-il; en ce cas là, » il est à vous «. Et elle le lui donna.

UNE jeune fille, élevée dans un Couvent de Religieuses, eut un jour une grande peur, en voyant entrer dans sa chambre par la cheminée un homme tout noir; c'étoit un pauvre ramonneur qui s'étoit laissé dégringoler. Il étoit fort em-

barrassé de sa personne, & avoit grande peur: mais la petite fille en eut encore plus que lui; elle se jeta à genoux, & lui dit: Pardon Monsieur, pardon, ne me faites point de mal, je vous connois bien. = Et qui suis-je? = Vous êtes Monsieur le Diable.

Le Conte de Saint Carpion & de sa fourchette, est un des meilleurs de tous ceux du Moyen de parvenir; c'est dommage qu'il ne soit pas de l'espece de ceux que je peux extraire.

Un Curé de Beziers jugeoit à propos de faire des remontrances à une de ses Paroissiennes qui avoit le défaut de boire trop & de se souler: il lui représentoit que ce vice étoit encore plus déplacé dans une femme que dans un homme; qu'il vaudroit mieux qu'elle fût galante, *ah!* s'écria-t-elle, *Carabous*, *Carabous de tout ferem un poque.*

Il y avoit autrefois dans les environs de la Ville de Lyon & près d'une riche Abbaye, une grosse pierre au pied d'un rocher, sur laquelle on lisoit ces mots gravés: *Qui me virera, grand trésor dépendra.* L'Abbé voisin imagina que ce seroit un beau moyen

d'augmenter sa fortune que de retourner cette pierre, puisque l'inscription paroissoit annoncer qu'elle couvroit un grand trésor. Aussi-tôt il met beaucoup d'ouvriers en œuvre, les échafauds sont construits avec une grande dépense, enfin la pierre est tournée; mais quel fut son étonnement, lorsqu'au lieu du trésor qu'il se flattoit de rencontrer, il lut ces autres mots gravés sur l'autre côté de la pierre: *virer je me voulois, parce que je me dolois* (je m'ennuyois)! Combien de gens dépensent aussi follement une partie de leurs richesses, dans l'espoir incertain de les augmenter!

JADIS on voyoit dans le Château de la Bourdaisiere une statue de l'Amour, tenant son arc à la main, qui passoit pour un chef-d'œuvre de sculpture. Sur le piédestal on lisoit ces mots latins : *Sublato amore omnia ruunt*, c'est-à-dire, *sans l'Amour tout est perdu.* Un jour le Roi vint visiter ce Château : il admira la statue, & appercevant ces mots Latins, il en demanda l'explication à son Aumônier : » Sire, répondit le bon Prélat, » excusez-moi, ce latin-là n'est pas dans » mon Bréviaire «.

CE n'eſt pas ſans étonnement qu'on trouve dans le Moyen de parvenir une Anecdote du regne de Louis XI, que je ne crois pas qui ſoit ailleurs : je ne peux pas m'imaginer qu'elle ſoit vraie, ni qu'il y ait jamais eu un Roi de France qui ſe ſoit ainſi joué de la vie des hommes : quoi qu'il en ſoit, la voici. Louis XI étant au Pleſſis-les-Tours, un Moine vint lui porter des plaintes de ce que, quoiqu'il eût été élu, ſuivant toutes les formes légales & canoniques, Abbé régulier de Turpenai, un Gentilhomme s'en étoit déclaré Commendataire, & ſe faiſoit appeler l'Abbé de Turpenai. Le Roi l'écouta, & promit de faire examiner ſon affaire & de lui rendre juſtice. Le Moine, ſur cette eſpérance, revenoit ſans ceſſe à la Cour, ſe trouvoit tous les jours ſur le paſſage du Roi, & ne ceſſoit de le ſolliciter. A la fin, Louis XI impatienté appela Triſtan, Prévôt de ſon Hôtel, & Confident de ſes expéditions ſecretes : » Compere Triſtan, lui » dit-il, il y a ici un certain Abbé de » Turpenai qui m'importune, il faut que tu » m'en défaſſes «. Le Prévôt, accoutumé à exécuter au pied de la lettre les ordres de ſon Maître, s'informa s'il y avoit à la Cour un Abbé de Turpenai. On lui indi-

qua le Gentilhomme qui s'étoit emparé de l'Abbaye. Il le fit arrêter le soir même, &, sans autre forme de procès, le fit pendre en sa présence. Deux jours après, le Roi revit encore son Moine; Tristan étoit près de lui, il l'appela: » Tu ne m'as donc pas encore débarrassé » de cet Abbé, lui dit-il? Vraiment si, » dit Tristan, il y a deux jours qu'il est » pendu «. Alors le Roi s'apperçut qu'il y avoit du quiproquo. Ayant fait venir le Moine: » Abbé, lui dit-il, vous l'avez » échappé belle; mais soyez tranquille, » restez dans votre Abbaye à prier Dieu » pour moi, & que je ne vous voye plus «.

Il y avoit un jour un grand Docteur qui avoit prêché le Carême à Angers; il avoit été admiré de tout le monde. Quelques jours après Pâques, s'en retournant au Mans, il comptoit aller dîner dans un petit endroit nommé *Saveniere;* il rencontre un manant à qui il demande le chemin de ce village: » Oh! oh! lui ré- » pond le Paysan, n'est-ce pas vous qui » prêchiez l'autre jour dans notre Pa- » roisse? Oui, lui dit-il: = Ah! jarni, » q'vous êtes un habil homme! q'vous sa- » vez de choses par cœur! l'Ecritoire Sain-

» te, la Blibe, le Pot à Calipſe; vous vous » gauſſez de moi de me demander queu» que choſe : eſt ce que vous ne ſavez pas » ça comme tout le reſte ? Pardi, le che» min de Saveniere ! il n'y a pas de pe» tits garçons & de marmouzets qui ne » le ſachent. Allons donc, allons donc; » c'eſt vous qui m'apprendriez ça & bien » d'autres choſes «. Enfin, le Prédicateur eut beau faire, le Payſan ne voulut jamais lui enſeigner le chemin de Saveniere.

Un pauvre homme marié en ſecondes noces à une aſſez méchante femme, regrettoit la premiere. » Hélas ! diſoit-il, » ma pauvre défunte; elle étoit de ces » femmes de bien qui ont toujours » un ami ou deux : mais auſſi, il falloit » voir comme elle me choioit ! Quand » j'arrivois au moment où elle ne m'at» tendoit pas, elle venoit au devant de » moi : Mon ami, me diſoit-elle, n'avez» vous point trop chaud ? buvez un verre » de vin; Marie, chauffez une chemiſe » pour mon mignon. Voici Monſieur un » tel qui eſt venu pour vous voir & vous » tenir compagnie, comme s'il eût de» viné que vous duſſiez arriver. Je me

» doutois au fond que j'étois un peu » trompé; mais enfin, j'étois mignardé. » Mon Valet & ma Servante avoient aussi » toutes sortes d'attentions pour ma » femme & pour moi, parce que nous » ne les tourmentions pas sur ce qu'ils » faisoient ensemble. La paix & le bon- » heur étoient dans la maison : au lieu » qu'à présent j'enrage; ma femme me » jette à toute occasion son honneur à la » tête, & me la casse avec. Ma foi, j'ai- » mois mieux l'autre : car du mal qu'elle » me faisoit, je n'en sentois rien «.

On sait le Conte de ce pauvre diable qui, passant devant un Château, demanda à y être reçu, en s'annonçant comme un pauvre Musicien. Le Seigneur aimoit infiniment la musique, & devoit donner le lendemain un concert. Il le reçut fort bien; mais quand il fut question de chanter ou de jouer de quelque instrument, le malheureux ne savoit ni l'un ni l'autre. » Pourquoi vous étiez- » vous donc vanté, lui dit-on? Moi, répli- » qua-t-il, je ne me suis vanté de rien; » j'ai dit que j'étois un pauvre Musicien, » je le suis en effet, au point que je ne » sais pas une note de musique «.

Un Roturier avoit un jour querelle avec un Gentilhomme. » Savez-vous, lui » dit celui-ci, à qui vous parlez ? mon » pere a eu le cou coupé par Arrêt des » grands Jours de Poitiers : ma mere jouis- » soit de la plus grande considération » dans la Province ; car elle avoit été » successivement Maîtresse de l'Arche- » vêque, du Gouverneur, & du premier » Président. Parbleu, lui répondit l'autre, » si j'avois pour un écu de pareille no- » blesse dans le ventre, je prendrois pour » cinquante écus de rhubarbe, afin de la » purger «.

Un Abbé à qui on proposoit de résigner son Bénéfice, dit : » J'ai été bien » des années à apprendre les deux pre- » mieres lettres de l'alphabet A, B ; je » prétends bien rester aussi long-temps » sur les deux autres C, D «.

Un Gascon qui vouloit se marier & persuader aux parens de sa future qu'il étoit bien riche, avoit recommandé à son Valet, qui étoit Normand, de dire toujours après lui, pour confirmer ses mensonges, qu'il avoit deux fois autant de bien qu'il en déclaroit : celui-ci n'y manqua pas.

Le Maître disant qu'il avoit un fief dans son pays : » Il en a bien deux, dit le bon » Valet « ; & une maison à Bazas : il en » a bien deux « ; une rente de deux mille francs : il en a bien quatre «. Le Gascon continuant à se vanter, dit qu'à la vérité il avoit reçu à la guerre une blessure à une jambe : » A toutes les deux, dit » le Normand «. = Qu'il avoit quarante ans : » Il en a quatre-vingts «. On juge bien que ce dernier trait découvrit le pot aux roses, & la vérité de l'histoire.

» J'AI appris bien des choses dans mes » voyages, disoit un homme qui pré» tendoit venir de loin : Par exemple, j'ai » appris en Turquie le secret de faire en » une heure de temps vingt paires de sou» liers. Cela ne se peut pas, lui disoit-on: » Vraiment si, répondit-il, & je peux » vous en donner la preuve. Va me cher» cher mon grand sabre de damas, dit» il à son Valet, & vous autres, rassem» blez-moi vingt paires de bottes : en » deux coups de sabre je coupe chacune » trois doigts au dessus du coup de » pied, & voilà vingt paires de souliers » faites «.

Un homme avoit perdu un procès, & s'en plaignoit amérement. » Mon ami, » lui répondit-on, vous n'avez rien à dire; » vous avez été jugé à la vérité contre » l'équité, mais ſuivant la Juſtice «.

L'Auteur du Moyen de parvenir nous apprend que l'on voyoit encore de ſon temps, dans le Château du Verger, en Anjou, appartenant à la Maiſon de Rohan, une belle tapiſſerie repréſentant Judith, qui, en venant de couper la tête à Holopherne, en rendoit graces à Dieu dans ſon oratoire au pied d'un Crucifix, & devant un Tableau de la Vierge Marie.

Un Prélat peu accoutumé à célébrer, venant de chanter la Meſſe, demandoit à ſon Aumônier s'il s'en étoit bien acquitté : » Fort bien, Monſeigneur, lui » répondit-il, fort bien, excepté le » *Pater*, auquel vous vous trompez tou- » jours «.

Le Duc de Vendôme de la Maiſon de Bourbon, grand-pere d'Henri IV, avoit ponr le Roi François I, le reſpect qu'il devoit; mais peut-être le pouſ- ſoit-il

ſoit-il un peu loin dans les expreſſions : car un jour que le Roi & lui paſſoient un gué à cheval, le Roi fit boire ſon cheval, tandis que M. de Vendôme retenoit le ſien : » Mon couſin, dit le Roi, » laiſſez donc boire votre cheval : Ah ! » Sire, répondit-il, lorſque Monſieur votre » cheval aura bu «.



L'HISTOIRE d'Hérodias, tirée des Monumens de l'antiquité, où se verront les essais de l'impudence effrénée, après le vice attirant les punitions divines sur les esprits de rebellion.

Par BEROALDE DE VERVILLE.

(*Tours, premiere édition sans date.*)

VOICI un Roman d'un genre assez singulier : c'est l'Histoire du Martyre de Saint Jean-Baptiste, tirée du nouveau Testament, & chargée de circonstances fabuleuses, dues à l'imagination de l'Auteur. Le Héros de ce Roman est Hérode Antipas, fils d'Hérode le Grand, qui fut Tétrarque de Galilée après la mort de son pere. On sait qu'il répudia sa femme légitime, fille d'Aretas, Roi des Arabes, pour épouser Hérodiade, femme de son frere Philippe, dont il étoit devenu amoureux. Ce fut cette épouse criminelle qui demanda à son barbare mari la tête de Saint Jean-Baptiste, & elle l'obtint.

Peut-être que l'intention de Beroalde de Verville étoit bonne en composant cet Ouvrage ; mais nous avons lieu de douter que la tournure qu'il lui a donnée air pu produire, dans son temps, aucun bon effet moral.

LES Romains étant devenus les maîtres du Monde par la force de leurs armes, la couronne de la plupart des Rois n'étoit affermie ſur leur tête qu'autant qu'il convenoit aux intérêts de ce Peuple vainqueur. Son orgueil ſe plaiſoit à humilier les Souverains; à les obliger à venir à Rome rendre compte de leur conduite. Hérode Antipas, Roi de Judée, y fut mandé par l'Empereur; il ſe mit en chemin avec un train conſidérable, & plus digne d'un grand Monarque que d'un eſclave couronné. Dans ſon voyage, il rendit viſite à ſon frere Philippe, Tétrarque de trois petites Provinces, qui le reçut avec beaucoup de magnificence. Ce Prince avoit pour épouſe la plus belle femme de l'Aſie, nommée *Hérodias*; il la chargea de procurer à ſon frere toutes ſortes d'amuſemens pendant le ſéjour qu'il feroit à ſa Cour. Hérodias avoit les talens néceſſaires pour remplir cet emploi. Aux dons de la Nature, elle joignoit les reſſources de l'Art: elle chantoit divinement, elle danſoit à ravir, & ſa converſation étoit inſinuante, vive & agréable. Il y eut des bals, des concerts, des feſtins, & l'épouſe de Philippe en fit les honneurs avec une grace admirable. Hérode étoit

charmé : jamais ſa Cour, toute brillante qu'elle étoit, ne lui avoit procuré des plaiſirs auſſi ſéduiſans & auſſi multipliés ; mais ſur-tout il étoit flatté de l'attention de la Conductrice de ces fêtes, à prévenir juſqu'à ſes moindres déſirs. Elle lui avoit d'abord paru charmante ; bientôt il ſe perſuada qu'on ne pouvoit être heureux ſans la poſſeſſion d'une beauté auſſi accomplie. Les Souverains font rarement de pareilles réflexions ſans chercher les moyens de ſe rendre heureux, & les moyens ne manquent jamais aux Deſpotes. Celui-ci néanmoins garda quelques meſures. Il entretint Hérodias en particulier : il lui parla de ſon amour, & lui laiſſa entrevoir à quel point de grandeur il pouvoit l'élever, ſi elle vouloit répondre à ſa flamme. Peut-être au fond du cœur Hérodias ne fut-elle pas bien touchée des expreſſions tendres dont ſe ſervit Hérode pour lui faire connoître ſa paſſion : un amant ordinaire ne lui auroit pas fait manquer de fidélité à ſon époux ; mais Hérode étoit Roi, & dès ce moment elle conçut le projet ambitieux de s'aſſeoir à ſes côtés ſur le trône de Judée.

La femme de Philippe reçut avec une modeſte rougeur la déclaration d'Hérode,

& feignit de n'y pas croire, pour enflammer davantage ſon nouvel amant. Enſuite elle lui oppoſa l'honneur qu'elle avoit de partager la couche de Philippe, & la honte qui rejailliroit ſur elle, ſi Hérode répudioit, pour l'épouſer, Glafire fille du grand Roi Aretas; elle termina ſon diſcours par l'aſſurer que c'étoit à regret qu'elle lui refuſoit ſon cœur & ſa main, puiſque dès le moment qu'elle l'avoit vu, elle n'avoit pu ſe défendre de l'aimer. Ces derniers mots, accompagnés de quelques larmes, tranſporterent de joie l'amoureux Hérode; il jura à Hérodias qu'il n'y auroit point de ſacrifices qu'il ne fît pour parvenir à leur mutuelle ſatisfaction. Dès ce moment, le divorce entre Hérode & la trop malheureuſe Glafire fut décidé; & ſi Hérodias n'entra pas auſſi-tôt en poſſeſſion des honneurs dus à une épouſe couronnée, au moins jouit-elle ſecrétement du plaiſir de ſe voir adorée par un Roi. Le ſéjour d'Hérode auprès de ſon frere Philippe ne pouvant être prolongé ſans faire naître quelques ſoupçons ſur ſon intrigue avec Hérodias, il continua ſon voyage pour Rome, bien réſolu, à ſon retour, d'enlever ſa conquête, & de la conduire dans ſes Etats.

Pendant que ceci se passoit, la sage Glasire s'affligeoit, dans la solitude, de l'absence de son époux ; mais comme il n'est point d'intrigue amoureuse qui puisse être long-temps cachée, elle apprit bientôt l'infidélité d'Hérode. Suzanne, une de ses femmes, lui en fit le récit, & suivant la morale commode de ces sortes de personnages, elle lui conseilla de prêter l'oreille aux protestations d'amour d'un certain Trifon, Prince de Galilée, parent de la Reine Marianne, qu'Hérode le Grand avoit fait périr sur un échafaud. Depuis la mort de cette Princesse, Trifon s'étoit raccommodé en apparence avec Hérode Antipas, fils de ce Roi cruel ; mais il n'en étoit pas moins son ennemi ; & pour venger le sang de Marianne, il se proposoit de lui enlever son épouse & son trône. Glasire rejeta avec indignation ce perfide conseil. » Je dédaigne, dit-elle, le rang » glorieux d'où sans doute je vais des- » cendre ; mais je regretterai toujours le » cœur de mon époux, & je n'aurai ja- » mais à pleurer sur la perte de mon hon- » neur «.

Beroalde de Verville interrompt ici le fil de son Histoire, pour en raconter une fort étrangere au sujet qu'il traite. Nous allons le suivre

dans cet écart, & donner une idée de cette historiette, dont il suppose le récit fait devant la Reine Glafire pour divertir ses chagrins.

Le Prince de Babylone, à sa mort, ne laissa qu'une fille, héritiere de ses Etats, pour l'éducation de laquelle il n'avoit rien négligé. Cette Princesse, nommée *Talente*, étoit belle, spirituelle & raisonnable, & suivant les dispositions du testament de son pere, elle fit annoncer qu'elle n'accorderoit sa main qu'à celui de ses amans qui feroit éclater dans sa conduite plus de sagesse & de jugement, & qui par son bon esprit mériteroit de l'obtenir sur ses rivaux.

Talente ayant rendu les derniers devoirs à son pere, & passé le temps de son deuil, donna une fête superbe à toute sa Cour; & ce fut pendant qu'elle s'exécutoit, qu'on vit arriver le Comte d'Euphrate avec une suite nombreuse. Il avoit entendu parler de la beauté de la Princesse, & il venoit la demander en mariage. Talente le reçut avec les honneurs dus à son rang & à ses qualités personnelles. Elle lui expliqua à quelles conditions il pouvoit se flatter de devenir son époux. » Vous êtes brave, adroit, lui dit-elle, & » si ma possession étoit le prix d'un tour-

» noi, certainement je deviendrois votre » conquête; mais, Seigneur, le testament » de mon pere exige dans mon époux des » vertus moins brillantes, plus douces, & » seules capables de faire mon bonheur : » bientôt nous reconnoîtrons si vous les » possédez «. Le Comte répondit à la Princesse qu'elle pouvoit le mettre à l'épreuve, & qu'il se soumettroit à tout ce qu'elle exigeroit de lui. Elle le conduisit dans toutes les pieces de son Palais, pour lui en faire remarquer les raretés; & ensuite elle le fit passer dans ses jardins, & dans un labyrinthe où se rendoient des oiseaux de toute espece. » Ce qui paroît, lui dit-» elle, offrir en apparence beaucoup de » difficultés, est quelquefois le plus aisé à » trouver, & ce qui semble impossible à » résoudre, est presque toujours fort facile » à expliquer : il ne faut pour cela que » du jugement & un bon esprit. Afin de » m'assurer que vous possédez ces deux » qualités, choisissez entre ces oiseaux » celui qui vous semblera pouvoir servir » de symbole à la perfection que vous » vous connoissez, & quand vous aurez » fait votre choix, efforcez-vous de saisir » cet oiseau, & me l'apportez; il me déter-» minera à accepter votre main, ou à la

» refuser «. Le Comte fut à la quête des oiseaux. Il entendit chanter un rossignol, s'approcha de l'arbre sur lequel il étoit perché, s'en saisit adroitement, & courut aussi-tôt le présenter à Talente comme le modele de ses affections pour elle, & l'avocat qu'il choisissoit pour l'entretenir de son amour. » Il plaideroit mal » votre cause, lui répondit la Princesse. » Cet oiseau, dans l'esclavage, va cesser de » chanter : pareille chose nous arriveroit » si je vous prenois pour époux, & vous » trouverez bon que je ne m'expose pas » à ce danger «.

Le Duc de Mésopotamie fut le second qui se présenta pour épouser Talente : ce Souverain avoit beaucoup de connoissances & parloit bien une infinité de Langues, ce qui le rendoit extrêmement présomptueux. Après l'avoir promené dans tous les appartemens du Palais, la Princesse le conduisit dans la bibliotheque, & l'engagea à choisir entre plusieurs Livres que son pere lui avoit assuré contenir les plus excellens secrets pour se faire aimer, celui qui lui paroîtroit préférable. Le Duc n'hésita pas; il tira de la tablette un Livre François, intitulé *la*

Fontaine des amoureux (1) «. Feuilletez cet » Ouvrage, Madame, lui dit-il, il de- » viendra l'interprete de mes désirs, & en » le lisant, vous lirez dans mon cœur «. » Ce n'est point dans un Livre, lui répon- » dit Talente, que je pourrai découvrir » ce qui se passe dans votre ame & quels » sont vos sentimens pour moi. Je m'étois » persuadée que c'étoit dans mes yeux » que votre amour devoit puiser toute sa » force, & que c'étoit dans les vôtres qu'il » me seroit possible d'en suivre les progrès. » Puisque je me suis trompée, ne soyez pas » surpris si je vous prie de renoncer à vos » prétentions «.

Le Prince Madian fut le troisieme amant qui entreprit la conquête de la Princesse de Babylone. Talente le promena, comme les deux autres, dans son Palais, & passant ensuite dans les jardins avec toutes les Dames qui l'accompagnoient, elle lui montra le labyrinthe : » Il » est composé, lui dit-elle, de petits » appartemens séparés ; & il y en a un » au milieu réservé pour moi seule, &

(1) On prie le Lecteur d'excuser cet anacronisme de Beroalde de Verville, quelque fort qu'il soit ; on peut bien croire que ce n'est pas l'extrayeur qui l'a imaginé.

» auquel, quand j'y ſerai retirée, il n'ap-
» partiendra qu'à la plus belle de mes
» femmes d'entrer. Si, dans les circonſ-
» tances où nous nous trouvons enſemble,
» vous jugiez convenable de m'écrire,
» apprenez-moi ſur laquelle de toutes ces
» charmantes perſonnes tomberoit votre
» choix pour me faire porter votre billet.
» Si vous me permettiez, lui répondit
» humblement le Prince Madian, d'en-
» tretenir une correſpondance avec vous,
» j'écrirois d'abord mon billet en carac-
» teres ſecrets, dont je poſſede un grand
» nombre : j'en tracerois, par exemple,
» les lignes ſur un criſtal avec une pointe
» de diamant, & en les regardant à tra-
» vers un miroir cave, auquel on n'auroit
» pas encore appliqué le teint, vous con-
» noîtriez mes intentions ; & à l'égard
» de la perſonne que je choiſirois pour
» vous porter ce billet, ce ſeroit cette
» beauté qui eſt à vos côtés, & qui ſem-
» ble l'objet de vos affections «. Talente
parut indignée de cette réponſe. » Si
» vous m'aimiez auſſi véritablement que
» vous me l'avez proteſté, reprit-elle,
» vous n'auriez pas imaginé devoir m'é-
» crire en caracteres inconnus, ni me faire
» rendre votre billet par une main étran-

» gere ; ç'auroit été à moi-même que
» vous auriez décidé de vous adreſſer
» pour m'expliquer vos craintes, vos
» eſpérances, & me faire connoître la
» vérité de vos ſentimens & la force
» de votre amour. Celui qui aime paſ-
» ſionnément ne prend que l'Amour pour
» confident de ſes feux, & n'emploie
» jamais un tiers pour expliquer ce qu'il
» ſent. Celui qui penſera ainſi eſt le ſeul
» qui obtiendra ma main «. Ainſi fut
congédié le Prince Madian.

Talente cherchoit un époux qui fondît moins l'eſpoir de ſon bonheur ſur ſon eſprit, ſes talens, & le grand nombre de ſes connoiſſances, que ſur la réalité de ſon amour. Un jour qu'elle avoit ordonné une chaſſe dans la forêt des Cedres, ſur les frontieres de la Chaldée, elle décida de s'arrêter dans le Palais d'un Mage, Seigneur d'une partie de ce canton, ſur lequel cependant la Princeſſe avoit quelques droits. Ce Mage aimoit depuis long-temps Talente; mais quoique doué des plus rares qualités, il préſumoit trop peu de ſon mérite pour oſer entrer en concurrence avec des rivaux couronnés. Cette conduite modeſte n'avoit pas échappé à la pénétration de la Princeſſe

de Babylone ; &, dès ce moment, elle avoit formé le projet d'éprouver le ſage Chaldéen. Pendant qu'elle recevoit les complimens de ce Mage, & qu'elle ſe laiſſoit conduire dans un ſuperbe cabinet, pluſieurs des gens de la Princeſſe mirent par ſon ordre le feu à une galerie prochaine, tandis que d'autres, déguiſés en Scythes, entrent dans la cour du Palais, & paroiſſent avoir le deſſein de l'enlever. Talente feint la plus grande frayeur. Le feu qui embraſe la galerie d'un côté, lui coupe la retraite : de l'autre, l'ennemi ſemble menacer ſa liberté. Elle ſe détermine néanmoins, & ſe jette ſur ſon cheval attaché au perron du Palais. Le Mage ne ſait ce qu'il doit faire : ſuivra-t-il ſa Dame pour la raſſurer ? s'oppoſera-t-il aux Scythes prêts à la ravir à ſon amour ? Mais il ne ſe trouve point de cheval ; tous ont été éloignés ſous divers prétextes. Dans cette extrémité il ſaute adroitement ſur la croupe de celui que monte Talente, en lui criant : » Madame, » n'ayez aucune crainte, nous ſerons » bientôt en lieu de ſûreté, & hors de » la portée de vos lâches ennemis. Je vous » rend graces, lui répondit la Princeſſe ; » mais la réputation que vous allez ac-

» quérir m'afflige : ne pourra-t-on pas dire
» que c'est faute de courage que vous
» avez fui avec moi ? On n'oseroit, lui
» répliqua le Mage ; sans crainte pour
» vous, je reviens me mettre à la tête
» de vos gens, & tous ensemble nous
» saurons exterminer ces brigands. Quel-
» ques progrès qu'ait pu faire le feu pen-
» dant ce temps, il nous sera toujours
» facile de l'éteindre. Sauvons d'abord vos
» jours précieux & votre liberté «.

Talente & le Mage étoient à peine en sûreté, qu'on vint les avertir que les prétendus Scythes ayant manqué leur coup, s'étoient éloignés avec précipitation, & que les Domestiques de la Princesse s'étoient mis en devoir d'éteindre le feu, & y étoient parvenus. Talente remercia le Mage du secours qu'il lui avoit si généreusement donné, &, pour en marquer plus particuliérement sa gratitude, elle lui fit présent d'un coffret qui renfermoit des pierres du plus grand prix : ensuite elle le congédia. Le coffret fut confié à un Valet, & le Mage se mit en chemin pour retourner sur ses terres. Cependant le Valet, retardé sous divers prétextes, ne partit que trois heures après son Maître, & fut arrêté par des gens

apoftés qui le fouillerent, feignant de croire qu'il pouvoit bien être coupable de quelque crime : il eut beau protefter de fon innocence, & dire qu'il appartenoit au Mage, il fut trouvé nanti de précieux diamans, & on le conduifit dans les prifons de Babylone.

Sur ces entrefaites le Mage ne voyant point venir fon Valet, retourne fur fes pas pour favoir ce qu'il eft devenu. On lui apprend qu'il vient d'être arrêté; & il fe rend à la prifon. Le Prévôt lui fait des excufes fur la néceffité de remplir les devoirs de fa charge, qui l'a forcé de s'emparer d'un homme qui lui appartient: » Mais, ajoute-t-il, cet homme a été » trouvé nanti de bijoux volés à notre » Souveraine. Je réponds de mon Valet, » dit le Mage; le coffret eft à moi; & » s'il fe trouve dedans des effets volés à la » Princeffe de Babylone, c'eft moi qui » fuis le coupable, conduifez-moi à fes » pieds «. Dans ce moment Talente, comme par hafard, fe trouva devant la prifon où cette fcene fe paffoit. Le Mage fe préfenta devant elle, & lui expliqua le fujet de la difcuffion qu'il avoit avec le Prévôt. „ Encore, lui dit-il, que je » fois certain de mon innocence, & que

» mon rang m'autorise à ne reconnoître
» aucun Juge, je ne crois point m'abaisser
» ser en vous suppliant, Princesse, d'être
» le mien dans cette étrange affaire. Si
» vous me jugez coupable, je suis prêt
» à subir l'arrêt que vous prononcerez :
» traitez moi, si vous pensez qu'il soit
» vrai, ainsi qu'un étranger inconnu qui
» auroit violé les Loix de votre Royaume.
» C'est trop long-temps éprouver votre
» respect pour mes volontés & votre pa-
» tience, Prince, lui répondit Talente ;
» apprenez que tout ceci n'est qu'un jeu
» qui a dû vous offenser, mais dont je vous
» ferai telle réparation qu'il vous plaira
» exiger. Ah ! reprit vivement le Mage,
» apprenez moi si mon silence respec-
» tueux, si le violent amour qui éclate
» dans mes yeux, & ma soumission à
» vos volontés, m'ont mérité quelque
» préférence sur mes rivaux, & je tien-
» drai ce jour pour le plus fortuné de
» ma vie «. La Princesse de Babylone fit monter le Mage dans son char, où il prit place à ses côtés : ils se rendirent au Palais. Leurs cœurs, qui s'entendoient parfaitement, ne donnerent pas lieu à de longues délibérations. Leurs noces furent célébrées avec magnificence, à la grande satisfaction des

des ſujets de la Princeſſe ; & ils eurent pluſieurs enfans qui leur ſuccéderent, & qui rendirent long-temps heureux les peuples de ces contrées.

Après cet épiſode peu intéreſſant, Beroalde de Verville reprend l'Hiſtoire d'Hérodias ; & nous allons, avec lui, nous tranſporter auprès de la Reine Glafire.

Pendant qu'Hérode recevoit à Rome les honneurs aviliſſans que l'Empereur & le Sénat daignoient accorder aux Rois qui s'humilioient devant eux, Glafire, inſtruite des deſſeins de ſon perfide époux, trop haute & trop prudente pour ſe plaindre de l'affront qu'il vouloit lui faire en la répudiant, renfermoit ſes chagrins dans ſon cœur. Elle écrivit à ſon pere Aretas, qu'auſſi-tôt qu'Hérode ſeroit de retour de ſes voyages, elle obtiendroit de lui la permiſſion d'aller l'embraſſer ; & qu'elle le ſupplioit d'envoyer quelques perſonnes pour la recevoir à Machere, ville ſur la frontiere des deux Etats. Tout réuſſit comme Glafire le ſouhaitoit : Hérode arriva, &, loin de s'oppoſer au deſſein de la Reine, il y applaudit, & vit partir avec joie un objet qui lui repro-

choit d'avance le crime qu'il alloit commettre. Laiſſons Glafire à la Cour de ſon pere, & voyons ce que fit le Roi de Judée pour enlever à ſon frere Philippe la belle Hérodias. Il retourne auprès de lui comme il en avoit fait la promeſſe : il en reçoit le même accueil, & de nouvelles fêtes marquent la ſatisfaction qu'on a de le revoir : mais au milieu d'une grande chaſſe, un détachement des Gardes d'Hérode entoure le char d'Hérodias, & oblige les conducteurs à prendre le chemin de la Judée. La Princeſſe jette quelques larmes, mais elles ſont feintes; & l'ingrate s'applaudit dans le cœur de la jouiſſance prochaine des honneurs qui lui ſont réſervés. Hérode ne tarde pas à ſuivre Hérodias, & laiſſe le malheureux Philippe ſe plaindre infructueuſement de ſa deſtinée, & de l'affront que lui fait un frere pour lequel il a toujours eu l'amitié la plus tendre.

Ce fut avec la plus grande magnificence que ſe célébrerent les noces inceſtueuſes d'Hérode & d'Hérodias : mais comme à la Cour d'un Deſpote l'ame des courtiſans eſt vile, ils applaudirent tous à ce choix, & publierent qu'Hérode, en enlevant la femme de Philippe, avoit

repris ſon bien ; qu'Hérodias aimoit Hérode, & en étoit aimée avant que d'épouſer Philippe, auquel elle avoit été forcée de donner la main. Ces propos paſſerent du Palais dans la Ville, & le peuple qui, preſque toujours, ſuit les artificieuſes impreſſions qu'on lui donne, prévenu d'ailleurs par les charmes d'Hérodias, chanta le bonheur de ces deux Amans, & ſe perſuada qu'ils alloient faire le ſien.

La liaiſon des cœurs vertueux eſt exempte de troubles & de jalouſie ; mais celle des ames corrompues eſt aſſiégée par les craintes & les ſoupçons. Tel étoit l'état d'Hérode & d'Hérodias au milieu des plaiſirs criminels qu'ils goûtoient enſemble. Hérode tremble qu'une femme ambitieuſe & volage, qui a trahi Philippe pour le ſuivre, ne l'abandonne un jour pour un rival plus agréable. Hérodias redoute que ſon nouvel époux, ne trouvant plus d'obſtacles à ſes déſirs, ne la quitte pour une autre beauté, ne la mépriſe, & ne la chaſſe honteuſement de ſon lit. Agitée par ces fâcheuſes penſées, elle fait appeler en ſecret un certain Teudas, fameux Magicien, & le plus déteſtable de tous ceux qui, dans ce

temps, exerçoient l'art de tromper les hommes, en leur perſuadant qu'ils entretenoient un commerce intime avec les Puiſſances ténébreuſes, & qu'ils avoient ſur elles un pouvoir abſolu. Hérodias lui confie ſes craintes, & lui demande en grace de lui apprendre un ſecret qui puiſſe retenir Hérode dans ſes chaînes. Le Magicien garde un moment le ſilence: il paroît troublé ; mais reprenant ſes ſens : » Madame, lui dit-il, Hérode » craint autant votre inconſtance que » vous redoutez la ſienne : il m'a conſulté » ce matin ſur les moyens de le garan- » tir de ce malheur qui cauſeroit ſa » mort. Juſqu'à préſent vos charmes » vous répondent que vous n'avez » rien à redouter ; mais ſi ſon cœur vou- » loit ſe dégager des liens qui l'attachent, » j'ai des ſecrets pour l'arrêter. Il n'en » eſt pas de même du Roi, qui a exigé » de moi une liqueur dont la vertu eſt » de pétrifier les perſonnes qui en boivent » quelques gouttes, & une ſorte d'onguent » capable de remettre dans leur premier » état ces mêmes perſonnes, lorſqu'on » leur en frotte les différentes parties du » corps. C'eſt pendant le voyage que vous » devez faire dans l'Iſle de Chypre, que » le Roi prétend faire ſur vous l'eſſai de

» ces précieux secrets. Etant prévenue,
» il vous sera possible d'enlever le vase qui
» contient la liqueur pétrifiante, & de
» lui en substituer une autre. Qu'aucune
» indiscrétion, Madame, ne puisse laisser
» imaginer que vous avez connoissance de
» ce que je viens de vous confier. Dans
» tous les cas, je me ferai un devoir de
» vous être utile : mais si Hérode étoit
» instruit que j'ai trahi sa confiance, je ne
» pourrois plus vous servir, & vous seriez
» perdue «.

Hérodias récompensa libéralement Teudas de la confidence qu'il venoit de lui faire ; & lorsqu'Hérode, pressé de retourner à Rome pour y poursuivre ses desseins ambitieux, lui proposa de la conduire dans l'Isle de Chypre, où elle demeureroit pendant son absence, elle parut y consentir avec soumission. On partit, poussé par un vent favorable, & l'on fut débarquer dans le principal Port de l'Isle, assez près d'un superbe Palais qu'Hérode avoit pris soin d'embellir, & où il avoit rassemblé les raretés des trois parties du Monde. Pendant plusieurs jours ces deux époux, au milieu des fêtes les plus agréables & les plus voluptueuses, s'y donnerent des témoignages de leur

tendresse réciproque. Enfin, le Roi de Judée, ne pouvant plus retarder son voyage, prit Hérodias en particulier, & lui confia ses inquiétudes. „ Je rougis, „ lui dit-il, de ne pouvoir me rendre „ maître des sentimens jaloux qui s'éle- „ vent malgré moi dans mon ame. Je „ les déteste d'autant plus qu'ils vous „ offensent, puisque je n'ai aucun re- „ proche légitime à vous faire. Mais, „ chere épouse, vous devez pardonner „ cette foiblesse à un amant passionné, „ qui regarde votre possession comme le „ comble de la félicité. Je vais m'éloigner „ de vous ; je sais que vous m'aimez uni- „ quement ; ma raison me dit que vous „ me serez fidelle ; mais l'amour écoute „ rarement les avis de la raison, & rien „ n'est capable de dissiper ses craintes. „ Pour tranquilliser cette ame agitée, il „ est un moyen ; je ne veux cependant „ l'employer qu'avec votre aveu. Je consens „ à tout, répondit vivement Hérodias : il „ n'est rien que je n'exécute pour vous „ convaincre de ma tendresse «. Hérode embrassa son épouse avec transport, & lui proposa l'essai de la liqueur magique. Hérodias, certaine que l'épreuve ne tomberoit pas sur elle, parut résignée à l'avaler.

La bouteille fut apportée : une confidente fut chargée de la vider dans une coupe, & fit habilement l'échange dont elle étoit convenue avec sa Maîtresse. La boisson avalée, Hérodias se plaça sur le lit où elle devoit rester pétrifiée jusqu'au retour de son époux ; elle feignit de s'y assoupir, & Hérode, convaincu de l'efficacité du breuvage pour ses desseins, partit dans la ferme persuasion qu'Hérodias ne pouvoit devenir infidelle.

Les vaisseaux du Roi de Judée étoient à peine sortis du port, que son épouse fit appeler auprès d'elle la jeune Cléomire, fille d'un Prince Israélite, qui, ayant voyagé dans les pays Occidentaux, y avoit pris une femme qui étoit morte en mettant au monde cette aimable personne. Dans l'espoir de lui procurer un mariage avantageux, il l'avoit placée auprès d'Hérodias, qui avoit conçu beaucoup d'amitié pour elle. Cléomire s'étant rendue aux ordres de la Reine, on apporta la collation ; & comme la chaleur étoit grande, la confidente invita sa Maîtresse à boire d'une liqueur rafraîchissante, qu'elle venoit de composer : elle en offrit à Cléomire, mais elle eut soin d'y couler secrétement quelques gouttes du breuvage

magique. Il ne tarda pas à faire ſon effet. Cléomire, à demi couchée, à la maniere des Orientaux, auprès de la Reine, s'endormit ſoudain, & parut dans cet état une ſtatue du plus beau marbre. Ainſi furent trompées toutes les précautions du jaloux Hérode.

Cependant ce Prince, voguant à pleines voiles pour gagner les côtes d'Italie, ſe trouve au milieu d'une flotte de Corſaires, commandés par un nommé *Tarſias*, homme redouté dans ces mers. Il l'attaque, le combat avec ſuccès, prend pluſieurs de ſes vaiſſeaux, diſperſe les autres, & continue ſa route. Ceux qui ont échappé au fer des vainqueurs ou à l'eſclavage, ſe rallient ſous l'étendard de leur Chef, bien réſolus de venger leur défaite lorſque l'occaſion ſe préſentera. Elle ne tarda pas à s'offrir. Le vent ayant changé, pouſſa ces Pirates dans le port de l'Iſle de Chypre. Ils deſcendirent à terre, & rien ne s'oppoſant à leur entrepriſe, ils tenterent de piller le Palais d'Hérode. A leur arrivée, tout avoit fui : Hérodias & ſa confidente avoient été ſe cacher dans le creux d'un rocher prochain, appelé l'*antre de la Sibylle :* ainſi ces voleurs parvinrent ſans obſtacle

jusqu'à la chambre où étoit Cléomire pétrifiée ; la beauté de cette espece de statue les frappe, & ils déterminent de la joindre aux autres larcins qu'ils font dans le Palais. Ils la transportent dans leurs navires, & craignant d'être attaqués par les troupes qui se rassemblent pour les combattre, ils gagnent la haute mer.

Comme ces scélérats faisoient leurs efforts pour gagner une Isle déserte, afin d'y partager leur butin, ils furent accueillis par une violente tempête, qui, ayant brisé tous leurs agrès, les jeta dans la rade d'Alexandrie. Quelques barques armées vinrent dans le dessein de leur porter des secours ; mais ayant été reconnus corsaires, ils furent tous mis à la chaîne, & leurs effets confisqués au profit du Préteur Romain qui commandoit dans cette ville. La statue pétrifiée parut si belle à ce Gouverneur, à qui elle fut présentée, qu'il se proposa de l'envoyer en présent à l'Empereur. Il délibéroit sur les moyens de la lui faire passer avec sûreté, lorsqu'Eusebe son fils arriva de la chasse. On lui apprit la riche proie qu'on venoit d'arracher aux corsaires Juifs, & tout ce qu'on disoit des perfections de la statue qui avoit été trouvée parmi leur butin.

On ajouta que le Gouverneur son pere vouloit faire passer à Rome ce morceau unique, qui seroit sans doute placé parmi les représentations des Dieux Romains dans le Temple de la Paix, ou dans celui de Vesta. Eusebe avoit été élevé dans l'idolâtrie ; mais ayant eu souvent occasion de converser avec des Docteurs Juifs, il avoit senti l'absurdité de la fausse Religion de ses Peres, & n'étoit pas éloigné d'ouvrir les yeux à la vérité. Il ne pouvoit imaginer que des statues fabriquées par les mains des hommes eussent quelque pouvoir sur les mortels, & pussent déterminer leurs destins : cette idée absurde le révoltoit, & lui avoit fait prendre le Polythéisme en horreur. Plein de cette idée, & pour empêcher qu'on ne rende à cette fameuse statue des adorations qui ne sont dues qu'à l'Etre suprême & unique dont il croit déjà l'existence, il se propose de mutiler ce chef-d'œuvre d'un habile Ouvrier. Suivi d'un seul Domestique qui tient une lampe allumée, il s'introduit dans la salle où l'on a déposé le corps pour lors inanimé de la belle Cléomire. Armé d'un ciseau & d'un marteau, il s'approche du lit sur lequel elle est couchée ; il leve les rideaux qui la cache :

mais quel est son étonnement ! Que de beautés il découvre ! Le visage de la statue lui paroît animé : il croit voir soulever cette gorge d'un blanc d'albâtre, le sang semble circuler dans les veines légérement figurées sur cette peau unie. S'il leve un coin du voile & de la robe qui cachent de nouvelles perfections, il reste en extase, & ne peut croire qu'une main mortelle ait pu tailler une telle statue. Prêt à la briser, à la mutiler, il frémit; son bras, malgré lui, reste immobile; il craint de commettre un meurtre ». Les Hébreux, » se dit-il à lui même, ont bien raison » de condamner la représentation de nos » Dieux, grossiers ouvrages des hommes; » puisqu'ils possedent des statues si par- » faites, qui leur sont sans doute envoyées » du Ciel. Mais, que dis-je ? Tant de » beautés ne peuvent être ni de pierre, » ni de marbre; un esprit céleste les » anime, puisqu'elles produisent au dedans » de moi des sensations qui m'avoient » été inconnues jusqu'à ce moment. » Malheureux que je suis ! Toutes mes » idées se confondent. Je crains d'offenser » les Dieux de mes peres; je tremble » d'irriter contre moi un Dieu Créateur, » dont on m'a annoncé l'existence «. Ne

ſachant à quoi il doit ſe réſoudre, ſe ſentant enflammé, comme autrefois le Sculpteur Pygmalion le fut pour un ouvrage de ſes propres mains, ſans voir ſon pere, ſous prétexte d'une nouvelle chaſſe, il quitta Alexandrie & ſe rendit à Memphis. Le Gouverneur, pendant ce temps, fit embarquer la ſtatue, & chargea un de ſes premiers Officiers de la préſenter à l'Empereur.

Comme Euſebe étoit ſur le point d'arriver à Memphis, il fut attaqué par deux jeunes Romains, avec leſquels il avoit eu autrefois une querelle aſſez forte. Ces lâches ennemis ne craignirent pas de ſe déshonorer en le preſſant en même temps de deux côtés : mais Euſebe ne perd pas courage ; en ſe défendant il attaque, & ayant percé la poitrine d'un de ſes adverſaires, il creve un œil à l'autre, & continue ſa route. Cependant beaucoup de voyageurs s'étoient raſſemblés autour de ces malheureux, qui perdoient tout leur ſang. Tandis que quelques-uns s'empreſſent à leur porter des ſecours, pluſieurs ſe détachent & vont à la pourſuite d'Euſebe. Celui-ci entendant marcher avec précipitation derriere lui,

redouble le pas, & écartant quelques épines avec son épée, il entre dans une vaste grotte dont l'ouverture ressembloit assez aux débris d'un ancien Château. Il entrevoit une espece de chemin pratiqué dans la roche, & le suit jusqu'à ce qu'arrêté, il se détermine à prendre quelque repos, en s'appuyant contre une large pierre. Mais quelle est sa surprise de sentir la pierre se mouvoir, tourner sur un énorme pivot, & se refermer avec la même aisance lorsqu'il est passé ! Un trou pratiqué au haut de la voûte de ce rocher, laisse échapper un rayon de lumiere, qui permet au courageux Eusebe de remarquer une porte de fer facile à ouvrir, & au delà un degré étroit. Il le descend, & trouve une nouvelle porte de pierre exactement pareille à la premiere ; mais celle-ci, en s'ouvrant, rend un si grand bruit, que long-temps après qu'il est fini, les cavités prochaines le répetent encore. Eusebe n'est point effrayé de ce qui lui arrive : en s'aidant de ses mains, pour ne point se briser la tête contre les pointes de la roche, il suit une route tortueuse & obscure, au bout de laquelle il apperçoit deux vieillards, chacun un flambeau à la main, qui paroissent aussi

étonnés de le voir, qu'il eſt ſurpris de leur rencontre. Quelques mots Hébreux qu'ils prononcent, raſſurent Euſebe : il entendoit cette Langue, & s'en ſert pour leur raconter ce qui vient de lui arriver. La ſimplicité avec laquelle il fit ce récit, intéreſſa ces vieillards en ſa faveur. Ils le conduiſirent dans une ſalle aſſez bien ornée, & éclairée par une ſeule lampe attachée à la voûte. Pluſieurs graves perſonnages raſſemblés dans cet endroit, lui firent diverſes queſtions, auxquelles il répondit d'une maniere aſſez ſatisfaiſante pour mériter la confiance de cette ſociété, & obtenir la permiſſion de demeurer au milieu d'elle. Voici ce que lui apprit le plus apparent de l'aſſemblée.

» Nous ſommes, lui dit-il, les dépoſi- » taires des ſecrets de cette admirable » Cabale, dont tous les hommes parlent » & qui eſt ſi peu connue. Ce que vous » en avez appris par un de nos freres » d'Alexandrie, avec lequel vous avez » converſé, & qui vous a ſans doute » trouvé digne d'être inſtruit, eſt peu de » choſe en comparaiſon de ce que vous » avez encore à apprendre. Un haſard » bien ſingulier vous a fait parvenir juſ- » qu'à nous. C'eſt par la route que vous avez

» prise, qu'un Rabbi est sorti ce matin, &
» c'est par le même chemin qu'il devoit ren-
„ trer; mais trouvant les portes fermées,
„ il se doutera qu'il nous est arrivé quel-
„ que aventure extraordinaire, & ce sera
„ par une ouverture qui est précisément
„ sous la plus grande des pyramides, qu'il
„ viendra nous rejoindre. Vous savez en
„ gros qu'avec la connoissance des grands
„ mysteres de la Cabale, on s'éleve jus-
„ qu'à celle du grand Architecte de la
„ Nature, de l'Être suprême, & qu'on
„ parvient jusqu'à la familiarité des In-
„ telligences célestes, à l'aide desquelles
„ on opere les plus étonnans prodiges. Un
„ temps viendra que vous mériterez de
„ voir la lumiere; mais en attendant,
„ il suffit que vous sachiez que nos secrets
„ sont remis seulement à la discrétion de
„ dix-sept Freres, long-temps éprouvés.
„ De ce nombre il y en a cinq perpétuel-
„ lement occupés à prononcer les vers
„ qui contiennent la science cachée. De
„ trois heures en trois heures, un des
„ cinq se retire, & un autre prend sa
„ place, en sorte que le nombre est tou-
„ jours complet, & que chacun reste
„ douze heures en exercice. Par ce moyen,
„ la science cabalistique est conservée

„ dans toute sa pureté. C'est du résultat
„ de nos conférences qu'a été dressé le
„ fameux Zonar, & quelques autres Livres
„ indéchiffrables aux profanes, & dans
„ lesquels peuvent lire les seuls élus de
„ la Cabale ". Tel fut le discours du Rabbi à Eusebe, qui obtint de passer le reste de sa vie avec ces Sages. Revenons à Hérodias.

Les Pirates, chargés des plus précieuses richesses du Palais d'Hérode, s'étant éloignés de l'Isle de Chypre, Hérodias & sa Confidente sortirent de la grotte de la Sibylle : mais quel fut leur désespoir lorsqu'elles s'apperçurent de l'enlévement de la belle Cléomire ! La Reine se crut perdue : tout ce qu'elle avoit fait pour tromper Hérode alloit être découvert. Dans cette circonstance fâcheuse, elle écrivit au Magicien Teudas, afin de le prévenir sur cette aventure, & tirer de lui une instruction qu'elle pût suivre, & qui les garantît tous de la vengeance du Roi de Judée. Teudas manda à Hérodias qu'elle devoit avouer à son époux la trahison qu'elle lui avoit faite, & ajouter qu'elle ne s'étoit conduite de la sorte que par les avis qui lui avoient été apportés de la part du Magicien Teudas,

das, instruit par son art de la descente des Corsaires dans l'Isle, & des ravages qu'ils devoient y faire : du reste il écrivoit à la Reine, qu'il sauroit empêcher que Cléomire arrivât à Rome. En effet, il fit partir un de ses gens, qui ayant joint le vaisseau du Gouverneur de Memphis, y fut reçu sur un prétexte apparent. Cet homme, moins instruit que son Maître dans l'art magique, mais cependant déjà fort initié dans cette noire science, se glissa dans la chambre où reposoit Cléomire : il la frotta aux différentes jointures avec l'onguent miraculeux dont il a été parlé ci-dessus, & lui rendit l'usage de ses sens. Cette opération faite à l'aide d'une liqueur soporifique, il endormit les gardes qui veilloient pendant cette même nuit, détacha une chaloupe, dans laquelle il se mit avec Cléomire, &, guidé par un vent favorable, gagna le Port d'Alexandrie. Ce fut en débarquant qu'il fit la rencontre d'Eusebe, & lui remit de la part de son Maître Teudas, cette belle statue, qui lui avoit paru admirable, & dont il étoit devenu si éperdument amoureux. L'Auteur ajoute que Cléomire prit aussi beaucoup d'amour pour Eusebe, qu'elle l'épousa, & que tous deux furent, quel-

ques années après, s'établir dans le Pays de la mere de Cléomire, où ils vécurent fort considérés des habitans.

Le député qu'Hérodias envoya au Roi de Judée, trouva ce Prince dans l'Isle de Rhodes, où il avoit relâché pour se fournir de quelques provisions qui lui manquoient. La lettre de la Reine le jeta dans la plus violente agitation; mais enfin il revint à lui, & transporté d'amour pour Hérodias, & brûlant de la retrouver dans ses bras, il approuva la conduite qu'elle avoit tenue par les conseils de Teudas, & remit aussi-tôt à la voile pour aller la rejoin. dredans l'Isle de Chypre, & de là se rendre avec elle en Judée.

Pendant que tout ceci se passoit, Saint Jean-Baptiste attiroit dans le désert où il avoit fixé son séjour, une prodigieuse quantité de peuples pour y entendre ses prédications. Chacun en revenoit converti, ou du moins disposé à la pénitence. On ne parloit à la Cour que du Saint Hermite, & ce qu'on en disoit fixa l'attention d'Hérode & sur-tout d'Hérodias, qui, avec raison, devoient redouter ce sévere Censeur de leur conduite criminelle. Jean, inspiré de Dieu, ne craignit point d'élever sa voix contre les déporte-

mens de la Cour d'Hérode, & il annonça toutes ſortes de malheurs à ce Prince, s'il ne rendoit Hérodias à ſon légitime époux.

Si le Roi de Judée n'avoit pas été plus politique qu'Hérodias, la mort du Saint Hermite auroit ſuivie de près ſa hardieſſe; mais il étoit dangereux de l'attaquer à force ouverte, au milieu d'un peuple qui croyoit entendre Dieu même par la voix de ſon Prophete. Hérode attendit qu'il vînt à la Ville; mais alors l'ayant fait ſurprendre au milieu de ſes extaſes dévotes & prophétiques, ſous prétexte qu'il excitoit les Hébreux à ſe révolter contre leur légitime Souverain, il le fit conduire en priſon. Ce coup d'autorité ne pouvoit pas encore ſatisfaire la rage d'Hérodias : plus elle ſe ſentoit coupable, & plus les reproches publics que lui avoit fait Saint Jean à la porte du Palais même où il l'avoit rencontrée, lui faiſoient déſirer ſa mort & celle de ſon véritable époux Philippe. Pour ſe délivrer de tous les deux, elle arma le bras de pluſieurs aſſaſſins, & employa infructueuſement les poiſons. Enfin ce fut au milieu d'un ſuperbe feſtin qu'elle aſſouvit en partie ſa vengeance.

Hérode, pour célébrer l'anniverſaire du jour de la naiſſance de cette beauté dangereuſe qu'il aimoit avec fureur, & pour laquelle il auroit ſacrifié ſa couronne & ſa vie, fit préparer une grande fête, & annonça que celles d'entre les Dames de ſa Cour qui ſe diſtingueroient dans quelque Art agréable, obtiendroient tel don qu'elles voudroient lui demander. Au milieu du banquet royal, Hérodias fit approcher ſa fille, nommée *Salomé*, jeune beauté d'environ quinze ans, & lui ordonna de danſer devant le Roi. Cette jeune perſonne, plus ſéduiſante encore que ſa mere, s'acquitta de cet ordre avec tant de graces, qu'Hérodet, tranſporté de plaiſir & déjà troublé par les fumées du vin qui lui portoient à la tête, permit à Salomé d'exiger ce qu'elle voudroit pour ſa récompenſe: » Seigneur, lui dit cette jeune » fille, excitée à cette réponſe par ſa dé» teſtable mere, je demande la tête de » Jean «. » Qu'on la lui apporte, s'écria » Hérode «. Des ſatellites coururent à la priſon : ils trancherent la tête au Saint Précurſeur, la poſerent ſur un plat, & vinrent, en préſence de toute la Cour, la préſenter à la jeune Salomé. De ce moment, Hérodias crut n'avoir plus rien à

redouter; mais bientôt tous les malheurs tomberent sur le cruel Hérode. Aretas, Roi des Arabes, en haine de ce qu'il avoit répudié la vertueuse Glafire sa fille, lui fit une guerre sanglante, & battit ses troupes dans toutes les rencontres. Philippe son frere se joignit aux ennemis que ce Prince avoit à Rome, & il l'accusa devant l'Empereur Caligula, d'être mal intentionné pour les Romains. Hérode retourna encore à Rome, dans le dessein de se justifier; mais il ne fut pas écouté, & l'Empereur l'envoya en exil à Lyon, où il mourut misérablement, ainsi qu'Hérodias qui ne voulut pas le quitter.

TELLE est la façon dont Beroalde de Verville a jugé à propos d'ajuster les amours d'Hérode & de Hérodias, & de traiter le Martyre de Saint Jean-Baptiste. Le désordre qui regne dans ce petit Roman, les disparates dont il est rempli, sont dignes de l'Auteur du *Moyen de parvenir*. On trouve ici le Sermon de Saint Jean dans le Désert, & un long Commentaire sur ce Discours; & une Anecdocte que je n'ai jamais vue que dans ce Livre, qui est, que ce fut Barrabas, ce même voleur que les Juifs demanderent à Pilate, qui fut délivré au lieu de Jésus-Christ, dont Hérode Antipas se servit pour faire assassiner Saint Zacharie, pere de Saint Jean.

Nous venons de voir comment Beroalde de Ver-

ville accommode les ſujets tirés des Livres Saints; quand il en veut faire des Romans; nous allons donner la preuve qu'il traite avec la même liberté un des traits les plus intéreſſans de l'Hiſtoire de la Monarchie Françoiſe.



LA Pucelle d'Orléans restituée par l'industrie du Sieur Beroalde de Verville. (Paris, 1599.)

VOICI encore un Roman dû à l'imagination féconde de Beroalde de Verville. Dans un Discours placé à la tête de cêt Ouvrage, l'Auteur nous prémunit contre l'idée que nous pourrions avoir qu'il a cherché à y faire entrer du fabuleux, & il prie ses Lecteurs de croire qu'il a pris la vérité pour guide. Il ne faut pas s'en rapporter à sa parole. Les principaux faits concernant la Pucelle, sont puisés, sans doute, dans nos Histoires avouées; mais tout ce qu'il a jugé à propos d'y ajouter est controuvé, & tient plus au Roman qu'à la vérité historique : on en jugera par le précis de cette production, dont le style est d'ailleurs fort diffus, très-obscur, & qui, presque toujours, auroit besoin d'un Commentaire pour en expliquer le sens. L'Abbé Lenglet n'a pas connu ce Roman, au moins ne le cite-t-il point dans la Liste qu'il nous a donnée des Ouvrages de Beroalde de Verville.

LE Duc de Lorraine, pour célébrer le jour de naissance de sa niece Biselte qu'il aimoit beaucoup, avoit fait annoncer dans sa Ville de Nanci un superbe tournoi, &

avoit fixé le jour où il devoit s'ouvrir. Déjà le Prince d'Orléans, fils aîné du Duc de ce nom, alors prisonnier en Angleterre, s'y étoit rendu, ainsi qu'un grand nombre de Chevaliers François, Anglois, Danois, & Lorrains. Grisisol, Chevalier de Biselte, sur le point de partir de son Château, pour donner, pendant cette fête, des preuves de son courage à la Dame de ses pensées, est surpris par une fievre brûlante, qui le réduit à l'etat le plus désespéré. Sa sœur (ou du moins une jeune beauté dont il croyoit être le frere), désespérée de la situation fâcheuse où il se trouve, lui propose d'aller tenir sa place au tournoi. La proposition est acceptée. Elle se couvre des armes de Grisisol, part, & arrive à Nanci au moment où le courageux Argelin, Gentilhomme Anglois, vainqueur de plusieurs Chevaliers, alloit, selon les loix du tournoi, placer le portrait de sa maîtresse Taramise au dessus de celui de la belle Biselte. Le faux Chevalier se présente dans l'arene, & du premier coup de lance culbute Argelin : sa victoire est complette à l'épée. On cherche à connoître ce brave combattant. Comme il paroît vouloir se dérober aux louanges

qu'il mérite, un Héraut vient le prier de la part de Biselte de lever la visiere de son çasque. Cette priere étoit un ordre ; la sœur de Grifisol obéit, & sous l'armure d'un Chevalier, l'assemblée reconnut une des plus belles personnes du monde. Personne ne douta qu'elle ne fût la fille du Seigneur de Karantiere, dont la renommée publioit depuis long-temps l'adresse & la bravoure. Biselte fit l'accueil le plus flatteur à la sœur de son amant ; Argelin, charmé de cette découverte, eut moins de honte d'avoir été vaincu ; & le Prince d'Orléans, qu'une blessure au bras avoit empêché de combattre au tournoi, ne put voir cette belle fille sans l'aimer. Les Dames l'engagerent à se désarmer, & à paroître au milieu d'elles avec des habits plus cónvenables à son sexe, mais qui ne la rendroient pas moins redoutable. Elle brilla dans le bal qui termina les fêtes du tournoi, & après avoir eu une conversation particuliere avec Biselte, & reçu de cette belle un billet pour son frere, elle prit congé du Duc de Lorraine, & retourna au Château de Karantiere.

Cependant Louis d'Orléans étoit devenu réellement amoureux de la sœur de Grifisol. En partant de Nanci, il fut

rendre visite au Seigneur de Karantiere, plus pour voir sa fille, que dans le dessein de le consulter sur les circonstances fâcheuses où se trouvoit alors le Royaume de France ; mais les nouvelles qu'il reçut dans le court séjour qu'il y fit, ranimerent son zele pour l'intérêt de sa Patrie. Dans ce temps, le fier Anglois étoit maître de nos plus belles Provinces. Charles VII, endormi dans les bras de la belle Agnès Sorel, fuyoit de place en place ; & l'ennemi, malgré les promesses qu'il avoit faites au Duc d'Orléans, pere de Louis, se disposoit à faire le siége de cette Ville. Ces nouvelles alarmantes, rapportées par le vieux Chevalier Karantiere, excitent la colere de ce jeune Prince ; il proteste qu'il périra sous les débris d'Orléans, avant qu'elle tombe au pouvoir des Anglois. Méroflée (c'est ainsi qu'on nommoit la fille de Karantiere) entend ce serment & y applaudit. » Puissé-je » vous aider dans une si juste entreprise, » s'écrie-t-elle ! que ne dépend-il de moi » de chasser du Royaume jusqu'au der- » nier des Anglois « ! Louis fut enchanté d'entendre parler ainsi cette fille courageuse ; mais il ne regarda cette espece d'enthousiasme guerrier, que comme ces

imprécations que fait tout bon citoyen au milieu des calamités publiques. Il quitta ſes Hôtes avec regret, & fut raſſembler quelques troupes, pour courir avec elles au ſecours de ſon Roi & de l'apanage de ſon pere.

Tandis que le Prince d'Orléans ſe livre tout entier à ſes importantes occupations, Méroflée, profondément endormie, fait un ſonge, dont les traits reſtent gravés dans ſa mémoire à ſon réveil. Il lui ſemble qu'elle eſt enlevée dans le vague des airs : là elle voit ſa mere, qu'un noir tourbillon de nuages précipite au milieu d'une vaſte plaine, dont une multitude de Soldats armés occupe la plus grande partie. Ils ont tous le fer levé ſur cette infortunée : elle s'effraie, étend les bras vers ſa fille, en s'écriant : « O ! toi que j'ai nourrie » dans mon ſein, me laiſſeras-tu périr ? » Que te ſervent cette adreſſe, ce cou» rage naturel, ſi tu ne les emploie à me » ſecourir « ? Méroflée, émue de colere à ces triſtes accens, voudroit défendre ſa mere & repouſſer les coups que cherchent à lui porter ces aſſaſſins ; mais elle eſt ſans armes. Dans cet inſtant l'Archange Michel ſe préſente devant elle ; il ſe dépouille de ſa cuiraſſe, & l'en revêt. L'épée

victorieuse qu'il tient à la main, passe dans celle de Méroflée, à qui il ordonne de la part de Dieu, de frapper les ennemis de sa mere. Ils sont bientôt détruits ou dispersés, à travers les ténebres qui couvrent toute la plaine; mais bientôt une flamme part du Ciel, rend le jour à la terre, & Méroflée se réveille.

Ce songe étoit trop suivi, pour ne rien signifier: la fille de Karantiere en jugea ainsi. A force d'y réfléchir, elle ne douta point que ce ne fût un avertissement du Ciel, qui la destinoit à quelque grande entreprise. » Ma mere que j'ai vue, se dit- » elle à elle-même, c'est la France éplorée » qui me demande des secours. Les enne- » mis de ma mere, ce sont les Anglois qui » ravagent la France, & qui poursuivent » sa destruction. L'Ange qui m'a confié » ses armes, c'est l'assurance que le Ciel » me donne de seconder mes efforts, si » j'obéis à ses commandemens; enfin, » cette flamme qui, après ma victoire, » a dissipé l'obscurité, c'est le retour de » la paix, celui de la prospérité du Royau- » me, après la fuite des Anglois «. Ce fut ainsi que Méroflée interpréta son songe; & de quoi ne devoit-elle pas être capable, fortement pénétrée de cette idée?

Le fameux Comte de Dunois étoit alors à la recherche de Louis : on lui apprit qu'il avoit paru au tournoi de Nanci, qu'on l'avoit vu à Karantiere, & qu'il pouvoit bien s'être rendu de là à Vaucouleurs, pour y visiter son ami le Capitaine Baudricourt. Le Comte s'y transporte avec quelques braves Officiers, aussi bons Patriotes que lui, & qui, comme ce Guerrier, désirent sacrifier leur vie pour le salut de la France & la gloire de leur Roi. On peut dire que la réunion de ces Chevaliers est l'époque du commencement des désastres des Anglois. Ils concerterent ensemble les moyens de tirer Charles VII de sa honteuse léthargie ; & ce fut le Prince d'Orléans qui proposa à ses amis d'employer, pour y parvenir, une jeune Pucelle, dont le courage lui avoit semblé surnaturel au tournoi de Nanci, & qui, dans les conversations qu'il avoit eues avec elle, paroissoit déjà disposée à se présenter devant le Roi *pour le poinçonner au devoir.* Cet avis fut long-temps discuté, & il fut décidé que Louis d'Orléans retourneroit à Karantiere, où le Comte de Dunois, Poton, la Hire, Baudricourt, & plusieurs autres vaillans Capitaines, iroient le joindre, & tâ-

cheroient de consommer ce grand ouvrage.

Tout réussit comme ces braves François l'avoient espéré. Louis eut avec Méroflée plusieurs conversations qui le convainquirent que cette Belle n'avoit & n'avoit jamais eu aucune passion amoureuse dans le cœur. Il lui parla des Anglois, & pour lors le feu lui monta au visage ; son songe lui revint dans la pensée, & elle pressa Louis de lui fournir les moyens d'exercer sa valeur contre eux. C'étoit tout ce que désiroit le Prince d'Orléans : il fit jurer à Méroflée, foi de Pucelle, qu'elle défendroit & sauveroit la France, & la pria de permettre que dans la suite on ne lui donnât point d'autre nom. Ce serment doit paroître très singulier ; mais la galanterie Françoise de ce temps y attachoit la plus grande force, & l'on ne croyoit point alors qu'une fille osât prononcer ces mots contre la vérité.

Le Comte de Dunois étant arrivé à Karantiere avec ses Compagnons, tout fut bientôt préparé pour la grande entreprise que la Pucelle alloit tenter. Son frere Grifisol voulut la suivre, ainsi que deux de ses Demoiselles appelées *Colizerpe* & *Aldonze*, & le brave *Mielbe* qui de-

voit lui servir d'Ecuyer. On se rendit secrétement chez un Gentilhomme qui avoit un château dans la forêt de Chinon. Pendant le séjour que la Pucelle fit dans cette retraite, Louis, Dunois, & les autres Chevaliers, furent à la Cour, où il se passoit des choses assez extraordinaires & bien capables d'avancer leur projet. La belle Agnès Sorel, excitée par le courageux Brochard, vieux Guerrier, qui gémissoit amérement sur les malheurs de sa Patrie, venoit de se brouiller avec Charles VII, & le menaçoit de passer du côté des Anglois. » Lorsque je me » suis rendue à vos empressemens, lui » disoit-elle, j'ai cru céder au plus grand » des Rois. Puisqu'un amour aveugle vous » range dans la classe du dernier de vos » sujets ; puisque le sceptre échappe de vos » mains, & que les gémissemens de la » France expirante ne réveillent pas » votre valeur, je vais chercher dans le » camp de vos ennemis un vainqueur » couronné, que les destinées ont promis » à ma tendresse «. Ces cruels reproches émurent Charles ; mais ils ne purent encore fixer son indécision. La gloire lui crioit de marcher contre les Anglois ; mais la crainte que son éloignement

ne refroidît le cœur de ſon amante, l'obligeoit de reſter à ſes pieds. Il falloit quelque choſe d'extraordinaire pour le déterminer ; c'eſt ce qui arriva.

Dunois, qui s'apperçut dans quelle perplexité ſe trouvoit le Roi, retourna avec précipitation auprès de Méroflée, pour la preſſer de ſe rendre à Chinon. » Mais, lui dit-il, diſtinguerez-vous bien » Charles VII au milieu de ſes Courti- » ſans ? Soyez-en ſûr, lui répondit la » Pucelle ; je poſſede un taliſman dont » je vous ferai l'hiſtoire, ſi l'occaſion ſe » préſente de vous raconter mes aven- » tures, qui a la vertu de repréſenter en » ſonge à ſon poſſeſſeur les choſes qu'il » veut connoître. Partons ; mais avant » tout, envoyons prévenir le Roi ſur mon » arrivée «.

Charles VII étoit auprès d'Agnès, lorſqu'on lui annonça qu'une Demoiſelle inconnue demandoit la permiſſion de ſe proſterner à ſes pieds. C'étoit Colizerpe, Suivante de la Pucelle. Elle entre dans la ſalle, embraſſe les genoux du Roi, & lui parle ainſi : » Sire, je ſuis envoyée » vers Votre Majeſté de la part de la » courageuſe Méroflée, pour vous offrir » ſes ſervices. Eh ! qui eſt cette Dame,

» lui

» lui demanda le Roi ? C'est, lui ré-
» pondit la Messagere, une Guerriere
» affectionnée à l'honneur de Votre Ma-
» jesté, & au repos de votre Royaume,
» qui, secondée par les Puissances cé-
» lestes, ose vous promettre, si vous
» l'approuvez, de chasser les An-
» glois de la France «. Ce peu de mots prononcés avec fermeté, étonna Charles VII; il ordonna que la Messagere fût gardée à vue dans la piece la plus proche, & après avoir troqué de manteau avec un de ses favoris, il se plaça au milieu de ses Courtisans, & l'on fit entrer la Pucelle. Elle chercha des yeux le Roi dans l'assemblée, &, malgré les marques de la royauté que portoit un des Seigneurs, elle ne se méprit point, & démêla Charles VII dans la foule. Le Monarque, émerveillé d'avoir été reconnu, l'embrassa tendrement, & voulut lui parler en particulier. On dit que dans cette conversation elle lui révéla des secrets importans qui ne pouvoient être connus que de lui, & que depuis il n'a confiés à personne, & qu'il convint avec elle qu'elle commenceroit au plus tôt à effectuer ses promesses. » Sire, lui dit-elle
» avec chaleur, il faut que les troupes que

» vous me confierez ſoient prêtes dans
» ſept jours. Eh ! pourquoi ſept jours,
» demanda le Roi ? Sire, répondit la
» Pucelle, ce n'eſt point ſans myſtere
» que je m'arrête à ce nombre. Vous
» êtes le ſeptieme Charles ; cet an eſt
» le ſeptieme de votre regne ; mon âge
» ſe compte par trois fois ſept ; & j'eſ-
» pere dans ſept mois avoir donné tant
» de preuves de courage, qu'avant ſept
» années la France ſera remontée au
» degré de ſplendeur qu'elle a perdue «.
Enſuite elle pria le Roi de lui faire venir une épée miraculeuſe qu'on trouveroit cachée dans la terre derriere le maître-autel de l'égliſe de Sainte Catherine de Fierbois. On fut la chercher : elle ſe trouva au lieu indiqué ; ce qui donna à Charles VII une grande confiance dans les promeſſes de la Pucelle, & ne lui laiſſa point douter qu'en dépit des armées Angloiſes, elle le conduiroit à Reims pour y être ſacré.

Beroalde de Verville nous fait ici l'hiſtoire de cette fameuſe épée de Fierbois : il prétend qu'elle fut forgée à Châtellerault pour un Chevalier parent de la Fée Abaſcande ; qu'enſuite elle paſſa en diverſes mains, & tomba dans celles de

Galeron d'Angoulême, brave Chevalier, Amant de la belle Clotofilde, fille d'Hugues, Duc de Touraine. Charlemagne étant devenu amoureux de cette charmante perfonne, de vils Courtifans tenterent de l'enlever pour la mettre dans les bras de leur Maître. Galeron défendit fon Amante; mais il fut bleffé à mort dans le combat. Clotofilde expira de douleur; & l'on bâtit une églife fous l'invocation de Sainte Catherine, dans le lieu même où s'étoit paffée cette action, & ces Amans y furent enterrés. L'épée de Galeron fut dépofée fous le tombeau par le Duc de Touraine. Sa mere Aftolerne, favante Fée, qui vivoit encore, écrivit fur un rouleau de parchemin quelques lignes en forme de prophéties, qui annonçoient qu'un jour une Pucelle, infpirée par les Intelligences céleftes, fe ferviroit de cette épée pour exterminer les ennemis de la France.

L'épée trouvée à Fierbois fut préfentée à Charles VII, qui la ceignit lui-même aux côtés de la Pucelle. Il lui fit préfent d'une fuperbe haquenée blanche; & elle partit auffi-tôt pour attaquer les Anglois qui preffoient vivement la ville

d'Orléans. Elle conduit un ſecours aux aſſiégés à travers le camp des ennemis, & reſſort de la ville pour les battre à différentes repriſes ; enfin elle les force à ſe retirer avec beaucoup de perte. Le peuple d'Orléans, qui lui doit ſa délivrance, veut lui faire un préſent conſidérable ; mais cette généreuſe Pucelle n'accepte qu'une ſimple guirlande de fleurs qui lui eſt préſentée par les filles de la ville.

ICI Beroalde de Verville abandonne le récit des exploits de la Pucelle, pour nous parler de l'origine & des premieres années de la vie de cettefille extraordinaire. Nous allons donner à nos Lecteurs un précis de cette Hiſtoire vraiment romaneſque, qui nous apprendra par quel enchaînement de circonſtances, la Pucelle, ſous le nom de Méroflée, a paſſé pour être la fille du Seigneur de Karantiere.

PENDANT que les factions des Ducs d'Orléans & de Bourgogne déſoloient ſucceſſivement le Royaume, ſous le malheureux regne de Charles VI, un Gentilhomme François, nommé *Borandor*, déſeſpéré des déſaſtres de ſa Patrie, réſolut de l'abandonner pour n'être pas témoin de ſa deſtruction. Il fut s'embarquer à

Marſeille pour Alexandrie, viſita toute l'Egypte, traverſa la mer Rouge, & ſe trouvant dans un Port du Golfe Perſique, rencontra un Prêtre Abiſſin, qui lui parla avec éloge de la fameuſe Iſle Sympſiquée. Il étoit indifférent à Borandor où il porteroit ſes pas, pourvu que dans ſes voyages ſa curioſité fût ſatisfaite. Il forme le deſſein d'aller par lui même juger des merveilles qu'on lui raconte. Le prix eſt fait avec un Pilote & quelques Matelots: on met à la voile, & au bout d'un mois on arrive au Port de l'Iſle de Sympſiquée. Pluſieurs Dames viennent le recevoir à la deſcente de ſon vaiſſeau, lui demandent ſon nom & ſon pays, & apprenant qu'il eſt François, elles lui font le plus gracieux accueil, & le conduiſent dans une maiſon deſtinée à recevoir les étrangers. Dans les premiers jours on ſe contenta de lui permettre d'examiner toutes les raretés raſſemblées dans un ſuperbe Palais; mais lorſque les Dames eurent pris une connoiſſance plus particuliere de ſa ſageſſe, elles ſe firent un plaiſir de le promener dans l'Iſle, & de lui apprendre comment elle avoit été habitée. Voici ce qu'il recueillit des diſcours d'une de ſes conductrices.

» L'Iſle de Sympſiquée eſt ſituée aſſez
» proche du détroit qui joint la mer Rouge
» au grand Océan : les eaux dans leſquelles
» elle ſe trouve ſont argentées, claires, &
» toujours tranquilles ; mais au delà la mer
» eſt hériſſée de pointes de roches contre
» leſquelles les flots viennent ſe briſer &
» former une tempête preſque continuelle,
» & ſi terrible, que les navigateurs redou-
» tent de s'en approcher, dans la ſuppoſi-
» tion que le milieu de ces eaux eſt un
» gouffre effroyable. Cependant l'Iſle jouit
» du plus beau ciel & d'un printemps qui
» ſans ceſſe ſe renouvelle. Héracléon,
» Prince Grec, fort verſé dans la Science
» de la Cabale, après avoir été long-temps
» le jouet des orages, vint faire naufrage
» ſur les côtes de Sympſiquée : il trouva la
» ſituation du lieu charmante, &, dégoûté
» du monde, il y fixa ſon ſéjour avec les
» compagnons de ſon infortune. Cette
» peuplade s'eſt conſidérablement aug-
» mentée ſous la conduite d'Héracléon,
» qui établit les loix que nous ſuivons
» encore. Le Sénat qui nous gouverne eſt
» compoſé de douze femmes, qui durant
» toute leur vie ſe ſont rendues recom-
» mandables par leurs vertus. Ce ſont
» elles qui diſtribuent les charges de l'Etat,

» qui y maintiennent la police & veillent
» à ce que les finances soient sagement
» administrées. Dans leur Conseil secret,
» elles nomment un Roi entre les citoyens;
» mais le peuple ne le connoît point, &
» ce Roi ignore à quelle dignité il vient
» d'être élevé. Nous parlons de lui, nous
» le révérons, tout se fait en son nom;
» son autorité est la loi que nous suivons,
» & Sa Majesté, la Souveraine à laquelle
» nous obéissons. Si l'une des douze
» Conseilleres vient à mourir, on en élit
» une nouvelle à sa place; mais celle-là
» ignore quel est le nom de notre Roi.
» Lorsque ce Souverain caché meurt, cet
» accident naturel est publié; on lui fait
» de superbes obseques : on lui dresse une
» statue, que l'on place sous un riche
» dais, & l'on procede à l'élection d'un
» nouveau Roi. Néanmoins, s'il nous arri-
» voit une guerre, ce secret seroit divul-
» gué, & le Roi se mettroit à la tête de
» notre armée. Par ce moyen, notre Etat,
» moitié Républicain, moitié Monar-
» chique, s'est soutenu jusqu'à présent.
» C'est Héracléon qui a fait bâtir le Palais
» que vous voyez, & qui y a déposé un
» livre d'or, que notre Sénat consulte dans
» les cas extraordinaires. Ce Sage, par
N iv

» ses grandes connoissances dans la Cabale,
» a prévu & inscrit dans ce livre tout ce
» qui devoit nous arriver, & à chaque
» article il nous a tracé la conduite que
» nous devions tenir.

» Il y a un peu plus de cent ans qu'il
» est arrivé dans ce pays une Dame Fran-
» çoise, nommée *Melgonde*, qui, persé-
» cutée dans sa patrie, y fut conduite par
» sa bonne fortune : son amant, appelé
» *Béranger*, protégé par un Sage, s'y
» rendit quelque temps après. Nos aïeux
» ont eu le bonheur de connoître ces
» amans, dont la race subsiste parmi nous,
» & les bienfaits dont notre Colonie leur
» est redevable, ont fait passer en loi,
» que tout François qui aborderoit dans
» notre Isle, y jouiroit de tous les droits
» de citoyens, dès le moment de son
» arrivée. Ne soyez donc pas surpris, dit
» à Borandor sa sage conductrice, si nous
» vous traitons comme notre ami, puis-
» que vous avez pris naissance dans la
» patrie de nos bienfaiteurs Melgonde &
» Béranger «.

Tout ce que voyoit Borandor lui sem-
bloit un songe : la beauté du climat, la
douceur du gouvernement de Sympsiquée,
& la concorde qui régnoit entre les habi-

tans, comparées avec les affreux désordres qui lui avoient fait abandonner la France, le déterminerent à se fixer pour jamais dans cet agréable séjour. Il fit part au Sénat de cette résolution, & il lui fut répondu, que si tel étoit son dessein, il devoit se choisir une épouse entre les jeunes citoyennes à marier. Ce jour même étoit celui où l'on devoit faire l'élection d'une nouvelle Reine des Nymphes, c'est-à-dire de la plus sage & de la plus belle entre les jeunes filles. Le choix tomba sur la charmante Armeliane, une des descendantes de Melgonde & de Béranger, & ce fut elle qui fixa les regards & les sentimens de Borandor. Il se soumit, suivant la loi du pays, à une épreuve de cinq ans, pendant lesquels il ne devoit avoir de volontés que celle de son amante. Ce temps passé, il épousa solennellement Armeliane, qui au bout de l'année, le fit pere d'une fille, à laquelle il donna le nom de Jeanne; & c'est la fameuse Pucelle, à qui, par un enchaînement de circonstances extraordinaires, la France dut son salut.

L'enfance de Jeanne fut employée par ses parens à conserver sa beauté naturelle, & à cultiver son esprit. Ils firent entrer dans son éducation l'art de domp-

ter un cheval, & celui de tirer adroitement de l'arc; & lorſqu'elle eut atteint ſa quinzieme année, Borandor & Armeliane demanderent l'ouverture du livre d'or d'Héracléon. On y lut ſans ambiguité, que les deſtins de Jeanne, l'appelant à mettre à fin une grande entrepriſe, elle devoit paſſer au pays de ſon pere, & ſe ſervir, pour faire ce long voyage, d'un vaiſſeau myſtérieux, fabriqué, ſelon les loix de la Cabale, par Héracléon lui-même, & que l'on conſervoit dans le tréſor du Palais. Or, ce navire avoit la vertu de s'élever dans les airs, & d'y voguer à pleines voiles, comme un vaiſſeau navigue au milieu de l'Océan.

Ce ne fut pas ſans regrets que Borandor & Armeliane virent partir leur fille bien-aimée; mais ils trouvoient leur conſolation dans les promeſſes d'Héracléon, qui aſſuroit que Jeanne deviendroit l'Héroïne de ſon ſiecle. Ils lui donnerent pour la ſervir Aldonze la ſage, qui ſe chargea de conduire le vaiſſeau, & Colizerpe, très-expérimentée dans l'art de la Médecine & de la Chirurgie. Les voiles déployées, on vit cette machine extraordinaire s'élever, & fendre les airs avec une rapidité inconcevable.

Nous ne dirons point combien elle fut de temps à gagner la Région des Gaules; & l'Auteur nous rapporte seulement qu'elle s'abattit dans la forêt des Ardennes, assez près de la Lorraine, & que les trois Pucelles étant descendues à terre, firent de leur vaisseau une maison assez commode, & s'y établirent, cultivant tour à tour un petit jardin, & allant chasser les bêtes fauves pour leur subsistance.

Dans ce temps il y avoit assez proche de la forêt d'Ardennes un vieux Gentilhomme Lorrain, nommé *Karantiere*. Il avoit une fille charmante, appelée *Méroflée*, dont la chasse étoit la passion dominante. Un jour cette Demoiselle ayant poursuivi un cerf, s'avança seule jusques au milieu de la forêt. Il ne lui fut plus possible de retrouver sa route. Plus elle marchoit, plus elle s'éloignoit; enfin, excédée de fatigue, elle fut obligée d'abandonner son cheval, & de s'asseoir au pied d'un arbre pour y prendre quelque repos. Elle passa trois jours dans cette situation terrible, craignant sans cesse d'être dévorée par des animaux féroces, & ne soutenant ses forces qu'à l'aide de quelques fruits sauvages. Son pere, désespéré de son ab-

ſence, la cherchoit par-tout, & faiſoit retentir les bois de ſes plaintes. Le haſard le conduiſit au lieu où Méroflée étoit preſque expirante; & la joie que ces deux perſonnes eurent de ſe revoir, fut le terme de la vie de cette fille imprudente, & penſa finir les jours du pere. Heureuſement que les gens qui ſuivoient ce bon vieillard, lui adminiſtrerent de prompts ſecours. On le rendit à la vie; mais il ne fut pas poſſible de lui faire oublier une fille qu'il aimoit uniquement. Il ſe fit porter chez un Hermite de la forêt, où il paſſa pluſieurs jours; & comme il s'en retournoit à Karantiere, il fit rencontre de la Pucelle. La vue d'une fille auſſi aimable excita ſa curioſité; il ne put ſe refuſer au plaiſir de l'aborder. Tout ce que Jeanne lui dit dans la converſation qu'ils eurent enſemble, lui parut étonnant, merveilleux, & l'étoit en effet. Pour répondre à ſa confiance, le vieux Chevalier lui fit part de la perte de ſa fille, & de la douleur qu'il en reſſentoit. La Pucelle chercha à le conſoler; &, tout en cauſant, ils ſe trouverent auprès de la maiſon de Jeanne, où elle l'engagea à entrer. Le récit qu'il venoit de faire fut ſuivi de pluſieurs foi-

bleſſes, qui ne lui permirent pas de ſe remettre en chemin. Contraint de demeurer trois jours dans cet hermitage, la Pucelle lui inſpira tant d'intérêt, qu'il lui propoſa de remplacer dans ſon cœur & dans ſa maiſon ſa fille Méroflée. Jeanne, inſpirée ſans doute, quelque étrange que fût cette propoſition, y conſentit. On prit la route de Karantiere dans le vaiſſeau merveilleux qui avoit ſervi de maiſon à la Pucelle, pendant ſon ſéjour dans la forêt d'Ardennes. S'étant arrêté aſſez proche du château, le vieillard fut inſtruire ſon épouſe de ce qu'il avoit projeté, & la vieille Dame, ſe prêtant à cette ſuppoſition, reçut la Pucelle avec les démonſtrations de la plus tendre amitié. Griſiſol, fils de Karandiere, qui avoit été dix ans hors de la France, arriva dans ce temps, & crut témoigner toute ſa tendreſſe à ſa ſœur, en embraſſant la fauſſe Méroflée.

Pendant que la Pucelle vivoit ainſi auprès de ſes parens putatifs, le Prince d'Orléans ayant aſſiſté aux tournois qui furent faits en Lorraine pour le recevoir, Jeanne, accoutumée aux exercices des Chevaliers, voulut y paroître avec avantage, & conçut un projet qu'elle mit à

exécution. Elle se rendit secrétement à Nanci. Le lendemain de grand matin, comme le Prince passoit à la Chapelle du Château pour y faire ses prieres, il rencontra une Dame, vêtue d'habits de deuil, qui lui présenta un jeune Ecuyer, & le supplia de vouloir bien l'armer Chevalier, en lui protestant qu'il avoit toutes les qualités nécessaires pour obtenir cette faveur. Le Prince, charmé de l'honnêteté de la Dame veuve, & de la taille élégante de l'Ecuyer, le baisa au front, suivant l'usage, & prenant une épée que lui présenta la Dame, il en donna à l'Ecuyer du plat sur l'épaule. Après cette cérémonie, Louis entra dans l'Eglise, espérant y retrouver le nouveau Chevalier, lorsqu'il auroit fait sa priere; mais il s'étoit retiré avec la Dame en deuil jusqu'à l'heure du tournoi. Le Prince d'Orléans ne parla que de l'aventure qui lui étoit arrivée. Les lices étant ouvertes, le nouveau Chevalier y parut de bonne grace, emporta la bague, & se retira après avoir remis sa lance à son Ecuyer, qui la vint déposer aux pieds de Louis. Ce Prince, se doutant pour lors de quelque chose, chercha des yeux la belle Méroflée; & comme il s'avançoit pour

en ſavoir des nouvelles, il la vit venir ſans armet, & la reconnut pour le faux Ecuyer.

Dès lors il conçut les ſentimens les plus tendres pour notre Héroïne. Il la ſuivit, comme nous l'avons dit, au château de Karantiere ; & ce fut là qu'il forma le projet d'employer ſa valeur à ranimer celle de Charles VII. Nous avons vu ce qu'elle fit pour délivrer Orléans ; parcourons avec notre Auteur ſes autres faits guerriers.

Le Prince d'Orléans venoit de terminer glorieuſement ſa vie au ſiége d'Orléans, & la Pucelle, le Comte de Dunois & les autres Chevaliers François avoient bien vengé ſa mort, puiſque les Anglois fuyoient de toutes parts. N'oſant ſe préſenter devant la Pucelle, ils tenterent d'enlever le Roi à Chinon. Betfort, leur Chef, raſſemble tous ſes Chevaliers ; il ſurprend le Roi à la chaſſe : mais la Pucelle eſt avertie à temps du péril qu'il court ; elle s'arme auſſi-tôt, prend avec elle tout ce qu'elle rencontre de Gendarmes, fond ſur les Anglois, & dégage Charles VII, qui, rappelant ſon courage, l'aida à remporter une victoire complette. La Pucelle fut grièvement

bleſſée dans ce combat ; mais un baume compoſé par le ſage Héracléon, & connu de Colizerpe, guérit bientôt ſa plaie.

Nous ſommes diſpenſés de ſuivre la Pucelle dans ſes exploits guerriers, dont le récit eſt conforme à l'Hiſtoire véritable, & qui n'auroit rien de nouveau pour nos Lecteurs. Elle chaſſa les ennemis des bords de la Loire, & donna au Roi la facilité de ſe rendre à Orléans. Un ſeul trait mérite d'être rapporté. Comme elle paſſoit à la tête d'une Compagnie de Gendarmes, une de ces femmes qu'on tolere quelquefois à la ſuite des armées, eut l'impudence de lui dire des injures. La Pucelle les entendit ; elle pouſſa vers elle ſon cheval, & ſaiſiſſant l'épée d'un ſoldat, elle en appliqua pluſieurs coups ſur les épaules de celle qui venoit de l'inſulter ; l'épée ſe briſe & vole en éclats. Charles VII n'étoit pas éloigné : il accourt, & fait quelques reproches à cette fille courageuſe, ſur ce qu'elle vient d'employer ſi mal à propos ſa bonne épée. *Sire*, lui dit la Pucelle, *ne croyez pas que j'aie tant mal travaillé ; cette bonne lame, la voilà qui pend encore à mon côté, marquetée du ſang de vos ennemis ;* *c'eſt*

c'est celle du Valet qui s'est rompue ; la mienne ne sait frapper que du taillant sur les Chevaliers les plus braves, qui sont de vos ennemis, & non sur personne de déshonneur, que tout ce qui m'appartient dédaigne.

D'Orléans l'on gagna le chemin de la Champagne ; quelques villes furent emportées d'assaut ; les autres vinrent apporter leurs clefs à leur légitime Souverain; enfin on arriva à Reims, où, tout étant disposé pour le Sacre du Roi, la cérémonie s'en fit au grand contentement de tous les bons François ; & la Pucelle eut l'honneur de ceindre l'épée à Charles VII, & de la porter pendant le banquet royal ; mais aussi-tôt qu'elle eut rempli ce noble office, elle quitta ses armes, reprit ses habits de femme, & n'en parut que plus intéressante. Cependant les Anglois se soutenoient encore en différentes parties de la France ; & quoique la Pucelle eût rempli sa mission, puisqu'elle avoit conduit le Roi à Reims, elle rentra en campagne, & poursuivit pied à pied l'ennemi, le battant par-tout où elle le rencontroit.

L'AUTEUR, au milieu de cette guerre active, donne différens amans à la Pucelle, entre autres le Comte de Dunois & le Chevalier Brochard; mais tout ce qu'il raconte de ces amours n'a rien de piquant. Enfin il termine son plat & extravagant Roman par la prise de son Héroïne, au siége de Compiegne; mais il ne dit rien de la barbarie des Anglois, qui la firent périr au milieu des flammes. S'il est possible de renchérir sur les traits de la folle imagination de Beroalde de Verville, on peut supposer qu'Aldonze & Colizerper furent chercher à Karantiere le fameux vaisseau qui les avoit portées dans la forêt d'Ardennes, qu'elles le conduisirent sur la place du vieux Marché à Rouen, & qu'au moment où la Pucelle alloit être attachée au bûcher, elles l'enleverent, & l'ayant placée au milieu d'elles, elles prirent, à travers les airs, la route de l'Isle de Sympsiquée.

FIN de la quinzieme section des Romans du seizieme siecle.

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

ROMANS du seizieme siecle,
Section XVI.

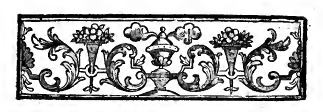


A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



DE

LA LECTURE

DES

LIVRES FRANÇOIS.

ŒUVRES

DE

FRANÇOIS RABELAIS.

AU lieu de continuer à rendre compte des Romans de Beroalde de Verville, je vais interrompre les extraits que j'étois en train d'en donner, & revenir sur mes pas, pour parler d'un Auteur plus ancien, dont Verville se faisoit honneur d'être le disciple ; c'est Rabelais. J'ai déjà publié plusieurs volumes de ces Mélanges,

gardé comme un monument curieux & critique des erreurs, des préjugés, & des sottises de leurs peres; ils y voyoient avec plaisir que de leur temps on s'étoit déjà bien corrigé. La lecture de Rabelais faisoit sur eux le même effet que produit sur nous celle de certaines Comédies de Moliere, telles que les Précieuses ridicules, & les Femmes savantes; elles ont réussi à corriger certains ridicules de société que nous nous applaudissons de ne plus avoir. Si nous poussions un peu plus loin nos réflexions, nous trouverions peut-être que nous n'avons fait qu'en changer. Mais déjà le seizieme siecle est trop éloigné de nous; la satire de ce temps-là ne nous intéresse plus autant qu'elle intéressoit il y a cent ans. Ainsi Rabelais a perdu une partie de son prix, & ses défauts au contraire nous frappent davantage. Son style est devenu presque inintelligible, d'autant plus qu'il est mêlé d'expressions dont l'étymologie est scientifique; il ne peut plus s'entendre sans un Glossaire, &, pour ainsi dire, sans une Traduction. Les plaisanteries qui y sont semées à pleine main, ne sont plus du ton du siecle. Ses meilleurs Contes ne peuvent plus se répéter, du moins sous la forme dans laquelle il les a pré-

ſentés. Les Anecdotes hiſtoriques qu'ils contiennent, tombent ſouvent ſur des perſonnages, des familles, & des faits entiérement oubliés. Il n'y a donc plus moyen de lire le texte de Rabelais tout entier & tout ſeul, comme on faiſoit il y a cent ans. Il y en a trente qu'un homme de beaucoup d'eſprit (l'Abbé de Marſy) voulut mettre Rabelais à la portée de tous les Lecteurs de ſon temps; il ſe donna la peine de traduire en entier les cinq Livres de Gargantua & de Pantagruel. Il mit au bas de cette Traduction l'ancien texte qu'il avoit jugé à propos de changer, & y ajouta quantité de remarques & d'éclairciſſemens qu'il tira en partie de deux principaux Commentateurs de Rabelais qui l'avoient précédé, *M. le Duchat*, & *M. Motteux*. Ce nouveau Rabelais n'a pas fait fortune; il étoit en huit volumes, c'étoit beaucoup trop. M. de Voltaire avoit dit qu'il falloit réduire Rabelais à quelques pages: peut-être n'avoit-il porté ce jugement ſévere, que parce qu'il n'avoit pas eu la patience de le lire tout entier; mais alonger encore Rabelais, c'étoit le moyen de ranger tous les Lecteurs à l'avis de M. de Voltaire, & par la même raiſon.

En 1776, je donnai dans la Bibliotheque des Romans une légere idée de Rabelais; mais je crois auſſi qu'elle eſt trop ſuccincte : je vais à préſent prendre un parti mitoyen, & employer cette Section ci à repaſſer avec mes Lecteurs ſur tous les chapitres de Rabelais. Nous irons aſſez vîte, pour ne pas outrepaſſer les bornes de ce demi-volume; & cependant j'eſpere qu'il ne m'échappera aucun des Contes plaiſans, mais de nature à être préſentés aux perſonnes pour qui j'écris, qui ſe trouvent dans Rabelais, aucune anecdote piquante, aucun trait d'érudition remarquable, & même aucune réflexion ſage & ſpirituelle; car il y en a dans Rabelais : enfin je tirerai des remarques de ſes Commentateurs, ce qui me paroîtra en valoir la peine, & pouvoir donner des lumieres ſur les mœurs & les uſages du ſeizieme ſiecle; après cela on pourra ſe paſſer de lire Rabelais : mais je crois qu'on ne peut pas bien connoître le génie du ſeizieme ſiecle, ſans lire l'extrait que je vais en donner.

On ſait que François Rabelais naquit à Chinon en 1483. Il ſe fit Cordelier à l'âge de dix huit ans, ayant déjà fait ſes Cours d'Humanités, de Rhétorique & de

Philoſophie, auſſi bien qu'on pouvoit les faire dans ce temps-là en Province. Ce fut dans le Couvent de Fontenay-le-Comte en Poitou, qu'il fit profeſſion ; & quoiqu'il n'y trouvât pas probablement beaucoup de ſecours pour augmenter ſes connoiſſances, il acquit celles des principales Langues tant mortes que vivantes. Au bout de quelques années, de petites fredaines le firent mettre en pénitence ; ce qui lui déplut ſi fort, qu'il quitta ſon Couvent, fit un premier voyage à Rome, & obtint du Pape ſa tranſlation dans l'Ordre de Saint Benoît. Ce fut l'an 1523 : on lui aſſigna le Couvent des Bénédictins de Maillezais en Poitou, pour ſa réſidence ; mais il n'y demeura pas long-temps ; il alla à Montpellier, y étudia en Médecine, à ce que l'on croit, pendant deux ou trois ans : il y reçut le bonnet de Docteur, & exerca cette profeſſion tant à Lyon qu'à Montpellier même. Il rendit un grand ſervice à cette Univerſité, en obtenant, dans un voyage qu'il fit à la Cour, le rétabliſſement d'un Collége, dans lequel il donna lui-même des leçons ſur Hippocrate & ſur Galien. Ce fut dans ce temps qu'il fit imprimer la Traduction latine de quelques-uns de

leurs Ouvrages. C'eſt depuis cette époque (1532) que l'on conſerve dans la Faculté de Médecine de Montpellier la robe de Rabelais, & qu'on en revêt ceux qui ſoutiennent leurs Theſes de Licence. En 1534, Jean du Bellay, Evêque de Paris, allant à Rome, trouva Rabelais à Lyon, & l'emmena en Italie avec lui, en qualité de ſon Médecin. L'Evêque fut fait Cardinal en 1535, & Rabelais revint avec lui en France en 1536. On a fait beaucoup de contes ſur la façon tout-à-fait comique dont on prétend que notre Auteur ſe conduiſit à Rome pendant ce voyage; mais ils ſont faux: au contraire il mit pour ainſi dire ſa conduite paſſée tout-à-fait en regle, ayant obtenu du Pape d'être relevé de l'excommunication qu'il avoit encourue en quittant ſon Couvent de Maillezais, pour aller étudier en Médecine & exercer cette profeſſion. Le Pape lui permit d'habiter tel Couvent de l'Ordre de Saint Benoît qu'il voudroit. Il choiſit celui de Saint Maur-les-Foſſés, près Paris: il y fut admis à la fin de 1536; & l'année ſuivante il fut ſéculariſé avec tous les Moines de cette Abbaye, qui furent érigés en Chanoines. Etant ainſi devenu

aussi libre que peut l'être un Prêtre séculier, il vécut cependant à Saint Maur jusqu'en 1545, qu'il fut fait Curé de Meudon près Paris. Il mourut en 1553, non à Meudon, mais à Paris, sur la Paroisse Saint Paul, au moment, dit on, où il alloit prendre possession de cette grande Cure; il est enterré dans le cimetiere de cette Paroisse. On lui a imputé aussi mal à propos d'avoir fait d'aussi mauvaises plaisanteries à l'heure de sa mort, que pendant son voyage à Rome. Les Auteurs de son siecle les mieux instruits pensent qu'il n'étoit pas si facétieux dans la conversation & dans la vie ordinaire, qu'on pourroit le croire en s'attachant à la forme & à l'écorce de ses Livres; mais on ne peut se tromper en lui attribuant une vaste mémoire & une immense érudition. Il n'étoit point libertin, du moins ses Supérieurs, depuis sa sortie des Cordeliers, ne l'ont jamais regardé comme tel; mais il croyoit ne pouvoir hasarder quelques opinions critiques & satiriques, qu'à la faveur d'un badinage qui ne les rendît pas intelligibles à tout le monde, & qui lui laissât la liberté de soutenir qu'il n'avoit voulu que s'amuser & divertir ses Lecteurs. Il assure dans une

Epître dédicatoire au Cardinal de Châtillon, qu'il n'a prétendu que fournir aux affligés & aux malades de quoi se distraire de leurs maux. Il faut convenir cependant que quelques-unes de ses plaisanteries sont bien fortes, tant par rapport aux mœurs, qu'au respect dû à la Religion. Elles révolteroient aujourd'hui; mais la meilleure compagnie s'en permettoit de semblables du temps de Rabelais : aussi, à l'exception du dernier Livre de Pantagruel, qui n'a paru qu'après la mort de l'Auteur, tous ont été imprimés avec privilége du Roi. Ce ne fut qu'en 1551 que le Procureur Général Gilles Bourdin, que l'illustre M. De Thou nous représente comme un homme bigot & passionné, fit rendre un Arrêt du Parlement contre le Pantagruel; mais il ne prononça rien contre l'Auteur qui vivoit encore, & ne s'en embarrassoit guere. Cet Arrêt n'empêcha nullement le débit de l'Ouvrage; & neuf ans après la mort de l'Auteur, le cinquieme Livre fut reçu avec le même applaudissement que l'avoient été les premiers.

La vie de Gargantua est précédée d'un prologue que Rabelais adresse aux buveurs & aux libertins de son temps : il y fait

le bon compagnon, & l'étoit peut-être un peu ; mais, selon toute apparence, il affectoit ce caractere principalement pour cacher son jeu : il prétend qu'il ne faut chercher dans son Ouvrage ni sens, ni allégorie, & se moque de ceux qui veulent en trouver dans les Poëmes d'Homere & d'Ovide ; cependant le moment d'après il dit qu'on interprétera son Livre tout comme on voudra, qu'il ne s'en embarrasse guere; & il finit par boire à la santé de ses Lecteurs.

Le premier Chapitre est *de la généalogie de Gargantua.* Il le fait descendre des Géans, & fait quelques bonnes réflexions mêlées de plaisanteries sur l'obscurité & l'incertitude de toutes les généalogies. » Moi qui vous parle, dit-il, je » cuide (pense) que suis descendu de » quelque Roi ou Prince du temps ja- » dis; car oncques ne fut homme qui » eut plus grande affection d'être Roi » que moi, afin de faire grande chere, » pas ne travailler, & bien enrichir mes » amis, tous gens de bien & de savoir «. C'est ainsi que de tout temps le peuple a considéré les grandes places.

Le second Chapitre est intitulé des *fanfreluches antidotées.* Le mot de *fan-*

freluche, qui se trouve souvent dans Rabelais, veut dire fariboles, balivernes. Tout ce chapitre des fanfreluches est en vers tous fort bien rimés, mais dans lesquels il est difficile de trouver de la raison, du moins en apparence; cependant il est certain qu'il y a un sens caché, & même plusieurs anecdotes renfermées sous cette ridicule enveloppe. On entrevoit qu'il y est question, d'un côté, de l'autorité excessive que les Catholiques attribuoient au Pape; de l'autre, de toutes les hérésies des quinzieme & seizieme siecles, & même des Rois & Princes du temps de Rabelais, tels que François I & Charles-Quint.

Le Chapitre troisieme, *comme Gargantua fut porté onze mois au ventre de sa mere.* Rabelais y étale beaucoup d'érudition & de connoissances médicinales. Il cite un grand nombre d'Auteurs & d'exemples en faveur de l'opinion qu'une femme peut être grosse onze & même douze mois. On prétend qu'il avoit en vue la Reine Marie d'Angleterre, derniere femme de Louis XII. Cette Princesse, jeune & vive, qui n'avoit pas vécu long-temps avec son époux, déjà vieux & infirme quand elle l'épousa, fut très-fâchée d'être veuve sans avoir donné à la France

un héritier de la Couronne de Louis XII: elle voulut, pendant long-temps, faire croire qu'elle étoit grosse; mais à la fin, elle fut obligée de s'en retourner en Angleterre, où tout le monde sait qu'elle épousa un simple Gentilhomme, que le Roi Henri VIII fit Duc de Suffolk : elle conserva, quoique remariée, le rang & les honneurs de Reine; & depuis ce temps l'usage s'est perpétué en Angleterre, que les Dames ne perdent jamais le rang de leurs premiers maris, quoiqu'elles en épousent d'un ordre inférieur.

On trouve dans ce Chapitre un vieux mot François, dont les Commentateurs de Rabelais donnent l'explication. On dit que Gargamelle étoit une belle *Gouge*. C'est ainsi qu'on désignoit une fille; l'on appeloit les jeunes garçons *Goujats :* ce dernier terme s'est pris, par la suite, en mauvaise part, & ne s'applique qu'aux Valets de l'armée, qui sont d'une espece inférieure aux soldats.

Chapitre quatrieme. » Gargamelle » étant grosse de Gargantua, faisoit » bonne chere «. C'est dans ce Chapitre qu'il est question de la grande diablerie à quatre personnages. L'on sait que lorsque Rabelais commença son Gargantua, c'est-

à-dire en 1535, il n'y avoit d'autres Spectacles en France que les Mysteres; représentations bien plus ridicules par leur exécution, qu'elles n'étoient pieuses par leur sujet : on y représentoit Dieu & ses Saints, & sur-tout les Diables; c'étoient ceux-là qui faisoient effet sur le peuple, qui applaudissoit à leurs figures hideuses, à leurs queues, & à leurs cornes, sur-tout quand leur propos & leurs grimaces y étoient assortis. On croyoit qu'un Mystere ne pouvoit être beau, s'il n'y avoit au moins quatre grands Diables : de là nous est restée l'expression proverbiale *faire le Diable à quatre.*

Chapitre cinquieme. *Propos de Buveurs.* Effectivement il ne contient que des propos de ce genre, parmi lesquels il y en a de fort ridicules, entre autres: *je ne bois que dans mon Bréviaire, comme un beau Pere Gardien*; c'est que du temps que Rabelais étoit Cordelier, on servoit au Gardien double pitance de vin dans une grosse bouteille courte, que l'on appeloit un *Bréviaire.*

Nous voyons encore que les chansons à boire & de cabarets s'appeloient alors *Motets* : cette expression est aujourd'hui réservée pour la Musique d'Eglise.

Voici quatre vers de Rabelais, qui contiennent quelques anecdotes. Après avoir dit que s'il montoit aussi haut qu'il avale, il seroit au haut des cieux, plaisanterie qui roule sur ce que de son temps les mots *avaler* & *descendre* étoient synonymes : il demande à boire, & ajoute:

Ainsi se fit Jacques Cœur riche;
Ainsi profite bois en friche;
Ainsi Bacchus conquêta l'Inde;
Ainsi se convertit Melinde.

Voici comme ces vers s'expliquent : 1°. Jacques Cœur amassa, comme l'on sait, des richesses immenses, sous les regnes de Charles VII & de Louis XI. Comme il faisoit un grand négoce dans le Levant, & avoit de grands établissemens dans l'Isle de Chypre, l'Auteur suppose que c'est avec le commerce du vin de Chypre qu'il s'est enrichi.

2°. Le bois en friche, ou celui qu'on laisse croître naturellement, profite en buvant, c'est-à-dire, lorsqu'il pleut & qu'il est arrosé par les eaux du ciel.

3°. Bacchus conquit l'Inde, &, à ce que disent les Anciens, la plus grande partie de la terre, en faisant connoître le vin dans tous les pays où il voyagea.

4°. Les Portugais ayant doublé le Cap de Bonne-Espérance, trouverent sur la côte d'Afrique un grand & beau Royaume, nommé *Melinde.* Le Roi & les Peuples étoient Mahométans, & par conséquent ne buvoient point de vin ; mais Vasco de Gama, qui en avoit apporté sur sa flotte, leur en fit tant boire, que par ce moyen il les soumit au Portugal, & leur fit même, à ce qu'on dit, goûter les vérités de la Religion Chrétienne.

Rabelais met sur le compte d'un grave Docteur cet axiome : *l'appétit vient en mangeant, mais la soif s'en va en buvant.*

Chapitre sixieme. *Comment Gargantua naquit d'une façon étrange.* Tout ce Chapitre n'est que de pures plaisanteries. » Gargantua, soudain qu'il fut né, ne » cria comme les autres enfans : mies, » mies, mies ; mais à haute voix s'écrioit: » à boire, à boire, à boire, comme invi- » tant tout le monde à boire «. Les Commentateurs de Rabelais parlent de l'époque de la naissance de Gargantua, pour trouver de la ressemblance entre ce personnage imaginaire & le Roi François Ier ; pour moi je n'y vois pas grande analogie. François Ier. étoit fort gaillard, il aimoit le vin & les femmes ; mais qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec toutes

les extravagances que l'Auteur imagine ſur le compte de Gargantua, qu'il ſuppoſe avoir été un Géant énorme, qui avaloit des tonnes de vin comme on en boit des verres, &c. ?

Rien de remarquable ſur le Chapitre ſeptieme ; mais le huitieme nous apprend comme on étoit habillé du temps de Gargantua. On portoit alors des chemiſes de toile, froncées au cou & aux poignets, avec des couſſinets qui y tenoient & paſſoient ſous les aiſſelles. Les gens de condition avoient des pourpoints de ſatin blanc, attachés avec des aiguillettes de peau de chien. Rabelais fait une mauvaiſe plaiſanterie, en diſant qu'autrefois on attachoit les chauſſes aux pourpoints, & qu'alors c'étoient les pourpoints que l'on attachoit aux chauſſes ; ce qui prouve toujours que les chauſſes tenoient aux pourpoints. Ces chauſſes étoient d'eſtamet, étoffe de laine aſſez légere ; mais on les tailloit & les déchiquetoit, & à travers les déchiquetures on voyoit bouffer des morceaux d'étoffe de ſoie de couleur différente de celle des chauſſes. Le devant en étoit couvert par une piece que l'on appeloit *braguette*, attachée avec des crochets quelquefois de métal, &

ornés

ornés de pierreries. L'empeigne des souliers étoit d'étoffe déchiquetée comme les hauts de chausses, & à travers les trous de laquelle passoit une étoffe encore plus précieuse; les semelles étoient de peau de vache. On avoit par-dessus le pourpoint un saye ou habit, quelquefois de velours bleu brodé, une large ceinture à laquelle pendoit l'épée, le poignard & la bourse, un bonnet de velours, avec une grande plume, & au cou une chaîne de perles & de pierres précieuses, des diamans aux doigts, parfaitement montés par le fameux Lapidaire *Hans Carvel*, & estimés par les *Foucres*, ou, pour mieux dire, *Fuggers* d'Ausbourg. *Hans* ou Jean *Carvel* étoit effectivement un fameux Joaillier Allemand : c'est sur ce personnage, qui étoit marié, ou que Rabelais suppose tel, qu'il fait un Conte qui a été mis en vers par notre La Fontaine. Quant aux Fuggers, on sait qu'ils étoient alors de fameux Négocians en Allemagne, où leur famille subsiste encore & tient un rang parmi les Comtes de l'Empire.

Chapitre neuvieme. *De la couleur des livrées de Gargantua.* Rabelais prétend que les couleurs de son Héros étoient le blanc & le bleu, & que cela veut dire

joie céleste. On sait que de tout temps ces couleurs ont été celles de nos Rois. Rabelais parle, à cette occasion, des devises; mais ce qu'il dit n'est pas fort intéressant, quoique les devises fussent alors fort à la mode. Il nous apprend, en passant, que celle de l'Amiral de Brion, qui fut pendant un temps favori de François Ier, étoit une ancre entourée d'un Dauphin, avec ces deux mots Latins, *festina lentè*; hâte-toi lentement, c'est-à-dire, agis avec réflexion.

Dans le dixieme Chapitre, il revient sur le blanc & le bleu, & soutient toujours que le blanc signifie plaisir & joie, & que la plupart des Nations ont regardé le noir comme une couleur de deuil, excepté les Syracusains qui portoient le deuil en blanc. On peut ajouter que les Chinois le portent encore de même, & que de nos jours en France si l'on porte le grand deuil en noir, on porte le petit deuil en blanc.

Le Chapitre onzieme est intitulé *de l'adolescence de Gargantua*. Il le représente comme un étourdi & un polisson. Les malins du seizieme siecle se sont encore obstinés à reconnoître là François Ier. Il n'y a pas un mot du portrait que fait Rabelais du petit Gargantua, qu'ils ne lui

aient appliqués. Par exemple, que dans ſes premieres années il n'avoit appris que trois ſciences, manger, boire & dormir, boire, dormir & manger, dormir, manger & boire; qu'il mordoit en riant, & rioit en mordant, qu'il ſe cachoit dans l'eau de peur de la pluie, qu'il mettoit ſouvent en parlant la charrette devant les bœufs, ſe chatouilloit pour ſe faire rire, & ſe grattoit où il ne lui démangeoit pas, ſe laiſſoit tirer les vers du nez, battoit les buiſſons ſans prendre les oiſillons, eſpéroit prendre les allouettes ſi les nues tomboient, & croyoit facilement que veſſies fuſſent lanternes (1).

Enfin Rabelais dit que le jeune Gargantua mangeoit dans la même écuelle que les chiens de ſon pere, qu'il leur mordoit les oreilles, & ſe laiſſoit *graſigner* le nez par eux. On voit bien qu'il eſt queſtion ici de la familiarité avec laquelle François Ier, étant jeune, vivoit avec les Seigneurs de ſon âge, qui le traitoient de pair à compagnon, au grand détriment de la Majeſté Royale. Tel étoit l'effet de la mau-

(1) Il n'y a pas une ſeule de ces expreſſions proverbiales, que les Commentateurs de Rabelais n'aient appliquée aux fautes que François I. fit dans ſa jeuneſſe.

vaiſe éducation que François Ier. avoit reçue, ayant été trop careſſé & gâté par ſes Nourrices & ſes Gouvernantes.

Chapitre douzieme. *Des chevaux artificiels de Gargantua.* Ce ſont des chevaux de bois avec leſquels l'enfant s'amuſoit. Ce Chapitre ne contient que des platitudes.

C'eſt encore pis dans le treizieme, intitulé, *comment grand Goſier, pere de Gargantua, connut l'eſprit merveilleux de ſon fils, à l'invention d'un torche-cul.* Il décida que le duvet d'oiſons étoit ce qu'on pouvoit employer de plus agréable en pareille occaſion.

Chapitre quatorzieme. *Gargantua fut inſtitué ès Lettres Latines.* On lui donna pour Précepteur un grand Docteur, que Rabelais appelle Maître *Holoferne*, qui employa cinq ans à lui apprendre l'A B C, & autant pour lui montrer à écrire en Gothique. A cette occaſion, Rabelais nous cite tous les vieux Livres dont on ſe ſervoit de ſon temps pour inſtruire les enfans. Il y a encore de ces Livres-là que l'on conſerve dans les grandes Bibliotheques, & qui n'y entrent même qu'après avoir été achetés fort cher. On les garde comme des monumens ſinon précieux, du moins remarquables des ſiecles d'ignorance & de

barbarie : mais ne suffit-il pas de savoir qu'ils ont existé, & de se féliciter de n'être pas nés dans ce temps-là ?

Chapitre quinzieme. *Gargantua fut mis sous autres Pédagogues.* Leur savoir, dit Rabelais, n'étoit que *besterie*, & leur sapience que *billevesée*, abâtardissant tous les bons & nobles esprits, & corrompant toute fleur de jeunesse. On croit bien que Gargantua ne profita pas trop sous ces gens-là ; aussi son pere voyant qu'il n'apprenoit rien, l'envoya à Paris avec un autre Précepteur.

Chapitres seizieme & dix septieme. Gargantua va à Paris monté sur une grande jument, qui, en passant par la Beauce, se débarrasse de toutes les mouches qui vouloient la piquer. En arrivant dans la Capitale, les Badauts s'assemblent pour voir Gargantua & sa monture. Le jeune Géant trouve que les grosses cloches de Notre-Dame serviront bien de sonnette au col de sa jument, il veut les prendre. Tous les Commentateurs s'accordent pour dire que sous l'emblême de la grande jument, Rabelais désigne la Duchesse d'Etampes, Maîtresse de François Ier. On prétend que ce Monarque, dans le commencement de ses amours avec cette belle Dame, voulut

mettre une taxe sur les habitans de Paris, pour payer un magnifique collier de perles & une parure de diamans qu'il avoit achetés pour elle. Les Parisiens firent difficulté de contribuer à une si folle dépense. Le Roi se fâcha, & les menaça de faire enlever les cloches de Notre Dame, plutôt que de les exempter de la taxe en question. Tel est, dit-on, le fondement du ridicule Conte de la grande jument, pour qui l'on enleva les cloches de Notre-Dame.

Dans les dix huitième & dix-neuvieme Chapitres, le Docteur Janotus vient redemander ces cloches. Sa Harangue est très-plaisante, sur tout quand on connoît le style des Orateurs du seizieme siecle. On prétend connoître le Recteur de l'Université, que Rabelais avoit voulu jouer; il s'appeloit *Robert Cenalis*, & mourut Evêque d'Avranche. La plupart de mes Lecteurs s'embarrasseront sans doute fort peu de savoir si cette remarque est fausse ou vraie; je n'en parle que pour prouver combien on faisoit autrefois d'attention à tout ce que disoit Rabelais. Janotus, après avoir long-temps toussé, mouché, craché, dit beaucoup de latin à tort & à travers, finit par assurer qu'une Ville sans cloches est comme un aveugle sans bâton,

un âne ſans croupiere, & une vache ſans cornes; c'eſt-là le plus beau trait de ſa Harangue.

Le Chapitre ſuivant nous apprend que Janotus fut bien régalé, reçut des préſens pour ſa belle Harangue, & qu'on rendit les cloches.

Dans le Chapitre vingt-unieme, on fait un portrait des études de Gargantua, qui caractériſe bien un écolier pareſſeux; il ſe levoit tard, déjeûnoit fort, étudioit peu, & dînoit beaucoup.

Le Chapitre vingt-deuxieme contient la liſte des jeux auxquels Gargantua s'amuſoit pendant ſes récréations : preſque tous ſont des jeux de cartes, quelques-uns de dés, & d'autres d'exercice. Rabelais ſuppoſe que ſon Héros paſſoit toute la ſoirée à s'amuſer à ces jeux, après quoi il ſoupoit avec de bon rôti, & alloit ſe coucher. Ce Chapitre contient la liſte de deux cents jeux qui étoient connus du temps de Rabelais; il y en a à peu près la moitié qui le ſont encore. Le premier de tous, c'eſt *le flux*, jeu de cartes qui étoit en vogue dès le temps de Louis XII. Les Hiſtoriens diſent que ce Monarque étant à l'armée en Italie, y jouoit tous les jours ſous ſa tente. Tout ce qui nous eſt reſté

de ce jeu, c'est qu'il a donné naissance à *la prime*, qui étoit le jeu à la mode sous François I[er], & que l'on joue actuellement en Italie sous le nom de *la primiera* ; il nous reste encore du jeu de flux, l'usage de dire au berlan que l'on a un *flux*, lorsqu'on a trois cartes de suite de la même couleur. Les autres principaux jeux de cartes compris dans cette liste après le flux & la prime, sont *la triomphe*, *le lansquenet*, *le mariage* que l'on a depuis appellé *bruscambille*, *le brelan*, *le taraut* venu d'Italie, & *le piquet*. Je trouve encore ici *le tôton*, & l'explication des quatre lettres qui sont écrites sur ces quatre faces : la premiere est un P, qui signifie en Italien *pigliare* ; celui à qui cette lettre arrive, retire sa mise & reste au jeu. La seconde N, commence le mot Espagnol *nada*, en Italien *niente* ; le Joueur à qui cette lettre arrive, ne tire rien, mais continue de jouer. Quand on amene la troisieme lettre G, premiere du mot *gioco*, on met un nouvel enjeu, & on joue encore : enfin la quatrieme lettre est une F ou un T, qui veut dire *fuora* ou *tutto* ; celui qui l'a, prend tout l'argent & met les autres Joueurs dehors.

Rabelais parle encore du *passe-dix*, &

des *trois dés*, du *bilboquet*, des *échecs*, des *dames*, du *renard & des poules*, du *trictrac*, du *pair ou non*, de *croix ou pile*, du *petit palet*, des *quilles*, du *colin-maillard*, du *cheval fondu* & du *pet en gueule* : on assure que François Ier. s'amusoit beaucoup à ces trois derniers jeux, & qu'à cause de cela Rabelais n'avoit garde de n'en pas faire mention.

Les deux Chapitres suivans prouvent bien que Rabelais n'étoit pas seulement un conteur de fariboles ; car ils contiennent le plan d'une bonne éducation, tant pour former le physique que le moral des jeunes gens : aussi a-t-il été souvent adopté depuis le temps de Rabelais, quoiqu'on ne lui en ait point fait honneur. On suppose que grand Gousier ayant été aussi mécontent du second Précepteur qu'il avoit donné à son fils, que du premier, prit le parti de le mettre entre les mains d'un troisieme. Celui-ci employa le temps de son Eleve tout différemment de ce qu'avoient fait les autres ; il l'arrangea de maniere qu'il n'y avoit pas un seul moment de perdu. Le Maître assistoit au lever de l'Ecolier, il lui donnoit même par forme de conversation, pendant qu'il s'habilloit, des leçons instructives ; après

cela, ayant bu un coup, fait un léger déjeûner, employé une couple d'heures à l'étude, ils alloient se promener & faire de l'exercice quand il faisoit beau, en jouant sur le pré à la balle, à la paume, ou au ballon. On faisoit cesser le jeu lorsque le jeune homme étoit fatigué, suoit & avoit besoin de changer de linge; après avoir été essuyé & frotté, il dînoit de bon appétit. Cependant le Docteur Rabelais soutient, contre l'avis de ses Confreres, que le dîner doit être plus léger que le souper.

Après le dîner, la récréation étoit composée ou de tours de cartes, ou de petits calculs amusans, du genre de ceux qu'on nomme *Récréations Mathématiques*; quelquefois on lui faisoit faire de la musique; il chantoit la taille, ou jouoit de quelque instrument. Ces amusemens étoient suivis de quelques études: sur le soir il montoit à cheval, voltigeoit, & couroit la bague ou les têtes; certains jours il alloit à la chasse à courir, ou bien il apprenoit à nager: enfin étant retourné à la maison, après avoir été de nouveau frotté, nettoyé & *rafraîchi d'habillement* (c'est-à-dire avoir changé de chemise), il soupoit avec grand appétit, mais sans se char-

ger l'estomac ni se troubler la tête. Pendant le repas on raisonnoit sur la propriété des alimens, & les regles que doivent suivre ceux qui veulent se bien porter. Après le souper on conversoit encore, & on se promenoit dans les salles & les galeries. Enfin l'on se couchoit, après avoir prié Dieu, conformément à cette maxime : Toutes prieres & longs repas. Quand le temps étoit froid & pluvieux ; c'étoit dans la maison qu'on lui faisoit faire tous ses exercices ; on lui donnoit les leçons de peinture & de sculpture ; on lui montroit les plantes desséchées qu'on lui avoit fait connoître vives sur la terre, dans les jardins ou dans les champs. On le menoit chez les différens Artistes, pour l'instruire sur les procédés que chacun employoit dans leurs Arts & leurs Métiers. On lui donnoit pour spectacles ceux des Batéleurs, les Joueurs de gobelets, des Danseurs de corde, & on lui permettoit d'entendre les plaisanteries [illegible] des Jongleurs, entre lesquels ceux de [illegible] en Picardie étoient les plus distingués. C'est ainsi que ses journées se partageoient entre les études & les amusemens propres à son âge. Mais on choisissoit particuliérement un jour de chaque mois, pendant

lequel le jeune Eleve avoit *campos* & liberté pléniere sans travail, & ce jour de congé absolu qu'il passoit dans le divertissement, paroissoit nécessaire à la conservation de sa santé.

Les vingt-cinquieme & vingt-sixieme Chapitres contiennent le récit d'une petite guerre entre les Fouaciers de Lernai, dont le Roi s'appeloit *Pichrochole*, & ceux du pays de Gargantua. Rabelais prétend qu'ils eurent dispute, se dirent des sottises, & se donnerent des coups les uns aux autres; ce qui occasionna la guerre entre les deux Souverains. Il étoit question de quelques fouaces ou gâteaux que les Bergers de grand G[illegible]lier avoient demandés aux Fouac[illegible], & que ceux-ci leur refuserent [illegible] mal-honnêtement, disant qu'ils devoient se contenter de grospain [illegible]le & de tourte. On entendoit dans c[illegible]mps-là par *tourtes*, du pain de seigle. Les Rois assemblerent des troupes, [illegible]erent des Généraux, dresserent [illegible] artillerie, consistant en canons, doubles canons, basilics, serpentines, coulevrines, bombardes, fauconneaux, &c. Tout cela n'aboutit qu'à quelque petit pillage. C'est sous cette ridicule enveloppe qu'on prétend que Rabelais a voulu

désigner les grandes guerres de Louis XII avec Ferdinand le Catholique, & de François I avec Charles-Quint. Cette allégorie est un peu tirée aux cheveux; cependant il est vrai qu'il y a quelques traits de ressemblance.

Dans le vingt-septieme Chapitre, Rabelais suppose que l'armée de *Picrochole* s'étant avisée de ravager le clos d'une Abbaye qu'il nomme *Sevillé*, un Moine qu'il appelle *Frere Jean des Entomures*, se signala pour les chasser & conserver le champ qui produisoit le vin dont s'abreuvoient les Moines. Ce Frere Jean assomma tous les ennemis avec le bâton de la Croix de l'Abbaye, dont il s'arma, & qui étoit, dit l'Auteur, de fin cœur de cormier. Le détail de cette bataille est moitié comique & moitié horrible; car on y représente Frere Jean comme, d'un côté, le plus gaillard & le plus plaisant; & de l'autre, le plus vigoureux & le plus cruel de tous les hommes. Les Commentateurs de Rabelais se sont obstinés à découvrir le nom du personnage que Rabelais avoit eu en vue en imaginant son Frere Jean. Les uns ont soutenu que c'étoit le Cardinal de Châtillon; mais ce Cardinal n'étoit pres-

que qu'un enfant lorsque le Roman de Garganțua parut : d'autres ont voulu dire que c'étoit le Cardinal de Lorraine; mais quoique les deux Cardinaux que je viens de nommer fussent de fort mauvais Prêtres Catholiques, ce n'étoit point des Sacripans ni des Matamores, comme l'on nous peint Frere Jean des Entomures. Il y a apparence que Rabelais a voulu peindre en général certains Moines de son temps, qui vivoient dans leurs Couvens avec plus de licence que les Grenadiers de ce siecle-ci ne vivent à la guerre. Il y avoit, entre autres, un Pere Buinart, qui fut Prieur de Sermaize, après avoir été Moine à Notre-Dame de Sevillé, petite Abbaye située près de Chinon, sur les frontieres de la Touraine & de l'Anjou. Si Rabelais a eu quelqu'un en vue, c'est ce Moine-là; mais, quoi qu'il en soit, pour bien juger de l'application, il faut lire le portrait tout entier. Le voici; c'est une belle occasion pour juger du style de Rabelais.

» En l'Abbaye étoit pour lors un » Moine claustrier, nommé *Frere Jean* » *des Entomures*, jeune, galant, frisque, » alegre, bien adextre, hardi, adventu- » reux, délibéré, haut, maigre, bien » fendu de gueule, & bien advan- » tangé en nez, beau dépêcheur d'Heures,

» beau débrideur de Messes, beau dé-
» crotteur de Vigiles, pour tout dire
» sommairement, vraiMoine, si oncques
» en fut depuis que le monde moinant
» moina de moinerie; au reste, Clerc
» (Savant) jusques aux dents en ma-
» tiere de Bréviaire. Celui-ci, entendant
» le bruit que faisoient les ennemis par
» le clos de la vigne., sortit hors pour
» voir, & avisant qu'ils vendangoient
» le clos où étoit leur *boiste* de tout l'an
» fondé, retourne au chœur de l'Eglise
» où étoient les autres Moines tous
» étonnés, comme fondeurs de cloches,
» lesquels oyant chanter, *o*, *o*, *e*, *e*,
» *eu*, *eu*, *tum*, *tum*, *i*, *i*, *i*, *i*, *o*, *o*, *o*, *o*,
» *rum*, *sum*, *tum*, vertudieu! dit-il, que
» ne chantez-vous: Adieu paniers, ven-
» danges sont faites ? Je me donne au
» Diable s'ils ne sont dans le clos, &
» tant coupent ceps & raisins, que de
» quatre années n'y aura de quoi gra-
» piller: Ventre Saint Jacques! que boi-
» rons-nous, nous autres pauvres diables,
» qui disons à Dieu *da mihi potum*? Lors,
» dit le Prieur claustral, que veut cet
» ivrogne? Troubler ainsi le Service di-
» vin! Pardieu, dit le Frere Jean, c'est
» pour le service du vin; & vous-même,

» M. le Prieur, feriez fâché qu'il n'eût
» lieu, car vous aimez boire du meilleur,
» ainsi que fait tout homme de bien, &c.....
» &c..... «.

Les Chapitres suivans contiennent la suite des événemens de cette ridicule guerre. Picrochole prend un château; & grand Gousier fait à ce sujet les plus tristes & le plus pitoyables lamentations. Les Commentateurs s'obstinent à reconnoître dans ce sot personnage le Roi Louis XII, qui, dit-on, ne faisoit la guerre & ne la souffroit qu'avec grand regret. Enfin grand Gousier prend le parti d'écrire à Paris à son fils Gargantua de revenir au plus tôt : pendant ce temps il envoya un Ambassadeur à Picrochole ; & ce fut Ulric Galet, son Maître des Requêtes, qu'il choisit pour cette importante commission. La Harangue de cet Ambassadeur est assez longue, plate & ennuyeuse, & sans doute faite pour tourner en dérision l'éloquence de ce temps-là. Picrochole s'en moque aussi ; l'Ambassadeur retourne vers grand Gousier, qu'il trouve priant Dieu dévotement pour détourner les malheurs qui menaçoient son pays & ses sujets. Ce pauvre Prince, résolu à toucher le cœur de ses ennemis par ses bons pro-

cédés, prend le parti de faire faire cinq charrettées de fouaces, & de les envoyer à Picrochole, au lieu de quatre à cinq douzaines de ces gâteaux que l'on avoit pris à ses sujets; mais il en arrive ce qui toujours advient en pareil cas; le Général ennemi en conclut que Grand-Gousier a belle peur, puisqu'il fait de si grandes avances: en conséquence on prend les chevaux, les chariots, les fouaces, & on renvoie M. l'Ambassadeur Galet comme un vilain. *Pardieu*, dit le Général *Totouquevillon* à Picrochole son Maître, *ces rustres ont belle peur, & suis d'opinion que poursuivions notre fortune*: *Par Saint Jacques*, répondit Picrochole, *faites ainsi que l'entendrez*. Le Chapitre finit par cette belle réflexion; *Oignez vilain, il vous poindra*; *poignez vilain, il vous oindra*.

Le trente-troisieme Chapitre est très-philosophique, on pourroit même dire politique : on prétend qu'il peut être appliqué à l'expédition imprudente que Charles VIII fit en Italie, & dont il revint bientôt avec sa courte honte. Picrochole prend de mauvais conseils de plusieurs jeunes gens, & de certaines têtes étourdies & légeres dont il étoit environné. On lui dit que Grand-Gou-

ſier eſt riche, & qu'il faut piller ſes tréſors. Voici les termes de Rabelais. » Le vilain a du comptant; vilain, di-» ſons-nous, parce qu'un gentil Prince n'a » jamais un ſol; théſauriſer eſt d'un vi-» lain. Diviſez votre armée en deux » parts; l'une ira piller les tréſors de » Grand-Gouſier; & l'autre tirera par la » Gaſcogne, &, prendra ſans réſiſtance » villes, châteaux & fortereſſes. A » Bayonne ſaiſirez toutes les nefs, & » irez côtoyant la Galice & le Portu-» gal, juſqu'à Lisbonne. Là, conquerez » toute l'Eſpagne, & éleverez des co-» lonnes plus belles que celles d'Hercule «. Picrochole donna dans ce panneau, & adopta ce plan de campagne. Ses Miniſtres, allant toujours plus loin de chimeres en chimeres, lui faiſoient envisager qu'il ſe rendroit bientôt le maître de l'Afrique, de l'Egypte & de la Barbarie; que, revenant ſur ſes pas, il s'empareroit de la Gaule Narbonnoiſe, c'eſt à dire, du Languedoc & de la Provence, & même de toute l'Italie, ſans en excepter Rome. » Monſieur du Pape, lui dit-on, aura » grande peur: Vraiment, dit Picrochole, » quand j'en ſerai là, ſi ne lui baiſerai-» je ſa pantoufle «. Regardant toutes ces conquêtes comme faites, le Con-

ſeiller de Picrochole veut, que pendant qu'il eſt en train & en chemin, il attaque les Iſles de l'Archipel, prenne Candie, Chypre, Rhodes, débarque en Syrie, & détrône le Soudan de Jéruſalem. Alors, dit Picrochole, je ferai rebâtir le Temple de Salomon. » Attendez un » peu, lui répond-on; ne ſoyez pas ſi » ſoudain dans vos entrepriſes. Mais » ce n'eſt pas tout, nous vous ferons che- » vaucher vous & votre armée à travers » les deux Arménies & les trois Arabies. » J'ai peur, dit le Roi, de mourir de ſoif » dans l'Arabie déſerte; car on m'a dit » que des armées entieres de l'Empereur » Auguſte & de Julien l'Apoſtat y avoient » péri. = Oh! ne vous inquiétez pas, nous » ferons arriver tant de vaiſſeaux au Port » de Jaffa; nous vous envoyerons tant d'é- » léphans & de chameaux chargés d'eau, » de vin & de vivres, que vous ne man- » querez de rien. Voilà qui va fort bien, » reprend encore le Conquérant; mais la » partie de mon armée, qui aura été char- » gée de conquérir les tréſors de Grand- » Gouſier, n'aura donc aucune part à ces » belles expéditions? Non, lui répliqua- » t-on; mais elle en fera autant de ſon » côté; elle paſſera des environs de Chi-

» non dans la Bretagne; de là en Normandie, en Flandres, en Brabant, en Hollande; ira par-delà le Rhin conquérir les Suisses & toute l'Allemagne; ensuite la Norwege, la Suede, le Danemarck, la Groënlande; revenant sur ses pas, elle prendra la Prusse, la Russie, la Pologne, la Hongrie, la Bulgarie, & vous fera déclarer Empereur de Constantinople; alors il lui sera fort aisé de vous rejoindre à travers la Turquie, fussiez-vous au fond de l'Asie ou de l'Afrique. Ma foi, mes amis, dit le futur Empereur de Constantinople, vous êtes de braves gens; c'est équité de vous récompenser: je donne à l'un la Caramanie, à l'autre la Syrie, au troisieme la Palestine. Grand merci, Sire, lui dirent-ils, c'est du bien de vous; Dieu vous fasse ainsi toujours prospérer «! Cependant étoit là présent un Gentilhomme éprouvé de divers hasards, vieux routier de guerre, lequel oyant ces propos: » J'ai grand peur, dit-il, que toutes ces entreprises ne soient semblables à la farce du pot au lait, ou à celle du Cordonnier, qui, dormant au coin de son feu, se croyoit riche, renversa sa marmite, & n'eut

» de quoi dîner. Mais en tout cas, » quelle sera la fin de tant de travaux » & traverses ? Ce sera, dit Picrochole, » que, étant retournés ici, nous nous » reposerons à nos aises. Donc, dit le » Gentilhomme, n'est-il pas mieux que » maintenant vous reposiez ? Oh ! reprit » un des Généraux de Picrochole, *qui* » *ne s'aventure, n'a ni cheval ni mule*, » dit Salomon. Oui, répond l'autre, » mais aussi, suivant que dit Malcon, » *qui trop s'aventure perd mule & cheval.* » Baste, reprend Picrochole, passons » outre ; je crains seulement que pendant » que nous nous amusons en Mésopota- » mie, les gens de Grand-Gousier ne » nous donnent sur la queue. Quel re- » mede ! très-bon, dit Merdaille, l'un » des Conseillers du Roi ; faites-moi » votre Lieutenant, je mords, je rue, je » frappe, j'attrape, je tue, je renie : Sus, » sus donc, dit Picrochole, qu'on dépêche » tout «.

Chapitre trente-quatrieme. *Comment Gargantua laissa la ville de Paris pour secourir son pays.* Gargantua, ayant reçu les ordres de son pere, part de Paris & se rend en Touraine (entre autres) avec son Ecuyer *Gymnaste.* Celui-ci étoit très-

habile à monter à cheval, & très-adroit à voltiger. Tandis que Gargantua se reposoit dans une métairie à l'entrée du Chinonois, & faisoit donner à sa grande jument un immense picotin d'avoine, Gymnaste s'avança vers une troupe de pillards, commandée par le Capitaine Trippet. Celui-ci, à la tête de ses brigands, vint pour saisir le cheval & tous les effets du cavalier. Mais l'Ecuyer les recevant d'un air leste : » Messieurs, leur dit-il, je suis un pauvre diable qui n'a pas beaucoup d'argent, & le peu que j'en ai est *aurum potabile*, de l'or potable; si vous voulez boire avec moi, aussi bien ai-je soif; si vous voulez me recevoir dans votre compagnie, personne ne fait mieux plumer, larder, rôtir & croquer une poule, que moi «. Ce propos léger étonna un peu la troupe du Capitaine Trippet. Cependant celui-ci lui répondit d'abord avec hauteur, qu'un pauvre diable ne devoit point être si bien monté, & lui proposa de lui abandonner son cheval. » Je veux, dit-il » en faisant le goguenard, que » le cheval du Diable m'emporte : Oh ! oh ! » reprit Gymnaste, voyez un peu auparavant ce que j'en sais faire «. En même temps il se mit à voltiger avec grande

force & agilité, se tenant tantôt les deux pieds en selle, tantôt faisant le moulinet sur une main, se jetant à droite & à gauche. Les *Francs Taupins* de la troupe de Trippet étoient tout ébahis ; & commençant à croire que c'étoit un Diable, ils se rappeloient le peu qu'ils avoient su de leur Bréviaire pour l'exorciser, lorsque tout à coup Gymnaste se relevant, & tirant son épée, en fit un carnage terrible; il éventra, entre autres, le Capitaine *Trippet*. Rabelais en parodiant un vers de Virgile, dit que Trippet mourut *en rendant plus de quatre potées de soupes au vin, & l'ame au milieu des soupes*. Gymnaste se retira, considérant, dit Rabelais, que jamais ne faut poursuivre les cas de hasard jusqu'au dernier période, & qu'il convient à tout bon Chevalier traiter révéremment la bonne fortune, sans la molester ni la pousser à bout. Il retourna vers son Prince Gargantua, qui applaudit beaucoup à la façon dont il avoit traité les ennemis, & voulut à son tour se signaler par quelque exploit avant que d'embrasser son pere. Ayant apperçu de loin un Château (occupé par les ennemis), que l'on appeloit le Château du *Gué de Vede*, il prit la résolution de l'attaquer, & monté

ſur ſa grande jument, ayant arraché un arbre qui lui ſervit de lance, il commença par ſommer la garniſon du Château d'un ſtyle aſſez remarquable. Il cria tant qu'il put, dit Rabelais: *Etes-vous là, ou n'y êtes-vous pas? Si vous y êtes, n'y ſoyez plus; ſi vous n'y êtes pas, je n'ai rien à dire.* Ce propos eſt la moindre des folies que Rabelais attribue à ſon Héros à l'occaſion de ce ſiége. Les ennemis tirerent ſur lui un grand nombre de coups de canons, dont il prend les boulets pour des mouches. La grande jument de ſon côté occaſionne des inondations fort étranges; enfin Gargantua enfonce la porte du Château avec l'arbre qui lui ſervoit de lance, détruit les tours & les remparts de la fortereſſe, & maſſacre tous les Francs Taupins qui en compoſoient la garniſon.

On trouve dans le Commentaire de Rabelais une note aſſez curieuſe ſur les Francs Taupins. Cette eſpece de troupe s'appeloit ainſi, parce qu'elle n'étoit compoſée que de Pionniers & de Sapeurs qui faiſoient des tranchées & travailloient ſous terre comme des taupes. De pareils Militaires n'étoient pas alors fort conſidérés.

Gargantua étant arrivé auprès de son pere, en fut reçu avec toute la tendresse imaginable; Gargamelle sa mere, dit l'Histoire, se pamant d'aise de le voir, tomba malade, & bientôt mourut de plaisir. Le nouvel arrivé vouloit partir sur le champ pour aller chercher les ennemis de son pere; mais le bonhomme *Grand-Gousier* voulut avant tout régaler son fils, & fit apprêter un souper terrible, dans lequel Rabelais prétend qu'on mangea tant de bœufs, de veaux, de moutons, de chevreaux, de cochons de lait & autres, de sangliers, de volaille & de gibier, que j'ai honte de le répéter : ce qu'on y but se compte par tonnes & par muids; les ragoûts avoient été faits, dit-on, par trois fameux Cuisiniers de Grand-Gousier, nommés *Frippe-Sauce*, *Hochepot*, & *Piqueverjus*.

Je rougis encore pour Rabelais de la mauvaise plaisanterie qui fait le sujet du Chapitre trente-huitieme. Il prétend que Gargantua, qui est toujours supposé être un Géant énorme, en mangeant six laitues pommées de la plus belle taille, avala en même temps six pauvres Pélerins qui s'étoient endormis dans le jardin potager de Grand-Gousier, à l'abri de ces lai-

tues. Ils n'en moururent cependant pas ; Gargantua eut la bonté de les retirer de sa bouche tout vivans, & de leur rendre la liberté. Ce qu'on aura autant de peine à croire que le Conte même, c'est qu'il y a eu des Commentateurs de Rabelais qui ont trouvé que cette Histoire étoit l'effet de la plus belle imagination du monde, & qu'on en pouvoit tirer la morale la plus utile. Messieurs Motteux & le Duchat trouvent que cette supposition de salade de Pélerins étoit très propre à corriger le siecle de Rabelais, du goût décidé que l'on avoit alors pour les pélerinages.

Cependant on ne manqua pas de conter à Gargantua avec quelle hardiesse le brave Frere Jean des Entomures avoit chassé les Picrocholistes du clos de l'Abbaye de Sevillé. Le jeune Prince l'envoya chercher : on lui recommanda de venir avec ce fameux bâton de la croix, dont il avoit fait un si glorieux usage. Il arrive, on l'accolle, on l'embrasse ; & Frere Jean mon ami, Frere Jean mon grand cousin, Frere Jean par-ci, Frere Jean par-là ; ça dit Gargantua, *une escabelle pour Frere Jean, auprès de moi, à ce bout.* Lors dit Gymnaste : *Frere, ôtons ce froc, mettez bas. Mon ami*, dit le Moine, *laisse-le*

moi, car, pardieu, je n'en bois que mieux, il me fait le corps tout joyeux : sans cela je n'aurois nul appetit ; mais avec cet habit, bien que j'aye déjà soupé au Couvent, pour cela n'en mangerai-je pas moins, car j'ai mon estomac pavé comme la grosse tonne de Saint Benoît à Clervaux, & toujours ouvert comme l'escarcelle d'un Avocat. Tout en mangeant & buvant, Frere Jean tenoit des propos gaillards, relatifs à son état. » Notre Prieur, disoit-il, aime les » blancs de chapons : Il n'est donc pas, » dit Gymnaste, du goût des renards ; » car ils ne mangent jamais de blancs de » volaille : pourquoi cela ? Parce qu'ils les » mangent sans les faire cuire, par con- » séquent la chair est toujours rouge & » saignante ; car il n'y a que la chair bien » cuite qui soit blanche. Cela étant, dit » Frere Jean, le Pere Celerier de notre » Abbaye a donc la tête bien mal cuite, » car il a les yeux rouges & le visage tout » bourgeonné ; & crac, crac, crac, il » mangeoit une cuisse de levraut, & s'é- » crioit : A boire, Page, à boire.... Que » Dieu est bon qui nous donne ce bon » piot ! ... Un moment après : Pardieu, je » hais plus que poison ceux qui fuient » lorsqu'il faut jouer des couteaux : hon !

» que ne suis-je Roi de France seulement
» pour quatre-vingt ou cent ans ? Mordieu,
» je vous ajusterois en chiens courtauts
» ceux-là qui ont fui à Pavie, leur fievre
» quartaine ; pourquoi ne mouroient-ils
» pas là, plutôt que de laisser leur bon
» Prince en cette nécessité ? ... Quel vin
» buviez-vous à Paris ? Je me donne au
» Diable si je n'y ai pas été six mois avec
» Frere Claude des Hautbarrois : c'étoit
» un bon compagnon, celui-là ; mais à
» présent je ne sais quelle mouche l'a
» piqué, il ne fait plus qu'étudier ....
» Pour moi je n'étudie point ; dans notre
» Abbaye nous n'étudions jamais, de peur
» des orillons. Après tout, notre Abbé
» nous a appris qu'il étoit bien inutile à
» un Moine d'être si savant, puisqu'il
» n'en fait pas mieux l'office ni au chœur,
» ni au réfectoire. Au lieu de feuilleter
» des Livres, j'aime mieux tuer des lievres.
» J'ai un gentil lévrier ; je me donne au
» Diable s'il lui en échappe jamais un,
» &c. &c. &c «.

Sur la fin du souper, on parla d'aller le lendemain de bon matin escarmoucher contre les ennemis, & de s'y préparer seulement en dormant quelques heures sans débrider, c'est-à-dire sans se désha-

biller : on s'étendit ſans façons dans la ſalle à manger, qui d'un côté, qui de l'autre. Peu de momens après : je ne peux dormir, dit Gargantua ; ni moi non plus, dit le Moine, mais j'ai un moyen ſûr ; auſſi-tôt il tire ſon Bréviaire, & ſe met à le réciter tout haut. A peine avoit-il dit le premier Pſaume, *Beati quorum*, qu'il s'endormit, ainſi que toute la compagnie, & ronflerent à qui mieux mieux juſqu'à minuit. Alors le Moine, accoutumé à ſe lever à cette heure pour aller à Matines, ſe réveilla, en chantant à pleine voix : *Oh ! Regnault, réveille, réveille, oh ! Regnault, réveille-toi.* Et dès ce moment il ne fut plus poſſible à perſonne de dormir. On penſa à s'armer ; mais avant tout, Frere Jean voulut pour ſon déjeûner boire & manger des grillades. » Pere, vous avez » l'appetit ouvert de bonne heure : » Oui, répondit-il, il y a long-temps » que j'ai fait cet arrangement-là avec » mon appétit ; nous nous couchons en- » ſemble, & nous nous éveillons en même » temps l'un que l'autre. Mais, dit un » autre, les Médecins prétendent qu'il ne » fait pas bon boire & manger ainſi à » toute heure. Laiſſez-les dire, répliqua » le Moine, il y a plus de vieux ivrognes

» que de vieux Médecins. Oh! ça, ça, » quoi qu'ils en disent, à boire, & vîte : » en attendant je vais dire mon Bréviaire : » & quel Bréviaire dites-vous ordinaire- » ment, lui demanda Gymnaste ? Le » Bréviaire à l'usage de Fécamp, répon- » dit-il, trois Pseaumes, trois Leçons, ou » rien du tout si l'on veut «. Frere Jean eut satisfaction, déjeûna, & tout le monde fut prêt à partir. On vouloit absolument qu'il s'armât de pied en cap; mais il n'en voulut rien faire. » Vertu- » choux! leur dit il : vous ne connoissez pas » la vertu du froc; il porte médecine à » couardise & frigidité. N'avez vous pas » ouï parler du chien de M. de Merle, qui » ne valoit rien pour la chasse? Il lui mit » un froc au col; depuis ce temps il n'y » eut plus un lievre ni un renard qui lui » échappât, & par-dessus le marché il fes- » toyoit toutes les chiennes du pays «.

Enfin Gargantua, Frere Jean, & leur troupe, rencontrerent les ennemis commandés par le Capitaine *Tiravant*. Il y eut alors une vigoureuse escarmouche, pendant laquelle le Moine fit des merveilles, quoiqu'il lui arrivât des accidens; car pendant un moment il fut prisonnier : mais il prit bien sa revanche. Il poursuivit

vigoureusement les archers de *Tiravant*. Ceux-ci, mourans de peur, lui crioient: *Monsieu le Priour, Monsieu le Priour, je me rends*; mais il leur répliquoit: *Ah! Monsieu le postériour, vous en aurez*. Un d'eux voulant le toucher, lui dit: *Je prie Dieu qu'il vous fasse bientôt Abbé*; *& moi*, répondit-il, *je te fais Cardinal, & voilà ton chapeau rouge*, en lui donnant un grand coup sur la tête. Enfin à tous ceux qui lui disoient: *Je me rends*, il finissoit par leur dire: *& moi je vous rends à tous les Diables*, & leur coupoit la tête. Gargantua, de son côté, acheva de défaire l'armée de Picrochole, & amena prisonnier à son pere le Général Touquevillon. Gargantua & Frere Jean furent, comme on peut le croire, bien reçus de Grand-Gousier; & de plus ce Roi pacifique jugea à propos de bien traiter aussi le Général Touquevillon. Il le renvoya à son Maître, sans rançon, l'engageant seulement à conseiller la paix: le Général promit d'y contribuer de tout son crédit. Il tint parole; mais un Conseiller de Picrochole, nommé *Hastiveau*, prit le parti de la guerre, & s'avisa de dire les plus grosses injures à celui qui conseilloit la paix. Touquevillon, irrité, passa son

épée à travers le corps d'Haſtiveau, & Picrochole, indigné de ſon inſolence, lui en fit autant. D'après cela, on juge bien que la paix ne fut pas concluе, & que la guerre continua : ce fut à l'avantage des Gargantuiſtes; car le Prince reprit le Château de la Roche-Clermault, défit entiérement, dans une bataille, l'armée de Picrochole, & ce pauvre Prince s'enfuit lui-même dans le plus grand déſordre; il fut volé & détrouſſé dans le chemin, & s'en alla tant que terre le porta, un pied chauſſé & l'autre nud. Rabelais dit qu'il eſt encore à Lyon, faiſant le métier de gagne-denier; mais qu'une vieille Sorciere lui a prédit qu'il recouvreroit ſon Royaume à la venue des Coquecigrues.

Gargantua, maître du Royaume de ſon ennemi, pardonna à tous ſes ſujets, & ne s'occupa qu'à récompenſer ceux qui l'avoient bien ſervi dans cette guerre. Il diſtribua à ſes principaux Officiers les Provinces du Royaume de Picrochole. Rabelais nomme ici ces prétendues Provinces, qui ſont tous les petits villages des environs de Chinon en Touraine, & de Montſoreau en Anjou.

Frere Jean étoit ſûrement un de ceux qui méritoit le plus d'être récompenſé; auſſi Gargantua

Gargantua fonda-t-il, en sa faveur, *l'Abbaye de Theleme*. Cette prétendue fondation est un des morceaux les plus ingénieux, les plus intéressans, & les plus agréables de l'Ouvrage de Rabelais. C'est tout ce qu'il nous reste à extraire du Gargantua. Ce Prince avoit d'abord eu envie de donner à Frere Jean l'Abbaye de Sevillé ou celle de Bourgueuil; mais le brave Moine les refusa. » Monseigneur, » lui répondit-il, donnez-moi quelque » Abbaye où il n'y ait ni Moines, ni char» ges, ni gouvernement: comment pour» rois-je gouverner les autres, moi qui ne » saurois me gouverner moi-même? Si » vous voulez absolument que je sois » Abbé, laissez-moi fonder une Abbaye » à ma fantaisie «. Gargantua y consentit, & lui abandonna le territoire de Theleme sur les rives de la Loire, à deux lieues de la forêt du Port Huau. » Grand merci, dit » Frere Jean: je vais bâtir ici un Cou» vent qui sera au rebours de tous les au» tres. Premiérement, je n'y veux ni en» ceinte, ni murs; je veux que rien n'y » gêne la liberté, & qu'au contraire » tout annonce qu'elle regne dans mon » Abbaye: point de clôture; car, comme » disent les anciens proverbes, *qui est*

» *enfermé semble être enferré, & doubles* » *murs sont murmures* «. Dans les Couvens ordinaires, il semble que tout est perdu quand une femme y entre, il est question de rebénir le Monastere, aussi n'y entrent-elles pas sans avoir de grandes raisons pour cela; mais dans mon Abbaye, au cont aire, les femmes y entreront & en sortiront sans que cela tire à aucune conséquence. C'est le moyen de faire taire les mauvaises langues, & d'empêcher les mauvais propos.

Dans les autres Couvens, tout est compassé, limité, réglé au son de la cloche & de l'horloge; il n'en sera point ainsi à Theleme; ce seront l'appétit, l'occasion, les dispositions où l'on se trouvera dans un moment plutôt que dans un autre qui régleront les heures du repas, du sommeil, de la priere, de l'étude, & des amusemens.

Je prétends que dans mon Abbaye il y ait des Religieux & des Religieuses des deux sexes, toujours sans clôture; & au lieu que dans les autres Couvens de femmes, on n'y trouve guere que des laides, des bossues & des boiteuses, au contraire, je ne veux admettre dans la mienne, que de jeunes personnes bien faites, douces

& d'une humeur agréable. Seulement faudra-t-il leur permettre d'être vieilles, parce qu'il faut bien qu'elles le deviennent avec le temps; mais c'est à condition qu'elles continueront d'être aimables autant qu'elles le pourront.

Il faut remarquer, continua Frere Jean, que quoiqu'ils fassent un an de noviciat, les Moines & les Nones se repentent encore de s'être engagés pour le reste de leur vie, & qu'en conséquence un grand nombre jette le froc aux orties, au grand scandale des bons Catholiques. Je ne prétends pas que les choses aillent ainsi dans mon Abbaye; en conséquence, je veux que mon noviciat dure toute la vie, ou du moins jusqu'à ce que l'on soit si vieux que l'on ne puisse pas courir plus loin.

Enfin, je veux convertir les trois vœux ordinaires de chasteté, de pauvreté & d'obéissance, en trois autres, liberté, gaieté, & complaisance réciproques.

Telles furent, en effet, les regles que le brave Jean des Entomures & le sage Gargantua établirent dans l'Abbaye de Theleme. Gargantua la fit bâtir sinon avec une magnificence tout-à-fait royale, du moins avec une solidité & une com-

modité tout-à-fait philosophiques. Il lui assigna des revenus, dont la meilleure partie en denrées & le reste en argent, afin que s'il plaisoit aux Moines & aux Nones de gaspiller un peu cette derniere portion du revenu, au moins ils ne mourussent pas de faim. Il plaça, dans la maison, une grande & belle Bibliotheque de Livres écrits en Langues mortes, afin que ceux qui ne voudroient pas lire, pussent dire : Nous avons de beaux Livres & très-curieux, & un petit cabinet de Livres choisis, vraiment utiles ou amusans, écrits en Langue vulgaire, pour ceux qui voudroient sérieusement s'instruire. Je ne parle pas de l'église; Gargantua avoit été trop bien élevé par son dernier Précepteur, pour ne pas savoir qu'il n'y a ni Abbaye, ni Communauté, peut-être même aucune espece de société sans cela; & Frere Jean étoit trop accoutumé à dire son Bréviaire, pour ne pas vouloir continuer le reste de ses jours, & encourager ses amis à en faire autant.

On mit sur la grande porte de l'Abbaye une longue inscription en vers, dont je ne rapporterai que quelques-uns dans les propres termes de Rabelais, sans y rien altérer.

» Cy n'entrés pas, hypocrites, bigots,
» Vieux matagots, marmitons bourfoufflés,
» Tordcous, badauts, plus que n'eftoient les Goths,
» Ny Oftrogots, précurfeurs des magoths:
» Cancres, cagots, caffarts empantoufflés,
» Maudits frapparts, fagoteurs de rebus,
» Tirez ailleurs pour vendre vos abus.
» Cy entrez vous, & bien foyez venus
» Et parvenus, touts nobles Chevaliers:
» Ici ferez duement entretenus
» Et ferez touts mes amys familiers.
» Grands & menus accourez par milliers,
» Frifques, gaillards, joyeux, plaifants mignons:
» En général tous gentils compagnons.
» Cy entrez, vous, Dames de haut parage,
» En franc courage: entrez-y en bon heur,
» Fleurs de beauté, à célefte vifage,
» A droit corfage, à maintien prude & fage,
» En ce paffage eft le féjour d'honneur.
» Le haut Seigneur qui du lieu fut donneur,
» Et guerdonneur, pour vous l'a ordonné,
» Et, pour frayer à tout, prou d'or donné «.

Il ne reftoit plus à régler que l'habit que devoient porter les Thélémites; mais les Fondateurs ne jugerent point à propos de leur affigner d'uniforme particulier. Ils ordonnerent que la mode généralement reçue, la commodité reconnue, & la propreté en décideroient feules. Ils ajouterent que les hommes feroient toujours vêtus de la maniere qui pour-

roit le plus convenir aux Dames; & que celles-ci s'ajusteroient de la façon qu'elles jugeroient la plus avantageuse à leur figure. Jamais réglemens n'ont été mieux exécutés que ceux établis dans cette Abbaye; ils y sont restés long-temps en vigueur : on s'estimoit heureux d'être admis dans une pareille société; & ceux qui n'y trouvoient plus de place, s'empressoient du moins à fréquenter l'Abbaye, & n'en étoient exclus que lorsque leurs importunités ou leur humeur troubloient la tranquillité du délicieux séjour de Théleme. Une seule crainte les agitoit : on avoit trouvé dans les fondations du bâtiment une grande lame ou plaque de bronze, sur laquelle étoient écrits en caracteres très-anciens, mais que l'on trouva pourtant moyen de déchiffrer, des vers qui sembloient annoncer de grands malheurs. Nous allons rapporter les premiers & les principaux de ces vers, en observant qu'ils sont de Mellin de Saint-Gelais, Poëte fameux du seizieme siecle, qui mourut en 1555, & écrivit cette espece de prophétie plus de vingt ans avant le commencement des troubles & des guerres de Religion, qui commencerent à agiter la France environ en

1560. Rabelais copia cette poésie presque aussi-tôt qu'elle fut publiée. Ni lui ni Saint-Gelais n'étoient Sorciers, ni Devins; mais il est aisé de prévoir ce qui doit arriver dans un Etat où l'on voit les esprits dans une certaine agitation encore sourde, & cependant propre à éclater bientôt après.

Vers de Mellin de Saint-Gelais, rapportés par Rabelais.

Pauvres humains qui bonheur attendez,
Levez vos cœurs, & mes dits entendez:
S'il est permis de croire fermement,
Que par les corps qui sont au firmament
Humain esprit oncques puisse parvenir
A prononcer des choses à venir:
Je fais savoir qu'en ce lieu où nous sommes,
Il sortira une maniere d'hommes,
Las du repos & fâchez de séjour,
Qui franchement iront & de plein jour
Suborner gens de toutes qualitez,
Et qui voudra les croire & écouter,
Quoi qu'il doive en advenir & couter,
Ils feront mettre en débats apparens
Amis entr'eux & les proches parens.
Le fils hardi ne craindra l'impropere,
De se liguer contre son propre pere,
Même les grands de leur vrai lieu saillis,
De leurs sujets se verront assaillis.

Et le vrai droit d'honneur & révérence
Perdra pour lors tout ordre & différence:
Lors verra-t-on maint homme de valeur
Etre meurtri & mourir en sa fleur.
Et nulle Histoire où sont grandes merveilles
N'a fait récit d'émotions pareilles.

C'est par cette prédiction funeste, qui ne fut que trop accomplie, que finit l'histoire de Gargantua par le satirique Rabelais.

L'histoire de Pantagruel est la suite de celle de Gargantua; & le premier Livre de celui là fait le second des Œuvres de Rabelais. Le premier Chapitre contient la généalogie de Pantagruel : c'est une satire de la fureur des Chroniqueurs de ce temps, qui faisoient remonter l'origine de leurs héros jusqu'aux temps les plus reculés qu'ils ne connoissoient pas, & particuliérement de ceux qui avoient la folie de vouloir faire descendre les François des Troyens, par Priam, Hector & Francus. On trouve dans cette extravagance les noms de Salabroth, Salibroth, desquels descendit Nembroth; ensuite Goliath, Polipheme, Cacus, Encelade, Briarée qui avoit cent mains, Goliath second; puis Fierabras, qui fut vaincu par Roland; Morgan, Fracasse,

Ferragus, Hape-mouche, Brulefer, Mirlangaut ; enfin on arrive à grand Goufier, pere de Gargantua, lequel, dit Rabelais, engendra le noble Pantagruel mon Maître, la quatre cent quarante-quatrieme année de ſon âge, de Badebec ſa femme, qui mourut du mal d'enfant. L'Auteur ſuppoſe que Gargantua regretta beaucoup Badebec ; qu'il ſe chargea de bercer ſon fils pendant que toute la famille alla à l'enterrement de la mere. Le petit Héros naiſſant étoit Géant comme ſes parens, & fut méchant comme un diable durant les premieres années de ſa vie : cependant, ſi-tôt qu'il fut en état d'étudier, on l'envoya d'abord dans l'Univerſité de Poitiers ; mais comme on n'y apprenoit rien qui vaille, on lui fit parcourir les autres Univerſités du Royaume, où il ne devint pas plus habile ; car dans l'une il n'apprit qu'à jouer à la paume, dans l'autre à racler du violon, &c. enfin il réſolut de ſe rendre à Paris. Il étoit prêt à y arriver, lorſqu'il rencontra un Ecolier Limouſin qui revenoit de cette grande Ville, très-ſatisfait de s'y être formé un langage qui n'étoit ni François ni Latin, & qui ne reſſembloit en aucune façon à ſon jargon naturel, ni même à celui des

Parisiens. La conversation de Pantagruel avec ce Limousin est un des endroits les plus difficiles à entendre de Rabelais, imprimé dans l'antique pureté de son vieux langage. Les Editeurs modernes ont cherché à éclaircir ce beau Dialogue, dans lequel il semble que l'Auteur ait eu intention de préparer des tortures aux Saumaises futurs. Geoffroi Tory, comme nous l'avons dit dans un de nos volumes, se plaignoit déjà, dès 1526, de ces *jargonneurs & écumeurs de Latin*, qui, sous prétexte d'enrichir notre Langue en y introduisant de nouveaux mots, la rendoient inintelligible. Une Demoiselle de Picardie, Bel-Esprit du commencement du seizieme siecle, nommée *Hélisene de Crenne*, dont Pasquier parle, comme l'ayant connue dans sa jeunesse, avoit publié en ce genre des Ouvrages ridicules; ils existent encore dans les Cabinets de Livres rares, &, entre autres, dans ma Bibliotheque; ils consistent dans une *Traduction des premiers Livres de l'Enéide*, dans *les angoises douloureuses qui procedent d'amour*, & dans des *Lettres amoureuses & galantes*, écrites dans un François tout-à-fait inintelligible. C'est précisément le même jargon que parle d'abord le Limousin de Rabelais.

Pantagruel lui demande comment les Ecoliers se conduisent à Paris : celui-ci lui fait un portrait de la vie qu'ils y menent, qui est aussi ridicule qu'il est peu édifiant. » En nos occupations, dit-il, » nous épurons & despumons la verbo- » cination Latine, & en nos récréations » captons la bénévolence de l'*omni*-sé- » duisant, & *omni*-mouvant, sexe fémi- » nin. Nous invisons les méritricules ami- » cabilissimes, & cauponisons ès ta- » bernes méritoires de la pomme de pin » & du castel de la Magdeleine «. Pantagruel, également indigné de la mauvaise conduite des Ecoliers de Paris, & du mauvais langage de celui auquel il parloit : » Pardieu, dit-il, je t'apprendrai » à parler ; mais devant, réponds-moi ; » d'où es tu ? L'origine premiere de mes » aves & ataves, dit l'Ecolier, fut indigene » des régions Lémoviques, où reposent » les Reliques de l'agiotate Saint Mar- » tial. Ah ! j'entends bien, dit Panta- » gruel, tu es un Limosin pour tout » potage, & tu veux contrefaire le Pa- » risien & écorcher le Latin. Par Saint » Jean ! je t'écorcherai tout vif «. Lors le prit à la gorge, & commença le pauvre Limosin à crier : » Saint Marsault, ad-

» jouda mi, hau, hau, Gentilâtre, laiſſas » à quo, au nom de Dious, & ne me » touquas grou «. Oh ! à préſent, dit Pantagruel, parles-tu ton langage; & alors le laiſſa.

Lorſque Pantagruel fut arrivé à Paris, on lui conſeilla de viſiter la Bibliotheque de Saint-Victor, comme le plus bel aſſemblage de Livres curieux & de Monumens précieux de la Littérature qui fût dans la Capitale. Il s'y rendit avec empreſſement; & Rabelais nous a donné la liſte d'environ cent Ouvrages différens qu'on lui préſenta comme les plus beaux Livres du monde. Tous les titres de ces Livres ſont infiniment ridicules; & il y en a quelques-uns qui annoncent de groſſes ordures; mais ce qui eſt très-remarquable, c'eſt qu'une partie de ces Ouvrages eſt vraiment imprimée.

Soit que les Auteurs aient imaginé ces titres eux-mêmes, ou que Rabelais leur en ait fait venir l'idée, en voici quelques-uns : *Biga & quadriga ſalutis*, &c. c'eſt-à-dire, le chariot à deux & à quatre chevaux, & à autant de roues, qui mene l'ame dévote en Paradis. *Le Moutardier de pénitence. Formicarium pietatis, la fourmilliere de piété. Decrotatorium Scho-*

larium, le Décrottoire des Ecoliers. La Savate d'humilité. La Patenôtre du Singe. L'Antidote de l'Ame. Jean Gerſon, de la poſſibilité de ſupprimer le Pape de l'Egliſe. Ce dernier Livre exiſte très-certainement; il étoit connu du temps de Rabelais, & l'eſt encore. On remarque entre tous ces titres impertinens & ridicules, *le faguena des Eſpagnols, ſuper-coqueliquantiquè, par Frere Innigo*, ou Frere Ignace; c'eſt le Fondateur des Jéſuites. Cette mauvaiſe plaiſanterie eſt la premiere que l'on ait faite ſur cette Société: ainſi Rabelais a l'honneur de lui avoir porté le premier coup dès l'inſtant de ſa naiſſance; car Saint Ignace n'eſt mort qu'après Rabelais.

Pendant ſon ſéjour à Paris, Pantagruel reçut des lettres de ſon pere, qui l'engageoit à bien profiter des leçons de ſes Maîtres, & il n'y manqua pas; car ils lui mirent dans la tête autant de billeveſées qu'ils voulurent.

La maniere dont Pantagruel fit connoiſſance avec Panurge, qui, de cet inſtant, devient le perſonnage le plus intéreſſant & le plus ſingulier des Œuvres de Rabelais, fait la matiere du neuvieme Chapitre. Pantagruel, ſe promenant dans

le fauxbourg Saint Antoine, apperçut un homme bien fait & de belle physionomie, mais très-mal vêtu, & qui avoit l'air d'un mendiant. Son air le frappa; il l'aborda, lui demanda qui il étoit, d'où il venoit, & s'il pouvoit lui rendre quelque service? Panurge lui répondit par un grand compliment en Allemand: Je n'entends point ce baragouin, répliqua Pantagruel; si vous voulez que je vous entende, parlez-moi un autre langage. Panurge, car c'étoit lui, parla Arabe. Quel langage des Antipodes, lui répondit-on? Qui diable y comprendroit rien? Là-dessus il parla Italien. Pantagruel ne le savoit pas encore; Anglois, & n'en fut pas plus avancé; encore moins lorsqu'il parla Bas-Breton, & puis Basque; l'Espagnol, le Flamand & le Danois ne réussirent pas mieux; enfin, quand il parla Hébreu, Epistemon, Précepteur de Pantagruel, s'en douta; lorsqu'il parla Grec, Pantagruel lui-même s'en apperçut; & quand il parla Latin, on l'entendit. Mais ne savez-vous pas parler François, lui dit Pantagruel? Si fait, répondit Panurge, c'est ma Langue naturelle & maternelle. Je suis né au jardin de la France, la Touraine; mais j'ai tant

voyagé & tant étudié, que je parle indifféremment toutes ſortes de Langues. Cette ſingularité, & en général toute la tournure de Panurge, toucha & intéreſſa Pantagruel : il réſolut de l'attacher à lui, d'en faire ſon ami, & il l'emmena ſouper chez lui. Panurge ne ſe fit pas beaucoup prier, mangea comme un loup affamé, & ſe coucha de bonne heure. Les Commentateurs de Rabelais ſe ſont épuiſés en conjectures, pour ſavoir qui cet Auteur avoit voulu repréſenter ſous l'emblême de Panurge : on a prétendu que c'étoit Jean de Montluc, Evêque de Valence, dont j'ai tant parlé dans un de mes Volumes précédens ; pour moi, je crois que c'eſt Rabelais même.

Pantagruel ayant bien étudié, voulut ſoutenir Theſe, à l'exemple du fameux Prince Pic de la Mirandole, & diſputer *de omni ſcibili*, de tout ce qu'on peut ſavoir. Il fit afficher qu'on pouvoit lui propoſer les queſtions les plus difficiles, qu'il les réſoudroit. Il y avoit dans ce temps-là un grand procès qui s'étoit élevé entre deux Gentilshommes, auxquels Rabelais donne des noms ſi mal-propres & ſi impertinens, qu'on n'oſeroit les répéter. Tous les Docteurs en Droit convinrent qu'il falloit

laiſſer décider la queſtion au Savant Pantagruel. Celui-ci conſentit à en être l'arbitre, pourvu que l'une & l'autre partie lui expliquât ſon affaire avec beaucoup de clarté. On promit de la mettre dans le plus beau jour; en conſéquence on plaida de part & d'autre devant Pantagruel. Les plaidoyers forment chacun un Chapitre aſſez long. C'eſt un galimatias inintelligible & de la plus haute extravagance. L'aſſiſtance attendoit la bouche béante, & étoit curieuſe de ſavoir comment Pantagruel décideroit cette grande queſtion. Il ſe tira d'affaire en rendant un jugement encore plus obſcur, plus déraiſonnable & plus impertinent que les plaidoyers. Tout le monde admira la ſcience ſublime & l'excellente judiciaire du fils de Gargantua; on l'applaudit, on le fêta, on le couronna. » Les Conſeillers & autres » Docteurs qui y aſſiſterent, demeurerent » en extaſe, évanouis bien pendant trois » heures, & ſeroient encore pâmés & » ravis en admiration de la prudence plus » qu'humaine de Pantagruel, ſi on » n'avoit apporté force vinaigre & eau » roſe pour faire revenir à Meſſieurs leurs » ſens & entendement accoutumés, dont » Dieu ſoit loué à tout jamais «!

Il

Il n'y a aucun des Commentateurs de Rabelais qui ne convienne que dans les trois ou quatre Chapitres, dont je viens de donner l'idée, Rabelais n'ait eu en vue de se moquer de la maniere dont fut présentée, plaidée, discutée & jugée la grande affaire de la succession de Bourbon entre Marie-Louise de Savoie, mere de François I, & Charles, Duc de Bourbon-Montpensier, Connétable de France. Il est certain que la question étoit fort obscure; que les Plaidoyers de Messieurs Poyet & de Montholon, dont l'un fut depuis Chancelier, & l'autre Garde des Sceaux de France, qui nous ont été conservés, sont d'un genre d'éloquence & d'un goût qui paroîtroient aujourd'hui fort ridicules, chargés de citations déplacées, & d'un style fort obscur. Il est également vrai que le Jugement qui fut porté à cette occasion, n'est ni clair, ni juste: on peut se rappeler ce que j'en ai dit dans un de mes Volumes précédens; il y a pourtant apparence qu'il fut applaudi par les Courtisans, toujours prêts à flatter le Prince, & même par certains Magistrats servilement dévoués au Monarque, & peu éclairés.

Cependant Panurge, qui, comme nous

l'avons dit, s'étoit attaché à Pantagruel, l'amusoit en lui faisant les contes les plus extraordinaires sur tout ce qu'il prétendoit lui être arrivé dans ses voyages: il avoit couru tout le Monde, & avoit, disoit-il, été sur le point d'être rôti en Turquie, & mangé, comme un lapin, à la sauce piquante. Déjà on l'avoit lardé & embroché, lorsqu'il s'apperçut que le Rôtisseur qui le tournoit devant un grand feu, s'étoit endormi; aussi-tôt il jette un tison à la tête de son bourreau, & le tue; le même tison allume de la paille & des fagots, le feu prend à la cuisine & à la maison; Panurge se tire de la broche, se sert de cet instrument de son supplice comme d'une lance, la léchefrite lui tient lieu de bouclier; il passe à travers les Turcs, qui étoient accourus à l'incendie; ils sont étonnés, stupéfaits; l'eau qu'on jette de toutes parts rafraîchit Panurge, & le voilà parti: mais en traversant le pays, les chiens, attirés par l'odeur de la chair rôtie & des lardons, couroient après lui, & penserent le dévorer. Ce fut alors, dit Panurge, que j'eus grand peur du mal de dents. » Que parles-tu du mal de dents, lui répondit-on? ce devoit être là ta moindre in-

quiétude. Vraiment, répliqua-t-il, ce n'est pas de mes dents dont je parle, mais de celles des chiens, & des Turcs qui étoient prêts à me manger. Ne savez-vous pas que jamais les dents ne nous font plus de mal que quand les chiens nous mordent aux fesses « ? Je ne vois pas que les Commentateurs aient trouvé aucun sens allégorique & critique à cette extravagante Histoire.

Le Chapitre quinzieme contient de nouvelles polissonneries que je n'ose répéter, & dont il n'y a aucun parti à tirer. Je vois seulement que dès le temps de Rabelais, la maison des Gobelins, située au Fauxbourg Saint Marceau, étoit appelée *la folie Gobelin*, du nom du Bourgeois qui l'avoit fait construire (1).

Panurge, dès ce temps-là, avoit contracté

(1) Panurge se moque de la façon dont la ville de Paris étoit alors entourée ; il dit que les murailles en étoient si foibles, qu'une vache en eût abattu six toises avec ses cornes ; effectivement Paris n'avoit, dans ce temps-là, aucune fortification. Ce ne fut qu'en 1544, lorsque les Impériaux, commandés par Charles-Quint, s'approcherent près de Paris ; car ils occupoient la Champagne & la Picardie, qu'on commença à craindre pour Paris, & qu'on y fit des fortifications : or la premiere édition de l'Ouvrage de Rabelais est un peu plus ancienne que cette époque.

l'habitude de ne point porter l'épée dans ſes promenades. Il diſoit que le ceinturon lui échauffoit les reins, & que ſi on venoit l'attaquer, il ſauroit bien ſe défendre à coups de pied & de poing : au reſte, au lieu de piſtolets, il portoit ſous ſa robe un flacon de bon vin, un pain, & quelques tranches de jambon.

Pour prouver qu'il eſt difficile de répondre de la conduite des filles, Panurge diſoit qu'ayant rencontré dans ſon chemin un pauvre qui portoit deux petites filles dans une eſpece de beſace, l'une devant, l'autre derriere, il lui demanda ſi elles étoient bien ſages : » Je pourrois bien, lui répondit le » pauvre, vous certifier la ſageſſe de celle » qui eſt devant moi, car je ne l'ai jamais » quittée des yeux ; mais quant à celle qui » eſt derriere, c'eſt une autre affaire : il eſt » difficile d'affirmer ce qu'on ne voit » point «.

Le Chapitre ſeizieme commence par le portrait de Panurge ; il ne peut ſe rendre que dans les propres termes de Rabelais. » Panurge étoit de ſtature moyenne, » ni trop grand, ni trop petit ; il avoit » le nez fait en manche de raſoir, pour » lors de trente-cinq ans ou environ ; fin » à dorer comme dague de plomb ; bien

» galant homme de sa personne, sinon
» qu'il étoit sujet de nature à une maladie,
» qu'on appeloit dans ce temps-là *faute
» d'argent* : toutefois il avoit soixante &
» trois manieres d'en trouver à son besoin,
» dont la plus honorable & la plus com-
» mune, étoit par façon de larcins furti-
» vement faits : pipeur, buveur, batteur
» de pavé, ribleur s'il en étoit à Paris ;
» au demourant le meilleur fils du
» monde «.

Une des manieres dont Panurge se servoit pour avoir de l'argent, étoit de gagner des indulgences ; & voici comme il s'y prenoit. Il s'approchoit de ceux qui vendoient des pardons fraîchement venus de Rome, & qui avoient devant eux de grands plats, des bourses ou des paniers, dans lesquels ils mettoient l'argent qu'ils recevoient. Il feignoit de placer un doublon dans une de ces bourses pour acheter une indulgence, escamotoit la piece, & avec elle en prenoit plusieurs autres : ainsi il retrouvoit son argent, en prenoit aux vendeurs, & recevoit des remercîmens. Au reste, si Panurge avoit soixante-trois manieres d'avoir de l'argent, il convenoit qu'il en avoit deux cent quatorze de le dépenser.

Les trois Chapitres ſuivans ſont remplis par le récit de la fameuſe diſpute entre Panurge & Thomaſte l'Anglois. Ce Savant Breton étoit venu exprès à Paris pour diſputer contre Pantagruel, & prétendoit avoir trouvé une nouvelle maniere pour mettre *à quia* celui qui y mettoit tous les autres; c'étoit de diſputer par ſignes & ſans paroles. Il fit ſes propoſitions avec un air d'aſſurance, que l'on reprochoit dès-lors à ceux de ſa Nation. Pantagruel étoit aſſez embarraſſé de répondre à un défi de cette eſpece; mais Panurge le tira d'affaire, en lui ſuggérant un expédient qui fut adopté. Prenant le haut ton convenable à un Prince & à un Géant : » Je n'ai beſoin, dit-il, pour confondre cet hardi diſputeur, que de le mettre aux priſes avec mon ſerviteur Panurge; ſi celui-ci ne réſiſte pas, je le livre à Thomaſte l'Anglois, pour en faire ſon valet & ſon cuiſtre, & l'employer aux ſervices les plus bas «. Thomaſte fut un peu piqué, cependant il ne put refuſer cette propoſition. Le jour fut pris pour la diſpute, & le lieu aſſigné dans une des plus grandes ſalles du fameux Collége de Sorbonne. L'Anglois prévint Pantagruel & Panurge, qu'il diſputeroit ſur les matieres

les plus sublimes de la Méthaphysique, de la Magie & de la Cabale. Le moment arrivé, Panurge entra d'un côté dans l'arene, & Thomaste de l'autre, tous deux vêtus à la légere, pour pouvoir gesticuler plus à leur aise. Pantagruel se mit dans la chaire du Professeur, pour présider à la dispute, ayant à ses deux côtés tout ce qu'il y avoit de plus illustres Docteurs Sorbonistes, Légistes & Médecins. Il ordonna d'une voix terrible, qu'aucun n'eût à parler, crier, ni même claquer des mains, comme c'étoit alors l'usage en Sorbonne, mais que l'on fît attention à la dispute, sous peine de son indignation. Cette menace fit frémir toute la salle, & la troupe étourdie des Etudians garda le plus profond silence. Thomaste commença par jetter ses bras en avant, gesticuler d'une maniere singuliere avec les mains, les pieds, les jambes & les cuisses, branler la tête, & tortiller du cul. Il fit ainsi un long discours que tout le monde pouvoit voir, mais que personne ne pouvoit entendre. Dès qu'il fut fini, Panurge y répondit avec la même éloquence, ou, pour mieux dire, avec la même force, la même adresse, & la même agilité. Bientôt après ils s'échauf-

ferent : on vit que l'un soutenoit fortement son opinion, & que l'autre l'attaquoit ; quelquefois Panurge paroissoit le plus foible, mais le plus souvent c'étoit Thomaste qui étoit embarrassé, & qui se grattoit le front pour trouver la solution aux argumens qu'on lui faisoit. Enfin quatre heures d'horloge, qui est la sixieme partie du jour, ayant été employées à cette fameuse These, dans laquelle il n'y avoit qu'un seul argumentant & un seul soutenant, on jugea à propos de la terminer & de séparer les combattans. On vit bien que Panurge n'avoit point été vaincu, puisqu'il n'avoit point abandonné l'arene ; mais on ne savoit pas trop s'il avoit vraiment triomphé. Pendant le cours de la dispute, Pantagruel avoit fait quelques gestes semblables à ceux d'un Président qui veut encourager son Elève & soutenir sa cause. Cependant, quand on lui demanda de quoi il étoit question, il alloit avouer naturellement qu'il n'en savoit rien ; mais Thomaste lui épargna la honte de cet aveu. Encore tout trempé de sueur, & avant que d'aller changer de chemise, il se jeta au col de son adversaire : » Mon cher ami, lui dit-il avec » son accent Anglois, vous êtes un

» homme incomparable : quand je vous
» ai demandé comment il se pouvoit faire
» que les astres, qui sont si éloignés de
» nous, décidassent du sort des hommes
» & du destin des Empires, vous me
» l'avez expliqué de la façon la plus claire
» & la plus démonstrative ; j'avoue que
» jusqu'à ce moment-là je ne le savois
» pas moi-même. Je vous ai demandé
» comment les démons exerçoient leur
» puissance sur les hommes & même sur
» les Chrétiens, vous m'avez fait là-dessus
» des réponses sublimes : O le grand
» homme ! ô le grand homme ! ô le
» digne disciple du plus savant & du plus
» illustre de tous les Maîtres « ! Panurge fut lui-même un peu étourdi de sa gloire, il n'étoit pas sûr d'avoir si bien rencontré ; mais enfin il jouit de cet honneur, puisqu'il lui étoit décerné. Pantagruel régala magnifiquement l'Anglois, mais refusa l'offre qu'il fit de passer toute sa vie à son service, & il retourna dans son pays.

Les Commentateurs de Rabelais n'ont point manqué de trouver une clef à cette singuliere aventure. Rabelais suppose que Thomaste étoit Anglois : or il y a eu, dès le huitieme siecle, en Angleterre, un per-

ſonnage infiniment illuſtre, nommé *Noël Beda*, & ſurnommé *le Vénérable*, qui, dans ſes Œuvres que nous avons encore, & qui ſont même aſſez eſtimées, a fait un Traité de la maniere de s'exprimer par ſignes. Ce morceau n'eſt pas long dans les Œuvres du vénérable Docteur; mais un de ſes compatriotes a fait imprimer, au commencement du ſeizieme ſiecle, une diſſertation fort longue & fort ennuyeuſe qui peut y ſervir de commentaire. Elle eſt en latin, je la connois, & je peux aſſurer qu'elle eſt très-curieuſe. Il eſt aſſez probable que c'eſt elle qui a donné lieu à cette hiſtoriette.

Il n'eſt point rare que les Dames ſe laiſſent toucher par la réputation de l'eſprit & des talens; c'eſt ce qui arriva à Panurge. Une Dame lui fit des agaceries, il crut qu'il alloit avoir une bonne fortune de haut parage; mais quand il ſe trouva tête à tête avec elle & voulut un peu la preſſer, elle ſe mit en devoir d'appeler ſes gens pour le chaſſer. Panurge prenant tout d'un coup ſon parti. » Parbleu, lui dit-il, Madame, ne » prenez pas cette peine, je vais les ap-» peler moi-même «. Sur ce, il décampe & court encore. Peut-être la Dame en fut-elle fâchée.

Pantagruel reçoit des nouvelles de son pays, & apprend qu'une grande Ville du Royaume de son pere, nommée la Ville des *Amaurotes*, étoit assiégée par les *Dipsodes*, ennemis de Gargantua. Ils avoient profité de ce qui étoit arrivé à ce bon Roi, qui étoit enchanté dans les bras de la Fée Morgane, comme l'avoient été autrefois Ogier le Danois, & le Roi Artus (1). Pantagruel ne manqua pas de mener Panurge dans ce voyage ; & en chemin celui-ci lui raconta pourquoi les lieues sont plus longues à mesure qu'on s'éloigne de Paris. En voici la raison, lui dit Panurge, c'est Charlemagne qui les a fait mesurer. Les Ingénieurs, chargés de cette besogne, avoient ordre de s'arrêter à chaque lieue, & d'y planter une borne; chacun d'eux avoit mené avec lui une jolie fille. Pendant les premiers jours ils s'arrêtoient souvent, tant pour planter la borne, que pour causer avec la Demoiselle; mais quand ils furent plus éloi-

(1) On prétend que, sous cette fiction, Rabelais a voulu parler de l'amour de François I pour la Duchesse d'Etampes, qui l'absorboit tellement qu'il ne songeoit pas à se défendre contre Charles-Quint, & laissoit commander les armées à son fils.

gnés de Paris, ils n'eurent plus si souvent envie de s'arrêter, & l'on s'en apperçoit assez aux extrémités du Royaume, par la longueur des lieues des landes de Gascogne jusqu'à Bayonne.

Toute la guerre que l'on va lire est, suivant les Commentateurs de Rabelais, une critique de celle de Flandre, que François I & Henri II son fils firent à l'Empereur Charles-Quint, depuis 1535 ou 1536 que Rabelais publia le Gargantua, jusqu'en 1542 que parut le Pantagruel. Les Dipsodes sont les Flamands, sujets de Charles-Quint, & la Ville des Amaurotes celle de Marseille, qui fut assiégée par Antoine de Leve, Général de l'Empereur, mais qui ne fut pas prise. Il y a encore bien d'autres passages dans ce Livre-ci qui sont relatifs à cette guerre, aux dernieres années du regne de François I, & à la Cour de Henri II; mais je ne rapporterai que les plus intéressans & les plus honnêtes.

Panurge proposa à son Maître de se rendre dans le camp ennemi, l'assurant qu'il ne seroit connu de personne, qu'il se divertiroit & boiroit avec eux, & lui rendroit bon compte de tout ce qui s'y passeroit. » Je suis, lui dit-il, par ma légéreté,

de la nature des Esprits follets, de celle d'Hercule par la force, & aussi merveilleux espion que brave soldat«. On accepta ses offres. Cependant, avant tout il fit un prisonnier sur les ennemis, & le menaça de l'écorcher, de le fricasser & de le manger, s'il ne lui disoit pas exactement quelles étoient leurs forces. Le pauvre diable ne lui cacha rien, & ces forces étoient considérables & effrayantes; mais Panurge ne se rebuta pas. Le Roi des Dipsodes s'appeloit *Anarche*, c'est-à-dire, qui est sans autorité, sans commandement; c'est que Charles-Quint étoit fort mal obéi, sur-tout dans les Pays-Bas. Panurge promettoit toujours monts & merveilles, & tint une bonne partie de ce qu'il promettoit. Pantagruel, de son côté, faisoit des choses miraculeuses. Je ne peux m'empêcher d'en rapporter pour preuve une des plus grandes folies de Rabelais, qui se trouve dans ce Chapitre; elle fait juger du mauvais goût du seizieme siecle, & du mauvais ton de notre Auteur : c'est que des pets de Pantagruel il naissoit de petits hommes, & de ses vesses de petites femmes. Après avoir emporté plusieurs avantages, dont la plupart étoient dus à l'adresse de Pa-

nurge, Pantagruel fit ériger un trophée d'armes, & Panurge un de pots & de bouteilles, au pied desquels il mangea des levrauts, viande qu'il aimoit beaucoup, mais qui, disoit-il, ne valoit rien sans vinaigre. Enfin Pantagruel livra aux Dipsodes une grande bataille : ils avoient parmi eux trois cents Géans armés de pierres de taille; mais cela ne les empêcha pas d'être défaits. Le Chef de ces Géans s'appeloit *Loup-garou*. Pantagruel le tua, saisit son corps par les jambes, & s'en servit pour assommer les autres. Panurge fit des merveilles dans ce combat, aussi bien qu'un nommé *Carpalin*, qui n'étoit originairement qu'un Valet d'armée, mais qui se trouva avoir infiniment de talens & d'adresse. Il y avoit encore dans la Compagnie de Pantagruel un troisieme personnage nommé *Epistemon*: celui-ci étoit un Philosophe qui avoit contribué à l'éducation & à l'instruction du fils de Gargantua. Il eut le malheur, dans la bataille, d'avoir la tête coupée. On en fut au désespoir; mais Panurge étoit un homme de ressource qui avoit remede à tout : ayant trouvé Epistemon qui tenoit sa tête entre ses bras, il reconnut qu'elle étoit encore toute chaude,

& ſon corps auſſi. Auſſi-tôt il le fit porter dans la ſalle à manger, & là, l'ayant bien lavé avec de bon vin chaud & vigoureux, & rapproché les veines, les muſcles & les nerfs les uns des autres, les ayant liés par un bon bandage bien accommodé, ſuivant l'Art de Chirurgie, il enveloppa tout le cou de confection de diamerdis, c'eſt-à-dire, de grande ſauge; enſuite il fit à la peau quinze ou ſeize points d'aiguille pour la bien faire tenir; & puis il y ajouta un peu d'onguent qu'il ſavoit faire, & qu'il appeloit onguent reſſuſcitatif. Cette cérémonie étant achevée, Epiſtemon commença à reſpirer; il ouvrit les yeux, bâilla, éternua, puis il lâcha un gros vent; alors on ne douta plus qu'il ne fût guéri. On lui fit manger des rôties de pain au vin avec du ſucre; & il ſe mit à parler avec ſon éloquence ordinaire. Il dit qu'il revenoit de l'Enfer, qu'il avoit vu tous les Diables, & fait grande chere chez Lucifer; & que c'étoit au grand regret de ces Meſſieurs, & à ſon grand étonnement à lui-même, qu'on l'avoit tiré de là. Pantagruel voulut ſavoir les détails de ſon voyage, & de ce qu'il avoit vu dans ce monde ſouterrain; il s'excuſa d'abord ſur

ce que son séjour n'avoit pas été long; mais on insista, & il dit tout ce qu'il savoit. Il avoit remarqué que ceux qui ont joué le plus grand rôle sur la terre, étoient ceux qui remplissoient les fonctions les moins importantes dans les Enfers : par exemple, Alexandre, conquérant du monde, n'étoit là-bas qu'un Savetier ou un Ravaudeur, qui raccommodoit ses chausses & celles de ses voisins. Tous les autres Héros de l'antiquité, & les Rois, Papes & Princes modernes, sont passés en revue par Rabelais, qui leur assigne à tous des fonctions ridicules. Je ne citerai qu'un petit nombre de traits de cette Parodie ; & je choisirai ceux dans lesquels il y a quelques relations du caractere & des aventures de ceux dont on parle avec le métier qu'on leur assigne. Par exemple, on y fait Fabius enfileur de patenôtres, parce que l'on sait que son grand mérite étoit de temporiser; Artus & les Chevaliers de la Table ronde, de pauvres Bateliers qui mangeoient tous à la même gamelle; Néron étoit vielleux, & chantoit pour un fou, parce qu'on sait que cet Empereur aimoit la musique, & ne rougissoit pas de jouer des instrumens & de chanter

ter en plein théatre à Rome; Godefroi de Bouillon étoit dominotier, c'eſt-à-dire, faiſeur de chapelets & vendeur d'images, parce qu'il étoit très-dévot, & qu'il prit Jéruſalem. Rabelais place dans ſon Enfer le Pape Jules II; il le fait crieur de petits pâtés. La mémoire de ce Pape étoit encore odieuſe aux François du temps de Rabelais, parce qu'il avoit fait la guerre à Louis XII avec beaucoup d'injuſtice & d'acharnement. Les quatre fils Aymon étoient arracheurs de dents, ce qui eſt tout ſimple, vu que leur chronique eſt très-menteuſe. Au contraire, dans l'Enfer de Rabelais, les pauvres Philoſophes d'autrefois jouent le rôle de grands Seigneurs. Diogene étoit vêtu magnifiquement, faiſoit grande chere, & traitoit Alexandre comme un pauvre poliſſon. Epictete étoit habillé à la Françoiſe, & ſe divertiſſoit ſous une feuillée avec de Beaux-Eſprits de Paris & des Demoiſelles Italiennes; Néron vint lui demander un denier d'aumône; il lui jeta un écu, en lui diſant: » Tiens » coquin, prends cela, & ſois honnête » homme «. L'Avocat Patelin étoit Tréſorier de Radamanthe, & par conſéquent un des gros Financiers des Enfers. Il

demanda des petits pâtés au Pape Jules, les mangea, les trouva mauvais, & lui donna des coups de bâton au lieu de les lui payer.

Toute cette facétie de Rabelais a été fort admirée autrefois. Je ne crois cependant pas que dans ce siecle-ci on la trouve aussi plaisante, ni aussi morale qu'il y a deux cents ans.

Nous avons dit que Pantagruel, ayant fait lever le siége de la ville des Amaurotes, y fit son entrée triomphale ; mais il fut ensuite délibéré sur ce qu'il feroit du Roi *Anarche*, qui, comme on sait, étoit son prisonnier. C'est ici que Rabelais hasarde quelques phrases qui ont paru très-hardies, sur-tout au seizieme siecle, & qui le paroîtroient encore, quoiqu'elles ne tombent que sur les Rois qui abusent de leur pouvoir. Voici les termes de Rabelais : » Certes, je le veux » faire homme de bien ; ces diables de » Rois ne savent chose quelconque, & » ne valent, si-non à faire des maux ès » pauvres Sujets, ou troubler tout le » monde par guerre, pour leur inique & » détestable plaisir. Je veux le mettre en » métier, & le faire crieur de sauce verte «. Effectivement, on établit le Roi Anarche

dans une petite cahute, où on lui apprit, en lui tirant les oreilles, à crier du verjus pilé. Enſuite, pour augmenter ſa peine, on lui fit épouſer une vieille, qui le faiſoit enrager & le battoit. On célébra leurs noces par un grand repas, où il y eut des têtes de mouton, des andouilles à la moutarde, & des tripes à l'ail.

Les derniers Chapitres ne contiennent qu'un récit plus fou & plus impertinent que tout le reſte, d'une prétendue maladie de Pantagruel, dont il ne fut guéri que parce qu'on fit entrer dans ſon eſtomac des gens qui le nettoyerent, & jeterent dehors avec des pelles tout ce qu'il y avoit de mauvaiſes humeurs. On lui fit auſſi prendre des pilules dorées, plus groſſes que des boulets de canon : l'Auteur dit qu'on en voit encore une au haut du clocher de Sainte-Croix d'Orléans. L'on voit que Rabelais mêloit ſans doute à deſſein des folies qui ne ſignifioint rien, avec celles dont on pouvoit faire des applications morales & ſatiriques.

Le ſecond Livre de Pantagruel, le troiſieme des Œuvres de Rabelais, commence, comme tous les autres, par un Prologue; ce Prologue eſt précédé d'un Dizain; & ces petits Vers, d'une Dédicace à

l'esprit de la Reine de Navarre, sœur de François I, qui, comme on sait, étoit grande Protectrice des Arts & des Lettres, & sur-tout des Auteurs de Contes. Voici le Dizain :

Je n'ai besoin, ami Lecteur, t'escrire
Par le menu le proufit & plaisir
Que recevras si ce Livre veux lire
Et d'icelui le sens prendre as desir.
Veuilles donc prendre à le lire loisir,
Mais que ce soit avec intelligence,
Si tu le fais propos de grand plaisance
Tu trouveras, & moult proufiteras,
Si tiendras-tu en grant resjouissance
Le tien esprit, & bon temps passeras.

On voit que Rabelais ne manque aucune occasion de dire qu'il y a des sens cachés dans son Livre ; il l'a tant dit, qu'on a eu la bonté de le croire, & peut-être en a-t-on trouvé plus qu'il n'y en a. Dans le Prologue se trouve une Histoire que l'on lit ailleurs, car elle est dans Plutarque ; mais elle est ici assez bien contée. La voici : Philippe menaçant Corinthe d'un siége, tous les habitans se donnoient des mouvemens étonnans pour rétablir les fortifications ; les uns portoient de la pierre, les autres des moilons. On relevoit

la terre, on ouvroit des tranchées. Diogene, qui étoit resté au milieu de la place dans son tonneau, en sortit, & se mit à le remuer, & à le tourner jusqu'à se mettre en nage. » Que fais-tu donc là, Diogene, lui dit-on? Je fais comme tous les autres citoyens, répondit-il; je m'agite, je tracasse: mais, lui répliqua-t-on, en quoi ce que tu fais peut-il servir à la défense de la ville? Autant que tout ce que vous faites, reprit-il; je vous connois bien, vous avez beau fortifier votre Patrie, vous n'en serez pas moins disposés à vous rendre à la premiere sommation. On ne peut pas faire de braves gens d'une Nation naturellement foible & légere «. Voilà bien, dit Rabelais, l'emblême des Prédicateurs, & de tous ceux qui entreprennent de faire des leçons aux autres. » Mais n'importe, je dis toujours ce que je pense, & il en arrive ce qu'il peut. Je vais donc, Messieurs, remuer encore une fois mon tonneau; si vous y voulez boire, il ne tient qu'à vous; voulez-vous en profiter, profitez-en; ne voulez-vous qu'en rire, riez-en; si vous voulez vous en fâcher, fâchez-vous; pour moi, je vais boire, car, à

l'exemple d'Homere & de Caton, je n'écris jamais qu'après boire «.

Dans le premier Chapitre, on conte que Pantagruel transporta dans son Royaume d'Utopie une colonie de Dipsodes. C'étoient de très-bonnes gens; ils se trouverent fort bien dans leur nouvel établissement, & eurent de la reconnoissance pour Pantagruel, si bien qu'on disoit que ce Prince avoit fait d'un Ange deux, en unissant les Dipsodes & les Utopistes, au lieu que Charlemagne avoit fait d'un Diable deux, en transportant des Flamands en Saxe, & des Saxons en Flandre; &, soit dit en passant, cette translation des Saxons en Flandre, si elle n'est pas tout à fait certaine, est du moins très-probable; & c'est de là que vient le langage à demi Allemand, que l'on parle encore dans les Pays-Bas.

Pantagruel avoit fait présent à Panurge de la Châtellenie de Salmigondi, terre d'un grand revenu, tant en déniers fixes qu'en casuel, fondé sur le plus ou le moins de hannetons & d'escargots qu'il y avoit dans les bonnes ou mauvaises années. Panurge fut très-obligé à son Maître, & l'en remercia beaucoup; mais Pantagruel ne fut pas long-temps sans

apprendre qu'il se ruinoit, non, dit Rabelais, à faire des fondations, bâtir des églises, des monasteres & des hôpitaux; mais à faire festins, bombance, à régaler & même payer les bons compagnons & les jolies filles du Royaume des Dipsodes. La premiere fois que Pantagruel le vit après qu'il eut mené tout ce train de vie, il le lui reprocha. » Panurge, lui dit-» il, tu te conduis mal, mon ami; tu fri-» casses, tu gaspilles le bien dont je t'ai » mis en possession, tu manges ton bled » en herbe, & je vois bien que je ne vien-» drai jamais à bout de te faire riche » comme j'en ai l'intention. Parbleu, » répondit Panurge, vous avez-là une » plaisante intention; me faire riche, moi, » & de quoi cela me serviroit-il? Non, » Seigneur, vous ne me ferez jamais riche, » parce que je ne veux point l'être; ce que je » désire, c'est d'être heureux, & pour cet » effet, de vivre gaillardement, joyeuse-» ment, & lestement. Vous me reprochez » de manger mon bled en herbe, j'ai sur » cela de grands exemples à vous oppo-» ser, & de bonnes raisons à vous don-» ner. Combien de grands Seigneurs & » de Prélats qui mangent, le jour même de » la prise de possession de leurs terres, Châ-

» teaux, Diocefes & Abbayes, au moins
» le revenu de la premiere année ? Appre-
» nez que c'eft fouvent prudence de manger
» quelques années d'avance; & que favons-
» nous fi nous vivrons affez long-temps
» pour percevoir ces revenus-là ? Ce
» que l'on a mangé eft autant de pris fur
» l'ennemi, qui eft l'avenir. Caton, qui
» étoit le Patriache des Œconomiftes de
» Rome, ne confeilloit-il pas d'acheter
» & de revendre? C'eft précifément ce que
» je fais; il eft vrai que j'achete fort cher
» & à crédit, & que je revends bon marché:
» ce n'eft pas là tout-à-fait comme cela que
» Caton l'entendoit; mais les bonnes occa-
» fions ne fe préfentent pas toujours. On
» nous confeille la fobrieté & la tempé-
» rance; & qu'y a-t-il de plus conforme à
» cette vertu, que de manger fon bled en
» herbe comme un Hermite; & puis n'é-
» pargne-t-on pas par-là les frais du Meû-
» nier, du Boulanger & du Pâtiffier, tous
» gens qu'il faut employer, pour tirer parti
» du bled mûr? Vous n'ignorez pas, vous
» qui êtes un gourmand, Monfeigneur,
» que c'eft avec le bled en herbe que l'on
» fait la fauce verte; ores la fauce verte
» donne de l'appétit, & fait boire & manger:
» quand on a une fois goûté de cette fauce-

» là, on trouve toutes les autres insipides ; » aussi en mangerai-je tant que je pourrai, » & si mon bien finit avant moi, je dirai » comme ce gros Bénéficier, qui, voyant » brûler sa maison, le dernier effet qui lui » restât, s'écria, *consummatum est.* C'est une » citation de l'écriture. A propos de Théo» logiens, savez-vous l'Histoire de Saint » Thomas d'Aquin à la table du Roi Saint » Louis? =Non.=La voici: Ce grand Roi, » qui aimoit beaucoup les Théologiens & » les Saints Peres, pria Saint Thomas d'A» quin à dîner. Le savant & pieux Domini» cain s'y rendit. On servit devant le Roi, » entre autres plats, un beau poisson : les » vieux Légendaires disent que c'étoit une » lamproie; mais je soutiens que c'étoit une » grande & magnifique carpe. Saint Tho» mas, qui étoit plongé dans quelque mé» ditation sublime, sans y penser, tira le » plat à lui, & mangea toute la carpe, à » l'exception des arêtes & des écailles, & » n'oublia pas la langue : quand cela fut » fait, on tira le Docteur de sa distraction, » il en fut honteux; mais la carpe étoit » mangée (1) «.

(1) C'est Michel Scot, Auteur contemporain, qui cite cette anecdote; peut-être est-ce par malice; car il étoit d'un Ordre & d'un parti opposé à celui des Thomistes.

Panurge & Pantagruel continuant leur conversation : » Quand payeras-tu tes dettes, dit le Prince ? Aux Calendes Grecques Monseigneur, lorsque tout le » monde sera content ; mais auparavant je » m'en garderai bien, je craindrois que per- » sonne ne priât plus Dieu pour moi ; c'est » une belle politique que de se ménager » ainsi des gens qui soient intéressés à votre » conservation : cela ressemble à cette belle » loi des Indes, qui ordonne que les femmes » seront brûlées avec le corps de leur mari ; » ou aux usages des anciens Gaulois, qui » faisoient enterrer vifs les esclaves avec » leurs Maîtres. Ho ! ho ! diable, dans ces » temps, & dans ces pays-là, il faut voir » comment les maris & les Seigneurs étoient » choyés ! Oui, Monseigneur, le pays, où » il n'y a point de créanciers & de débi- » teurs, est un pays imaginaire. Le monde » ne subsiste que par les services que les hom- » mes se rendent mutuellement. Je dois, » on me doit ; je paye, & je suis payé ; je » perds, & un autre gagne ; & ce que j'aime » encore bien mieux, je gagne, & un autre » perd. Mais, après tout, il ne faut pas trop » s'embarrasser de tout cela, ni imiter ce » vilain avare, qui aima mieux perdre son » bras que sa manche, & les usuriers de

» Landerousse qui se pendirent tous, parce
» que l'année avoit été bonne. La plus belle
» de toutes les suppositions, c'est celle d'un
» Monde dans lequel personne ne refuseroit
» d'aider ses voisins & ses compatriotes de
» sa bourse & de ses denrées, & ne redeman-
» deroit jamais rien de ce qu'il auroit donné:
» ce seroit-là véritablement le siecle d'or,
» & le paradis terrestre; nous y placerions
» pour Gouverneur cet honnête Avocat
» Patelin, qui avoit trouvé dans les pa-
» piers de son pere, qu'il devoit à un Mar-
» chand nommé M. *Guillaume*, une som-
» me qu'il ne lui redemandoit pas «. A la fin, en suivant cette conversation qui dure plusieurs Chapitres, Rabelais s'embrouile dans des détails de Médecine, & fait convenir son Panurge qu'il ne sait plus où il en est, qu'il se noye, qu'il se perd, qu'il s'égare. Ce n'est pas la seule fois que Rabelais fait cet aveu dans son Livre.

Cependant Panurge ayant une Châtellenie & des sujets, étoit dans le cas de marcher à la guerre avec ses vassaux pour le service de Pantagruel, s'il en étoit requis. Cette idée lui déplaisoit; il croyoit avoir assez fait pour la gloire, dans le temps qu'il n'étoit qu'un pauvre diable, n'ayant rien à perdre; & il pen-

ſoit que depuis qu'il étoit devenu Seigneur Châtelain, il ne devoit plus ſonger qu'à ſe divertir, & ſe conſerver pour ne pas déſeſpérer ſes créanciers. Agité par cette inquiétude, & ayant, comme il le dit lui-même, la puce à l'oreille, d'autant plus qu'il ſe les étoit fait percer, il conſulta ſon Maître, & lui demanda s'il étoit vrai que les nouveaux mariés fuſſent exempts d'aller à la guerre? »Oui, lui ré» pondit Pantagruel; cette complaiſance » que l'on a pour eux eſt conforme à toutes » les Loix divines & humaines, aux Ju» daïques, aux Grecques, aux Romaines; » Tant mieux, répliqua Panurge«. Dès ce moment il commença à s'ajuſter plus proprement, dans l'eſpérance de donner dans l'œil de quelque Demoiſelle à marier; mais il n'étoit ni jeune, ni joli, ni propre; & s'il eût attendu qu'on l'eût recherché pour ſes beaux yeux, & que quelque jeune beauté fût devenue amoureuſe de lui, il auroit probablement attendu toute ſa vie. Enfin il ſe résolut à conſulter ſon bon Maître, pour ſavoir s'il devoit ſe marier ou non. » Mon Seigneur, » lui dit-il, ma délibération eſt de me » marier; je vous ſupplie, dites-m'en » votre avis. Panurge, mon ami, ré-

» pondit Pantagruel, dès que ta réso-
» lution est prise, je n'ai plus d'avis à
» te donner là-dessus; il n'y a plus qu'à
» mettre ton projet à exécution. Mais,
» reprit Panurge, si vous croyez que je
» ne sois pas propre au mariage, & que
» ce ne soit pas le meilleur parti que
» j'aye à prendre, je ne me marierai
» pas. = Eh bien! ne te marie donc
» pas. = Mais, mon bon Maître, vous
» savez combien un vieux garçon est
» malheureux, seul dans son ménage,
» livré à des Valets! = Eh bien! marie-
» toi donc. = Mais il vaut mieux être seul
» qu'en mauvaise compagnie: d'ailleurs
» j'ai remarqué qu'il y avoit plus de coli-
» maçons cette année que de hannetons;
» & puis, je vous avoue que je serois fort
» embarrassé de ma contenance avec une
» honnête femme; car je n'ai jamais
» vécu avec celles de cette espece, mais
» beaucoup avec les autres. = Mon en-
» fant, ne te marie pas. = Mais, d'un
» autre côté, toutes ces Demoiselles n'ont
» aucun soin d'un vieux garçon; elles ne
» cherchent au contraire qu'à lui tirer de
» l'argent, & à ruiner sa santé: au lieu
» qu'une honnête femme a soin de son
» ménage; & puis, je ne peux avoir d'en-

» sans légitimes que par cette voie ; & » à cause que je suis le premier de mon » nom, il ne doit pas s'ensuivre que » j'en sois le dernier : il faut que ce soit » d'une Dame Châtelaine de Salmigondi, » que sortent de petits Salmigondi- » nets. = Eh bien ! marie-toi donc. = Mon » Maître, votre opinion est comme la » chanson du ricochet, qui dit toujours » la même chose. Vraiment, répondit » Pantagruel ; c'est qu'il n'y a dans toutes » les choses qu'un pour & un contre, » & qu'il y a presque toujours de bonnes » raisons pour l'un & pour l'autre ; mais » si tu veux te décider, fait comme nos » ancêtres, rapporte-t'en aux sorts Homé- » riques ou Virgiliens, c'est-à-dire qu'en » ouvrant au hasard l'Iliade ou l'Enéide, » tu tomberas sur quelques vers qui t'in- » diqueront le parti que tu dois prendre «. Pantagruel, pour l'y encourager, lui cita des exemples de nombre de gens qui avoient ainsi connu leur sort. Panurge étoit prêt à se rendre, quand tout à coup il fut arrêté par une réflexion: » Non, dit il, je ne m'en rapporterai » point à ces sorts-là : Malepeste ! il suf- » firoit donc qu'Homere ou Virgile eus- » sent dit une sottise, pour que j'en fisse

» une autre ! = Eh bien ! tire ton mariage à trois dés : Ah ! fi donc, Monseigneur, répondit Panurge ; vous savez avec quelle sévérité le grand Gargantua votre pere a défendu les jeux de hasard dans son Royaume. Il faisoit jeter tous les dés dans la riviere, briser tous les instrumens qui servoient à les faire, brûler les tabliers & les trictracs : il s'est immortalisé par cette conduite ; n'allez pas dégénérer & laisser recommencer cette peste publique. Allons, revenons donc aux sorts Virgiliens «. Alors ils ouvrirent trois fois successivement le Livre de l'Enéide, & tomberent chaque fois sur un vers Latin que l'un expliqua à sa maniere, & l'autre à la sienne ; mais comme l'oracle n'étoit pas précis, il n'y eut encore rien de décidé. » Il y a un autre moyen de t'éclaircir, dit Pantagruel à Panurge ; c'est celui de t'en rapporter au songe que tu feras cette nuit : tu ne peux manquer de rêver à ce qui t'occupe, c'est-à-dire à ton futur mariage. Vous avez raison, mon Maître, répondit Panurge ; je vais souper à mon ordinaire, c'est-à-dire comme un diable, & me coucher ; je ne peux manquer d'avoir de beaux rêves. Point

» du tout, reprit le Prince d'Utopie,
» garde-toi bien de manger ce soir; quand
» on soupe bien, on dort, & on ne rêve
» point. = Ah! oui, Monseigneur; mais
» les rêves que l'on fait quand on a le
» ventre vuide, ne valent rien. Il me
» souvient d'avoir voyagé avec un pauvre
» diable de Philosophe; nous n'avions
» précisément que ce qu'il nous falloit
» pour faire notre chemin, nous payions
» la dépense par moitié: en conséquence
» dans chaque auberge où nous arrivions,
» je faisois donner deux pitances; mais
» comme j'étois leste & de bon appétit,
» j'avois mangé la mienne & la sienne
» avant qu'il l'eût seulement regardée,
» & je ne lui laissois que les os, au
» moyen de quoi il faisoit maigre chere:
» aussi rêvoit-il toute la nuit qu'il tom-
» boit dans un précipice, que le Diable
» l'emportoit, & je ne sais combien de
» choses terribles comme cela: pour moi,
» pour faire de bons rêves, je veux remplir
» mon estomac. = Résous-toi donc, du
» moins, à souper un peu plus légerement
» qu'à ton ordinaire; évite sur-tout de
» manger des féves, des choux, ni du lie-
» vre, ce sont des viandes pernicieuses aux
» songeurs; mange plutôt des poires de
bergamotte,

» bergamotte, des pommes de courpendu, & des pruneaux de Tours. = Oh! » à la bonne heure, une poire & une » pomme valent bien une féve, & il y a » d'autre viande dans le monde que du » lievre «. Panurge alla donc souper, se coucha, & rêva. Le lendemain il se trouva au lever de son maître, où étoient Carpalin, Epistemon, & Frere Jean de Theleme. » Ah ça, leur dit-il, écoutez » bien mon rêve: j'ai songé que j'avois » épousé une jeune & jolie femme, qui » avoit pour moi toutes sortes de complaisances, me caressoit, me migeottoit, » me tastonnoit, & tout en badinant me » plantoit deux jolies petites cornes sur » le front: je voulois qu'elle les mît en » avant, afin que je pusse du moins m'en » servir pour attaquer ceux qui se moqueroient de moi; mais elle ne vouloit » pas, & les plaçoit en arriere de ma tête, » de façon que je ne pouvois les voir, mais » cependant sans que cela me fit aucun » mal. Sur la fin de la nuit, il m'a semblé » que j'étois tambourin, & que je faisois » danser tout le monde aux dépens de ma » peau, car on frappoit dessus, toujours cependant sans me faire aucun » mal. En même temps ma femme étoit

» transformée en jolie petite chouette.
» Panurge, dit alors Pantagruel, ton
» songe n'est pas difficile à expliquer. Ar-
» temidore, & tous les autres interpretes
» Grecs & Hébreux des songes, convien-
» nent que rêver de cornes est signe de
» cocuage; ta transformation en tambou-
» rin veut dire que tu feras danser les autres
» à tes dépens; quant à la chouette, que ta
» femme te volera, comme c'est le natu-
» rel des chouettes; ainsi tu seras cocu,
» battu, & volé «. Tout le monde applaudit à cette explication. Mais Panurge prenant la parole : » Messieurs, leur dit-
» il, vous en direz tout ce qu'il vous plaira,
» mais ce songe ne me paroît point fâ-
» cheux. Premiérement, il est dit que le
» tout ne me fera point de mal; seconde-
» ment, je ne suis pas si sensible à
» ces accidens-là; pour mon bien, quand
» on ne me le prend pas, je le donne;
» qu'on se divertisse chez moi, tant mieux,
» j'en prendrai ma part; & quant à mon
» honneur, je ne l'attache point à celui
» de ma femme, il me suffit qu'elle soit
» honnête à mon égard. Ainsi je cherche-
» rai à connoître la petite chouette qui
» m'est destinée, je l'épouserai, & nous
» serons heureux. Sur ce, allons déjeûner«.

Il paroiſſoit, d'après cela, que Panurge avoit tout à fait pris ſon parti de ſe marier. Mais on lui dit encore tant de choſes, tant en déjeûnant qu'enſuite, qu'il retomba dans ſon incertitude : alors Pantagruel lui ſuggéra un nouveau moyen de ſe décider ; ce fut de conſulter la Sibylle de Panzout, qui étoit la Sorciere du canton. » Ils ſe rendirent dans l'habitation de la Vaticinatrice, & la trouverent au coin de ſa cheminée, mal en point, mal vêtue, édentée, chaſſieuſe, courbaſſée, roupieuſe, langoureuſe ; elle faiſoit un potage de choux verds avec du lard jaune, vert & bleu «. Epiſtemon, qui accompagnoit Panurge, l'avertit qu'il falloit faire un préſent. » J'y ai penſé, lui » répondit-il « ; en même temps il tira de ſon porte-manteau ſix langues de bœufs fumées, & de ſa gibeciere une petite bourſe de peau contenant ſix carolus, & les lui offrit en la ſaluant profondément. » Aſſeyez-vous, leur dit la vieille » en leur montrant des eſcabelles de bois, & » parlez «. Lors Panurge, en brieves paroles, lui expoſa le ſujet de ſa venue, & la pria de lui dire la bonne fortune de ſon mariage projeté. Lors la Sorciere s'aſſeyant ſur ſon boiſſeau, comme une autre

Pytonisse, se mit à faire des grimaces épouvantables, des contorsions exécrables, & des conjurations horribles : elle prononça des mots si barbares, que Panurge, qui savoit tant de Langues, n'y comprenoit rien. Enfin, après avoir fait une terrible culbute, elle laissa tomber à terre un papier qu'Epistemon ramassa. Quant à Panurge il s'étoit déjà enfui en criant: » Mon ami, j'ai vu l'antre de la Sibylle; » je ne veux plus entendre parler de cet » Oracle-là, remontons sur nos bêtes, & » retournons chez nous «. Epistemon le suivit, &, dès le soir même, lui montra les vers prophétiques écrits sur le papier, & voulut les lui expliquer : ils étoient contraires au projet qu'avoit Panurge de se marier; mais quand ils lui eussent été favorables, il ne vouloit prendre confiance dans un pareil Oracle, & il ne pouvoit se décider (1).

(1) Je ne peux m'empêcher de raconter au sujet de la Sibylle de Panzout ce qui m'est arrivé, lorsqu'en sortant du Collége je voyageai dans les environs de Chinon, patrie de Rabelais; j'y trouvai la mémoire de cet Auteur en si grande réputation, que l'on me faisoit remarquer tous les lieux dont les noms se trouvent dans son Livre, & qui sont situés dans ce canton-là, avec le même soin que l'on apporte à faire connoître aux Voyageurs les endroits de l'Italie

Digitized by Google

» Puiſque les Oracles parlans, ni ceux écrivans, dit Epiſtemon à Panurge, ne peuvent vous convenir, ayez recours aux muets ; conſultez quelque fameux Pantomime, & tachez d'en trouver de la force de celui que Tiridate, Roi d'Arménie, demanda à l'Empereur Tibere, pour lui ſervir d'interprete auprès de la multitude de peuples étrangers dont il n'entendoit pas la Langue. Celui-ci, dit-il, poſſede la Langue univerſelle ; ſon viſage, tout ſon corps même eſt langue, il a de l'eſprit juſqu'au bout des doigts. Vraiment, reprit Panurge, à qui parles-tu de Pantomime ? Crois-tu que j'aye oublié ma diſpute avec cet Anglois, qui me fit tant d'honneur ? Mais je peux à préſent l'avouer ſans honte, s'il ne ſavoit ce qu'il

illuſtrés par les plus importans événemens, & par le ſéjour & les tombeaux des plus grands hommes. On ne pouvoit trop s'étonner de ce que je ne ſavois pas déjà mon Rabelais par cœur, & il ſembloit aux Chinonois que cette lecture devoit faire partie de l'éducation d'un jeune homme. On me conduiſit au petit lieu de Panzout, qu'on me dit être un fief, qui, du temps de Rabelais, étoit poſſédé par une vieille Demoiſelle qui n'avoit jamais voulu ſe marier. Elle étoit en réputation de ſageſſe dans le pays, & on la conſultoit volontiers. Des héritiers collatéraux, mais de ſa famille, ont hérité de ſa terre, & la poſſedent peut-être encore, du moins leur nom eſt-il encore connu dans le pays.

difoit, le Diable m'emporte fi je favois ce que je lui ai répondu : eh bien cependant, c'eft avec cela que j'ai fait ma fortune. A propos de muets, fais-tu l'hiftoire de cette femme de Rome qui étoit fourde & muette ? = Non. = Ecoute : Tu fais que les femmes penfent toujours à malice, fur-tout quand elles ne font pas diftraites par autre chofe. La femme dont je veux parler étoit affez jolie, fort en âge de fe marier; mais fon peu de bien, & la difficulté d'entrer en converfation avec elle, étoient caufe qu'elle n'avoit point encore été attaquée. Un jour qu'elle étoit fur la porte de fa maifon, fituée fur la grande Place, un jeune homme qui avoit la vue baffe, voulant favoir quelle heure il étoit, regardoit tant qu'il pouvoit au cadran du Capitole qui étoit affez élevé: ne lui étant pas poffible de rien diftinguer, il s'adreffa à la Demoifelle, en lui demandant avec politeffe & d'un air honnête quelle heure il étoit. Celle-ci ne comprenant pas de quoi il étoit queftion, minauda beaucoup de l'air le plus gracieux; le Monfieur répéta fa queftion, que la bonne fille prit pour une déclaration d'amour. Comme il lui montroit le cadran qui étoit élevé, elle crut qu'il prenoit

le Ciel à témoin de la sincérité de son ardeur, de la pureté & de la droiture de ses intentions; elle l'invita par signes à entrer chez elle; le Cavalier eût été impoli de le refuser : ils s'arrêterent quelque temps dans la salle, & le Monsieur fut le premier à s'appercevoir qu'il y avoit du mal-entendu; mais il eût été mal-honnête de désabuser une si bonne personne : de la salle on passa dans le boudoir; la jolie sourde, loin de sortir de son erreur, y fut si bien confirmée, qu'elle acquit un amant qui devint peut-être son époux; mais je n'en sais pas davantage «.

Je m'en tiens à ce Conte-là, le plus décent de ceux contenus dans le dix-neuvieme Chapitre du second Livre de Pantagruel. Enfin on amena à Panurge un fameux Sorcier muet, nommé *Naz de Cabre*. Mais le Châtelain de Salmigondi n'ayant rien compris à ses gestes, ou n'en ayant rien conclu qui lui fût convenable, le chassa à coups de poing & à coups de pied au cul. Il en fit à peu près autant à un vieux Poëte qui rendoit ses Oracles en vers; il s'appeloit *Rominagrobis*; & l'on sait que Rabelais a désigné sous ce nom Guillaume Cretin, Poëte qui a vécu depuis le regne de Louis XI

jusqu'à celui de François Ier. mais qui radotoit alors. Voici la Ballade qui contient son avis.

Prenez-la, ne la prenez pas;
Si vous la prenez, c'est bien fait:
Ne la prenant semblable effet;
Galopez, mais allez le pas;
Prenez-la, ne la prenez pas.
Jeûnez, prenez double repas,
Défaites ce qui étoit fait,
Refaites ce qui étoit défait.
Souhaitez lui vie & trépas,
Prenez-la, ne la prenez pas.

Panurge trouva très mauvais cet Oracle, plus propre à augmenter son incertitude, qu'à le décider. » Je me doutois » bien, dit-il, que ce diable de Poëte » étoit hérétique; aussi a-t-il dit dans ses » Poésies beaucoup de mal des bons » Moines mendians, qui sont si pieux & » si attachés à leur regle; je vais vous en » donner la preuve. Un Cordelier se trou» vant sur le bord d'un torrent avec un » bon petit Marchand, celui ci lui promit » de le bien récompenser s'il vouloit le » laisser monter sur ses épaules pour passer » l'eau : le Cordelier y consent, retrousse » sa robe jusqu'à la ceinture, & entre dans

» l'eau ; mais quand il fut dans l'endroit le » plus rapide « : » Monſieur, lui dit le bon » Pere, vous m'avez promis de me bien » récompenſer ; mais êtes-vous en état de » cela « ? » Sans doute, répondit le Mar- » chand, j'ai la bourſe aſſez bien garnie, » & je porte ſur moi une ſomme aſſez » conſidérable «. » Ah ! que dites-vous là, » s'écria le bon Pere, ne ſaviez vous » donc pas que par un Chapitre exprès de » notre regle, il nous eſt ſévérement dé- » fendu de porter de l'argent ſur nous ? » Allez au diable, vous & votre argent : » *abrenuntio Satanas* «. » En même temps » il le jeta au milieu de l'eau, & on ne le » repêcha qu'à une bonne demie lieue de » là, vis-à-vis un Couvent de ces bons » Peres, où il fut bien enterré pour ſon » argent «.

Cependant Epiſtemon repréſenta à Panurge que l'on commençoit à ſe mo- quer de lui, de ce qu'il conſultoit tant de monde & ne ſe décidoit point. = » Je me déciderai, mon ami, lui dit-il, » car j'ai fait vœu à Saint François le » cadet, c'eſt-à-dire Saint François de » Paule, fondateur des Minimes, que je » ne porterois jamais de lunettes que je

» ne fusse tiré de cette perplexité. Allons
» donc voir le fameux *Her Trippa* « (1).

Trippa essaya en présence de Panurge tous les secrets de son Art, pour découvrir quel seroit son sort : dans le grand nombre de genres de divinations ridicules dont l'énumération remplit ce Chapitre, je ne m'arrêterai qu'à l'*Alectromancie*. Elle se pratique en plaçant un coq au milieu d'un cercle formé de grains de bled, arrangés de façon qu'ils forment les vingt-quatre lettres de l'alphabet. En remarquant celles vis-à-vis lesquelles le coq s'arrête, & qu'il mange de préférence, on forme un mot qui contient la réponse de ce que l'on veut savoir. *Trippa* fit donc venir son coq, & celui-ci mangea d'abord les grains qui formoient la lettre *C*, ensuite la lettre *O*, le *Q* & l'*U* ; se retournant, il dévora l'*S*, l'*E*, l'*R* & l'*A*. Panurge y ayant bien regardé, & ayant vu que l'assemblage de ces lettres formoit les mots *Cocu sera*, se fâcha, & sortit en colere de chez *Her Trippa*.

(1) Tous les Commentateurs conviennent que Rabelais a eu en vue le célebre Henri Corneille Agrippa, Allemand, dont j'ai parlé dans un de mes Volumes précédens, à l'occasion de ses Livres sur les Sciences occultes.

A la fin Panurge en revint à Frere Jean des Entomures. » C'est à toi que je » veux m'en rapporter, lui dit-il «. » Mon » ami, lui répondit l'Abbé de Theleme, » pour nous autres Moines, nos grands ora- » cles sont les cloches; ce sont elles qui » nous apprennent ce que nous avons à » faire, & qui reglent toutes nos actions; » j'avoue que j'aime mieux celle du réfec- » toire, que celle de matines; mais enfin » il faut aller où elles nous appellent. » Ecoute bien celles de la Paroisse voi- » sine, elles te diront ce que tu as à faire «. Justement dans ce moment elles sonnoient en branle à l'occasion de quelque grande fête. » Eh! bien dit Panurge, qu'est- » ce qu'elles m'apprendront? elles disent » *din don don, din don don* «. » Tu ne » peux pas comprendre cela? Tu es un » âne, mon ami Panurge; voici ce qu'elles » disent : *Marie toi, marie toi, marie,* » *marie, très-bien tu t'en trouveras, tu* » *verras, tu verras, marie, marie* «. » Tu as raison, mon ami, dit Panurge, » je me marierai; ces cloches sont des » personnes de bon conseil «; & il resta dans cette disposition jusqu'au lendemain qu'il rencontra Carpalin, à qui il en fit part, & à qui il raconta la raison

qui l'avoit enfin déterminé. » Ton » Moine ne fait ce qu'il dit, répliqua » celui-ci : comment, depuis le temps » qu'il vit à l'ombre d'un clocher, n'en-» tend-il pas mieux ce que veulent dire » les cloches? Le voici: *Garde-t'en, garde-» t'en, t'en t'en t'en t'en, si tu te maries, » si tu te maries, que tu t'en repentiras, » cocu seras, cocu seras* «. » Ah! ma foi, » dit Panurge, je vois que les cloches » sont comme tous les autres consultans, » elles disent tout ce qu'on veut leur faire » dire Je vois bien que cette question-là » ne se décidera jamais que je n'assemble » les quatre Facultés pour la résoudre «. En conséquence il pria à dîner pour le lendemain, les quatre plus fameux Docteurs du pays, un Théologien, un Légiste, un Médecin, & un Philosophe. Ces quatre Messieurs furent très-satisfaits de cette maniere de consulter : ils mangerent & burent comme des diables, ensuite ils entrerent en matiere. Le Théologien, que l'on appeloit *Hippotadée*, ne fait qu'un galimatias, qui est la critique de la Théologie Scholastique de ce temps-là, hérissée de toutes les formes Aristotéliciennes. Ce que dit le Médecin est bien plus curieux. Il s'appelle *Rondibilis*, & l'on fait

que Rabelais a désigné sous ce nom son Maître en Médecine, *Guillaume Rondelet*, Chancelier de l'Université de Montpellier, & très-savant homme : aussi le fait-il parler du mariage en Médecin très-instruit; mais les détails dans lesquels il entre ne sont pas de nature à être répétés ici. Il lui fait débiter fort sérieusement des Contes très-plaisans, mais qui ne sont rien moins que décens. C'est dans ces Chapitres-ci que l'on trouve le Conte de l'Anneau de Hans-Carvel, que La Fontaine a mis en vers, avec toute l'élégance & la naïveté dont une pareille Histoire est susceptible. Voici quelques autres traits de la consultation de *Rondibilis*. Panurge lui demande s'il sera cocu » Que dites-vous là mon ami, s'écrie-t-il ? A qui vous adressez-vous pour faire cette question ? Songez que je suis marié; mais c'est à cause de cela que je vais vous répondre savamment : Oui, mon ami, vous serez cocu, ou du moins vous devez craindre de l'être; notre Maître Hippocrate n'en a-t-il pas eu la peur bien fondée ? & moi qui vous parle, ne suis-je pas dans le même cas ? La femme est si fragile ! sa complexion, son tempérament sont tels «.... Là-dessus Rondibilis entre dans des détails

que j'ai souvent vu admirer de bonne foi par des Médecins de ma connoissance.

Quelques pages plus loin, on trouve le Conte de François Dinteville, Evêque d'Auxerre, grand ivrogne, & ami des Vignerons. Ceux-ci se plaignant à lui que leurs vignes geloient toujours à la fête de certains Saints, tels que Saint Georges, Saint Marc, Sainte Croix, l'Evêque leur promit d'y mettre ordre, & pour cet effet il transporta les fêtes de ces Saints des mois d'Avril & de Mai, aux mois de Décembre & de Janvier, où les gelées ne pouvoient pas faire de mal; & au contraire il mit à leur place de bons Saints ou Saintes, des mois de Juillet & d'Août, tels que Saint Christophe, Sainte Magdelaine, & Saint Laurent, qui ne font jamais de mal aux vignes.

Panurge rappelle à Rondibilis qu'ils ont vu jouer à Montpellier une farce, dans laquelle Rabelais faisoit un rôle; c'est celle de la femme muette; elle n'a qu'une scene, mais elle est très-plaisante: en voici le sujet. Une femme étoit muette; son bon homme de mari voulut qu'elle parlât. Un habile Médecin & un fameux Chirurgien firent tant par leurs remedes & leurs opérations, qu'elle recouvra la

parole ; mais l'ayant recouvrée, elle parla tant & tant, que son mari retourna au Docteur, le priant de la faire taire. Hélas ! lui répondit-on : *Il est dans notre art des remedes propres pour faire parler les femmes, mais il n'en est point pour faire cesser interminable parlement d'une femme, sinon de procurer surdité du mari.* » Eh bien ! reprit » le bon homme, je consens à être sourd « ; il le fut si bien, que quand le Médecin & le Chirurgien vinrent lui demander leur salaire, jamais il ne leur fut possible de se faire entendre de lui.

A la fin de la consultation de Rondibilis, Panurge lui mit dans la main quatre nobles doublons à la rose. Le Docteur lui dit : » Ha ! ha ! hé ! hé ! Monsieur, » il ne falloit rien : grand merci toute- » fois ; de méchantes gens jamais je ne » prends rien ; mais d'honnêtes gens, ja- » mais je ne refuse. Je serai toujours à votre » commandement : En payant, répondit » Panurge : oh ! cela s'entend, repartit » Rondibilis «.

Il restoit encore à Panurge à consulter deux de ses convives, le Philosophe & le Juriste : mais le premier étoit Sceptique ou Pyrrhonien, & par conséquent il ne répondit rien de positif ni de sa-

tisfaisant, & impatienta Panurge: quant au Jurisconsulte, il fut obligé de s'en aller avant que de dire son avis, parce qu'il fut assigné au Parlement des Mirlingois (1).

Là-dessus on prit la résolution de suivre le Juge *Bridoye* (c'étoit le nom du Jurisconsulte) jusqu'au Tribunal devant lequel il avoit été appelé. Pantagruel ayant appris que Panurge & ses amis devoient faire un voyage, voulut être de la partie. Etant arrivés dans le Palais où se tenoit le souverain Tribunal du Mirlingois, les Sénateurs firent prendre place à Pantagruel parmi eux, & les autres écouterent les défenses du Docteur Bridoye, accusé d'avoir rendu une mauvaise Sentence. » Je puis assurer » la Cour, disoit-il, que j'ai jugé cette » affaire en conscience, & avec la même » bonne foi que toutes celles qui ont été » jusqu'à présent soumises à mon opinion; » mais je commence à être vieux, & il » n'est pas étonnant qu'à mon âge j'aye » cru voir cinq points où il n'y en avoit

(1) On prétend que c'est le Parlement de Toulouse qui est désigné sous ce nom ridicule.

» que

» que quatre : dorénavant je prendrai des
» dés plus gros, & je ne jugerai plus sans
» besicles. Que nous dites-vous là, reprit
» gravement le Chef du souverain Tri-
» bunal ? Comment ! est-il question de
» dés dans cette occasion ? & qu'avez-
» vous besoin de besicles (lunettes) pour
» entendre une affaire qui vous a été
» rapportée, ou qui a été plaidée devant
» vous ? Monsieur, répliqua le Juge su-
» balterne, j'ai toujours suivi constam-
» ment cet usage; & j'imagine que nos
» Seigneurs & Messieurs sont dans l'ha-
» bitude de le pratiquer comme moi.
» J'écoute attentivement les Plaidoiries;
» je lis les Factums, & je suis attentif aux
» Rapports : mais comme ordinairement
» le résultat de tout cela est que la mul-
» titude & la diversité des Loix & des
» raisons alléguées de part & d'autre, les
» faits contradictoires sur lesquels les Par-
» ties ne sont point d'accord, ne font
» que m'embrouiller la tête au lieu de
» me mettre en état de décider la quest-
» tion, je prends le sage parti, lorsqu'il
» s'agit de prononcer un jugement dé-
» finitif, de m'en remettre au sort des
» dés. J'en porte toujours trois dans ma
» poche; je les jette dans mon bonnet,

» d'abord pour le Demandeur, ensuite pour
» le Défendeur, & je prononce en faveur de
» celui qui amene le plus de points. La
» Cour conviendra, qu'en me condui-
» sant ainsi, on n'a rien à me reprocher,
» & que l'on ne peut juger avec plus
» d'impartialité «. Pantagruel eut de la peine à s'empêcher de rire : mais le Président, conservant son sang froid : » Bri-
» doye, lui dit-il, à quoi croyez-vous
» donc que servent tant de belles Loix que
» l'on vous cite tous les jours, & tant
» de savans Jurisconsultes, dont on vous
» allegue sans cesse les témoignages ? =
» Oh ! Monsieur, cela sert à embrouiller
» les affaires, comme le cornet sert à
» battre & à mêler les dés «. La Cour des Mirlingois vit bien qu'il n'y avoit aucune autre raison à tirer du Juge Bridoye ; elle se contenta de réformer son jugement, & de le condamner à une légere amende, après quoi elle le renvoya à ses fonctions, parce qu'on l'assura que les procès étoient tout aussi bien jugés à son Tribunal qu'ailleurs. En retournant chez eux, Pantagruel & ses compagnons firent de belles réflexions sur l'incertitude des jugemens humains.

Enfin, le dernier Oracle que l'on in-

diqua à Panurge, & qu'on l'assura être le meilleur, fut celui de la *dive bouteille*: mais pour y parvenir il falloit s'embarquer, & aborder au pays de Lanternie, dans lequel on parloit la Langue Lanternoise. Les difficultés de ce voyage ne rebuterent point Panurge : au contraire, le récit de tout ce que l'on trouvoit sur la route & à l'arrivée, engagea Pantagruel à vouloir être encore de ce voyage. Comme il étoit le plus riche & le plus grand Seigneur, il se chargea des frais de l'embarquement qui se fit au Port de Thalasse, sous la conduite du Pilote Xenomanes, illustre voyageur, & traverseur de voies périlleuses. Le brave Abbé de Theleme, Frere Jean des Entomures, Epistemon, Carpalin & Gymnaste partirent avec Pantagruel & Panurge. Le Livre suivant contient les aventures qui rendirent leur navigation mémorable.

Le troisieme Livre de Pantagruel, quatrieme des Œuvres de Rabelais, est dédié au Cardinal de Châtillon; l'Epître est suivie d'un Prologue aux Gens de bien. L'Auteur commence par dire qu'on a bien de la peine à en trouver: le reste est un bavardage ridi-

cule & peu intéreſſant. Je n'y trouve de ſingulier que le petit Conte du Chien fée & du Renard fée. Le premier avoit été doué du don de prendre tous les renards qu'il verroit; le ſecond, de ne pouvoir jamais être pris par aucun chien. Le Chien fée apperçut le Renard, & courut après : comment ces deux animaux là purent-ils juſtifier leurs horoſcopes ? en ſe pourſuivant ſans ceſſe : auſſi, c'eſt ce qu'ils firent, ce qu'ils font encore, & ce qu'ils feront peut-être dans des ſiecles fort éloignés.

Pantagruel & ſa compagnie s'étant embarqués pour le pays Lanternois, la premiere Iſle à laquelle ils aborderent fut celle de *Matamodi*, qui étoit un Port très-commerçant, où l'on vendoit des curioſités de toute eſpece. Il en raſſembla pluſieurs, & les envoya à ſon pere Gargantua, qui vivoit & régnoit encore, quoique toujours dans les liens de ſon enchantereſſe. Il y avoit dans ce Port des Marchands Lanternois, qui lui repréſenterent ce pays comme étant délicieux, & ſur-tout d'un éclat merveilleux; ils l'aſſurerent qu'on y parloit françois auſſi bien qu'en Touraine; ils trouverent même un Marchand de Taillebourg en Poitou, nommé *Din-*

denaux, qui avoit amené là des moutons à vendre. Panurge lui fit la proposition d'en acheter. Les détails de ce marché, qui devoit être si simple en apparence, font le sujet d'une des scenes les plus singulieres & des plus fameuses du troisieme Livre de Pantagruel. Le caractere de Dindenaux est celui de ces faux nigauds que l'on trouve dans les foires de campagne & dans les marchés, qui vantent excessivement & ridiculement leur marchandises, assurent ensuite les gens qu'ils la donnent, pour ainsi dire, pour rien, & finissent par la vendre bien cher, quoique souvent mauvaise. Panurge ayant abordé le Marchand de moutons d'un air très-honnête, le pria de lui en vendre un des meilleurs : » Ah ! ah ! Monsieur » mon ami, lui répondit le Marchand, » vous *truffez* les pauvres gens ; est-ce » que vous avez l'air d'un acheteur de » moutons ? C'est tout de bon, lui dit » Panurge, & je vous le paierai bien : Oh ! » dame, reprit l'autre, c'est que ce sont des » moutons à la grande laine ; mais dites » donc, Monsieur, vous allez donc en » Lanternois ? = Oui. = C'est pour voir » le monde ? = Apparemment. = Et » n'auriez-vous pas nom Robin ? = Peut-

» être. = C'eſt que dans ce cas-là vous » vous appelleriez comme Robin mon » gros mouton : oh mais, il y auroit tou- » jours cette différence ; c'eſt que vous » ſeriez Robin Monſieur, & lui Robin mou- » ton..... «. Panurge ſe mit alors à rire ; & Dindenaux lui dit : » Apparemment » que vous êtes le joyeux de ce Roi qui » paſſe par ici, vous êtes ſon bouffon, » ç'a eſt drôle : mais pour revenir à » Robin mon mouton, je crois ma foi » qu'il peſe plus que vous, à vous mettre » tous deux dans la balance, quoique je » convienne que vous valez mieux ; mais » il eſt gros & gras, & vous êtes un peu » mince & fluet da ; mais tous mes » moutons ſont comme cela : ils valent » leur peſant d'or. Savez-vous que c'eſt » avec leur laine qu'on fait des draps de » Rouen, qui ſont ſi eſtimés, ſi forts, » ſi fins ? & avec leurs peaux on fera du » maroquin Turquin, ou tout au moins » d'Eſpagne, & puis de leurs boyaux on » en fait des cordes à violon ; c'eſt le » nom de ce bel inſtrument avec quoi » on fait danſer les filles. = Ah çà, dit » Panurge, finiſſons, vendez-m'en un » bien vîte, car je ſuis preſſé de me rem- » barquer. J'ai dans ma poche de quoi

» vous payer, dites ce que vous voulez. » Ah ! que dites-vous là, payer, reprit » Dindenaux ? ces moutons-là ne peuvent » pas se payer ; ils valent trop ; dame, » regardez-les donc, sentez-les donc ; » c'est que cela embaume ; ils viennent » d'un pays où ils mangeoient de bonnes » herbes : aussi, un mouton comme ça, » c'est un lapin de garenne ; car dans » ce pays-là il n'y a pas jusqu'aux co- » chons qui n'aient du fumet ; jusqu'aux » cornes de mes moutons sont bonnes ; » il n'y a qu'à les planter en terre, il y vient » des asperges, cela est sûr ; & de leurs » crottes, on en fait des pilules pour » purger les petits chiens des Dames qui » sont constipés. = Allons, allons, tu » m'amuses trop long-temps, reprit Pa- » nurge : voilà un écu, donne-moi le » meilleur de tes moutons. = Fi donc, » un écu pour des moutons comme ça ! » j'en veux trois. = Allons, finissons, » en voilà deux, je l'emporte «. Le Marchand de Taillebourg prit les écus, & laissa Panurge emporter la bête qu'il voulut. Panurge voyoit bien qu'on l'attrapoit ; mais il méditoit une vengeance qui le consolât de tout ce que Dindenaux lui avoit dit & lui avoit fait payer de

trop. Il enleva le gros Robin du milieu du troupeau, & ce ne fut pas sans que le mouton criât & bêlât beaucoup. » Pardi, » mon acheteur, dit Dindenaux, ne le » faites donc pas tant crier ; cela fait » peur aux autres «. C'est ce que vouloit Panurge. Il gagna le rivage, &, faisant approcher une chaloupe, avec quelques coups de houssine il y fit entrer le mouton Robin. Il obéit en bêlant toujours. Les autres moutons de Dindenaux étoient attentifs aux cris de leur camarade, & regardoient tous du côté où on le conduisoit. Dès qu'ils le virent sauter dans la nacelle, ils y coururent ; tous y voulurent sauter aussi, comme l'on sait que c'est le naturel du mouton de toujours suivre le premier, quelque part qu'il aille. Le bateau étant bientôt trop plein, l'un sauta à la mer, tous y sauterent à la file, & se noyerent. Enfin Dindenaux, effrayé de la perte qu'il alloit faire, se jeta sur le plus gros, & voulut le retenir ; mais l'animal l'entraîna dans l'eau, & il fut noyé comme les autres bêtes. Pour Panurge, après avoir mis à fin ce petit œuvre de malice, Pantagruel lui ayant fait dire que le vent étoit bon pour mettre à la voile, il rejoignit son Maître, & continua sa route.

Nos voyageurs virent ſur leur chemin des Iſles remarquables par différens objets de curioſité, ou par des mœurs & des uſages particuliers. Il y en avoit une, entre autres, où les femmes donnoient à leurs maris, & les maris à leurs femmes, de petits noms tout à fait agréables. Rabelais tourne en ridicule, dans ce Chapitre, cet uſage qui étoit ſans doute commun en France de ſon temps, & qui s'y eſt encore maintenu long-temps, ſur-tout dans la petite bourgeoiſie. Dans le grand nombre de quolibets qu'une pareille matiere fournit à Rabelais, il y en a quelques-uns de plaiſans. Un mari aſſez foible & fluet appeloit ſa femme, qui étoit groſſe & graſſe, *ma bonne mine ;* elle lui répondoit, *mon mauvais jeu, &c...*

La flotte étant rentrée en pleine-mer, Pantagruel, converſant avec ſes favoris, demanda, entre autres, à Panurge, s'il étoit encore brave, & , en cas qu'ils rencontraſſent des ennemis, s'il ſe tireroit bien d'affaire ? » Sang-ſaint-gris (1), ré» pondit Panurge, mettez moi à l'épreuve,

---

(1) C'étoit alors le jurement à la mode. Henri IV a été le premier qui a dit *ventre ſaint-gris.*

» vous le verrez. Bon, dit Epistemon;
» il fera comme le Breton de Villandri,
» Secrétaire du Roi (François I), qui,
» voulant raisonner sur ce qui s'étoit
» passé dans une bataille : comment
» le sais-tu, lui dit le Roi, tu n'y étois
» pas? Voirement, Sire, j'y étois, ré-
» pliqua-t-il, en tel poste où vous n'é-
» tiez pas & n'oseriez vous tenir en
» votre vie. Où cela, dit le Roi? C'étoit
» aux gros bagages, arriere les tentes &
» tous les combattans «.

Pantagruel s'arrêta quelques jours dans l'Isle des Chicanous, emblême sous laquelle on voit bien que Rabelais a voulu parler des Gens de Justice, mais seulement des plus subalternes, tels que les Huissiers; car il dit que le grand commerce de ce pays-là est en coups de bâton & en coups de pieds dans le cul, & qu'un Chicanous n'est riche qu'autant qu'il en a beaucoup rembourfé. Cette plaisanterie est fondée sur l'usage où l'on a été de tous temps de mal recevoir ceux qui portent des assignations : cette coutume étoit autrefois portée au point, que les Seigneurs de châteaux faisoient assommer les Sergens qui osoient leur signifier des exploits. On trouve ici en plusieurs Chapitres, l'Histoire

d'un Seigneur de Bascher en Anjou, qui en faisant semblant de marier son Boulanger & sa Cuisiniere, & faisant inviter, par ses gens, tous les chicaniers du canton à cette noce subalterne, les fit rosser d'importance par ses Domestiques, sous prétexte de les faire jouer à de petits jeux où l'on se frappe, comme au pied de bœuf, à la main chaude, aux barres. On voit que la plaisanterie de battre les Huissiers étoit encore de mode il n'y a pas cent ans, par ce que dit le personnage de l'Intimé, dans la Comédie des Plaideurs de Racine.

Quelques coups de bâton, & je suis à mon aise ;
Frappez, j'ai quatre enfans à nourrir....... &c.

Je ne m'arrêterai pas sur ce que dit Rabelais des Isles de *Tohu* & *Bohu*, ni du Géant *Bringue-Narille*, qui avaloit des moulins à vent, & qui mourut d'une indigestion de ferremens de toute espece, qu'il avoit dévorés. Il y a apparence que sous cet emblême, Rabelais a voulu désigner quelques partisans chargés de percevoir des impôts sur les bleds & sur les fers. Enfin vient une description assez longue de la tempête que les vaisseaux de Pantagruel essuyerent lorsqu'ils furent

ſortis de cet Archipel d'Iſles ridicules. Les terreurs de Panurge, ſa poltronnerie, & les détails de la peur qu'il avoit d'être noyé, ont fait l'admiration de nos ancêtres. Il eſt vrai qu'il y a des traits d'un vrai comique, à travers beaucoup d'extravagances & de ſottiſes. Panurge dit que trois & quatre ſois heureux ceux qui plantent des choux; qu'il aimeroit mieux faire ce métier, que d'être Capitaine de vaiſſeau, Général de mer, & même Amiral, parce que du moins ceux qui plantent des choux, les plantent en terre ferme. Frere Jean, Epiſtemon, & même Pantagruel, travailloient à la manœuvre, pour empêcher les mâts de ſe briſer. Ils reprochoient à Panurge de reſter au fond de cale, criant & tremblant ſans rien faire. *Ah ! Frere Jean*, répondoit-il, *Frere Jean, mon ami, mon pere, mon oncle ſpirituel, mon tout, je travaille à rendre l'ame, meâ culpâ, meâ culpâ, donne-moi toujours ton abſolution, pour ce qu'elle vaut. J'ai bien autre choſe à faire*, répond Frere Jean : » Ah ! continue Panurge, je donne cent mille écus de rente » à qui pourra me tirer de là, & me remettre à terre ſain & ſauf «. Un moment après il fait des vœux à tous les Saints,

& ſur-tout à Saint Nicolas, & promet d'édifier en ſon honneur une belle grande petite Chapelle ou deux, entre Candé & Montſoreau, où ne paît ni vache ni veau. Lorſque la tempête eſt finie, & que Panurge eſt bien aſſuré qu'il n'y a plus de danger à craindre, il boit & mange comme un diable; & lorſqu'on lui demande s'il ſe rappelle le vœu qu'il a fait : » Oh ! oui, répondit-il, mais le Saint » ſera bien heureux ſi je lui donne un » chapelet au lieu d'une Chapelle, & puis » j'ai dit que c'étoit entre Candé & » Montſoreau, c'eſt au beau milieu de la » Loire ; & tu ſais bien le proverbe » Lombardique : *Paſſato il pericolo, gab- » bato il ſanto* «.

Pantagruel & ſes compagnons de voyage, continuant de voguer, virent encore pluſieurs Iſles, entre autres celle de *Tapinois*, dans laquelle régnoit *Carême-prenant*. Tous les Commentateurs conviennent qu'il s'agit ici du Carême. Rabelais n'oſant, à cauſe de ſon état, & de toutes les robes qu'il avoit portées, ni le blâmer, ni s'en moquer ouvertement, a caché ici ce qu'il vouloit en dire, ſous l'enveloppe la plus ridicule, & en même temps la plus obſcure. S'il n'eût pas pris

toutes ces précautions, il auroit été traité comme hérétique; car on dénonçoit alors comme tels, tous ceux qui mangeoient de la viande en Carême, sans en avoir obtenu la permission de leurs Curés. Immédiatement après la relation de l'Isle de Tapinois, on trouve les détails d'une prétendue guerre de Pantagruel contre les Andouilles, que l'on suppose habiter une Isle auprès de laquelle on fait passer sa flotte. Cette prosopopée d'Andouilles, de Boudins, de Saucissons, a je crois encore trait au Carême. Ce récit contient des choses bien ridicules & bien extraordinaires. On croit bien que les Capitaines que l'on oppose aux Andouillistes sont des Cuisiniers. On en trouve ici une longue liste, dans le goût de celle qu'Homere nous donne des Généraux Grecs prêts à aller combattre les Troyens. A la tête est le Général *Saupiquet*, suivi de *Pain-perdu*, de *Pochecuilliere*, & de *Grasboyau* : plus loin marchoient les Capitaines *Capilotade*, *Carbonnade*, & *Fressurade*; & après eux tous les jeunes Chevaliers de l'illustre maison de *Lardôn*, qui portoient pour armes une lardoire de sinople en champ de gueules. Ils se distinguoient entre eux par la premiere

ſyllabe de leur nom. Je me contenterai de nommer *Croque-Lardon*, *Tire-Lardon*, *Sauve-Lardon*, *Mache-Lardon*, *Roide-Lardon* & *Mire-Lardon*. Je n'en veux pas copier davantage de la longue liſte des guerriers que Pantagruel oppoſa aux andouilles ; il ſuffit de ſavoir que Pantagruel & Frere Jean animerent ſi bien leurs gens, qu'il y eut un furieux carnage de boudins & d'andouilles : la victoire fut complette ; les uns furent mis ſur le gril, les autres à la broche. Pantagruel faiſoit rage d'en tuer, & le cruel Frere Jean des Entomures avoit de plus la barbarie de les manger toutes crues. Enfin *Néphleſete*, Reine de Boudinandiere, affligée de voir dépeupler ſon petit Empire, vint elle-même demander grace au vainqueur : il la lui accorda généreuſement, ſans exiger d'elle autre condition que celle d'envoyer tous les ans pour la table du grand Gargantua, une redevance de cinquante-ſix mille andouilles, y compris les boudins & les ſauciſſes. La paix étant ainſi faite, la Reine & le Prince ſouperent enſemble, & leurs ſujets imiterent leur exemple. Un peu plus loin, Pantagruel vit l'Iſle de *Ruach*, dont les habitans ne vivent que de vent. Sous cet emblême,

eſt peinte la Cour où tout eſt vanité. Les gens conſidérables de ce pays-là mangent des vents parfumés & muſqués de toute eſpece, & les pauvres gens vivent du vent de la ſaiſon ; ainſi pendant l'hiver ils ſont au vent de biſe pour toute nourriture. On ne permet aux perſonnes délicates & qui ſont à la diete, de manger que des vents coulis. Les Médecins de ce pays-là ordonnent communément des ventouſes. Il eſt inutile de pouſſer plus loin cette plaiſanterie.

Pantagruel arriva dans l'Iſle de *Papefigues*; & ce fut là qu'on lui fit un Conte que l'illuſtre La Fontaine a mis en vers, ſous le titre du *Diable de Papefiguiere.* Toutes ſortes de conſidérations m'empêchent de le répéter, & ne me permettent même pas de l'abréger. De cette Iſle les navigateurs paſſent dans celle de *Papimanie.* Ici Rabelais a beſoin de s'envelopper plus que jamais; car c'eſt du Pape & de l'Egliſe Romaine qu'il veut parler. Il nomme même en termes formels le Pape & les Décrétales. Il dit ſur ces dernieres, des choſes très-ridicules : l'on ſait que ces Loix eccléſiaſtiques ont été rendues en différens temps par les Papes ; Pantagruel reconnoît à toutes un effet certain, c'eſt

celui

celui de faire passer l'argent de France à Rome. Quoique Rabelais bavarde longtemps sur le pays de Papimanie, il prétend cependant que le séjour de Pantagruel n'y fut pas long; il se rembarqua, &, continuant son voyage, sa petite flotte se trouva dans une mer Septentrionale qui n'étoit pas pour lors glacée, parce que l'on étoit au cœur de l'été, mais que ses Pilotes lui dirent qui geloit tous les hivers. En la traversant, Pantagruel, qui avoit l'oreille très-fine, entendit le premier différens sons, & quelques paroles qui venoient, non de dessus, ni de dedans le vaisseau, mais qui se faisoient entendre dans les environs, d'une maniere d'abord assez confuse; il le dit à ses amis, qui eurent dans les premiers momens quelque peine à le croire, mais qui ensuite entendirent quelque chose, sans pouvoir comprendre d'où venoit ce prodige. Enfin, un des Pilotes qui avoit déjà navigué de ces côtés là, adressant la parole à Pantagruel, lui dit: » Seigneur, ce que vous entendez sont *paroles gelées*, qui furent prononcées pendant le cours du dernier » grand hiver, lors d'une grande bataille » qui se donna dans le lieu où vous êtes » sur la mer, qui étoit alors tout-à-fait

» gelée. Deux nations ſauvages de ces » cantons-ci ſe pourſuivirent vivement, » & ſe battirent cruellement juſque ſur » les glaces. Les guerriers jetoient des » cris épouvantables & ſe diſoient de » grandes injures; d'ailleurs, en frappant » contre leurs armes, ils faiſoient grand » bruit, & c'eſt tout ce tintamare qui » produit les ſons & les paroles barbares » qui éclatent autour de vous : le vaiſſeau, » en fendant l'air, briſe toujours quel- » qu'une de ces paroles glacées, dont le » ſon ſe fait entendre en ſortant de ſon » enveloppe glaciale «. Effectivement nos Voyageurs s'apperçurent que l'air, qui étoit déjà froid, ſe trouvoit plein de petits glaçons; & Panurge en attrapant pluſieurs dans ſes mains, les faiſoit crever entre ſes doigts; & l'on entendoit auſſi-tôt, dit Rabelais : *tic toc choc magot, matagot, frrr, frrr, brou brou, trac trac, bou toutou, bou toutou;* quelquefois le bruit des canons, celui des trompettes, les cris des combattans & des mourans. » Ah! vraiment, » dit Panurge, je voudrois bien qu'on pût » garder ces paroles dans de l'huile ou » dans de l'eſprit de vin; je les emporte- » rois dans mon pays, pour les faire expli- » quer à nos Docteurs, & je verrois

» s'ils y pourroient comprendre quelque
» chose «.

Continuant leur route, ils rencontrurent une Isle, sur laquelle on leur dit que régnoient *Gaster* & sa femme *Penie*, ou, pour mieux dire, l'estomac & la faim.
» Ce sont, leur dit-on, les Souverains du
» monde qui font le mieux travailler leurs
» sujets; ils leur inspirent toute l'indus-
» trie imaginable; leur loi est si impé-
» rieuse, qu'elle fait taire toutes les autres,
» & les hommes n'ont rien de plus à cœur
» que de leur obéir. Cependant la Cour
» de ces Souverains est sujette à être ha-
» bitée par deux especes d'animaux voraces
» & méprisables; les premiers sont les
» *Engastrimites*, ou *Ventriloques*, qui
» ne parlent & ne pensent que du ventre;
» les autres les *Gastrolatres*, qui adorent
» leur estomac & en font leur idole.
» Ma foi, mon ami Frere Jean, dit alors
» Panurge, avoue que nous sommes un
» peu *Gastrolatres*; mais apparemment
» que ces gens-là font bonne chere!
» Sans doute, lui répondit-on, on mange
» ici d'aussi bons mets que ceux dont vous
» vous nourrissiez en France «. En même temps on cita à Panurge un grand nombre de ragoûts qui nous fournissent des

anecdotes ſur la cuiſine du ſeizieme ſiecle. On diſtinguoit alors trois eſpeces de ſoupes, celles de prime, qui étoient les plus graſſes ; celles à la Lyonnoiſe & celles de levriers, qui étoient les plus légeres. On connoiſſoit ſix eſpeces de carbonnades, neuf ſortes de fricaſſées; on mangeoit des longes de veau rôties, froides, ſaupoudrées de gingembre, des côtelettes de porc frais à l'oignonade, qui paſſoient pour un excellent ragoût, des canards à la dodine : dans le temps des vendanges, on mangeoit des cochons de lait au mouſt de vin, & dans tous les temps des petits pâtés de lardons ; des tourtes de ſeize façons : en maigre, des lamproies à la ſauce d'hippocras, & une eſpece de poiſſon que l'on appeloit des *gracieux ſeigneurs*. Lorſque Panurge eut entendu débiter cette longue liſte d'excellens ragoûts : » Corps ſaint-» gris, dit-il, ſi je me trouvois à même » de manger de tant de bonnes choſes » tout mon ſaoul, je me croirois tranſ-» porté dans les Cieux, & ſi pourtant ne » me croirois Dieu ; mais dirois comme » le Roi Antigonus à un flatteur qui » vouloit lui perſuader qu'il étoit Dieu » & fils du ſoleil : *Si j'avois fantaiſie de*

» *le croire*, répondit-il, *mon Lasanophore* » *me prouveroit le contraire* «. Il faut, dit Rabelais, traduire en faveur de ceux à qui la Langue Grecque n'est pas familiere, le mot Lasanophore; il vient *de lasanon*, qui veut dire *bassin* de Médecin & d'Apothicaire, ou chaise percée, ainsi l'office du Lasanophore est le même que remplissent auprès des Rois & des grands Seigneurs, leurs Porte-cotons.

Encore une Isle ; car Pantagruel en rencontroit par-tout. On lui en montra une qu'on lui dit n'être habitée que par des Hypocrites, Chatemites, Patenôtriers, Cagots, & Hermites. Panurge demanda si dans cette Isle il y avoit aussi des femmes. » Sans doute, lui répondit-» on, on y trouve de belles & joyeuses » Hypocritesses, Chatemitesses, Hermi-» tesses ; & sans cela comment l'Isle se-» roit-elle peuplée ? On y voit aussi » de petits Hypocritillons, Chatemitil-» lons & Hermitillons. Oh ! oh ! dit Pa-» nurge, je ne les plains plus ; pour peu » qu'ils fassent bonne chere, ces Moines-» là ressembleront tout à fait aux nôtres «. On lui répondit qu'ils suivoient la fameuse maxime des Médecins de l'Ecole de Salerne, suivant laquelle il faut se *lever à cinq heures, dîner à neuf; souper*

à cinq, & se coucher à neuf. Cependant Pantagruel se contenta d'envoyer par un esquif ses aumônes aux dévots Hypocrites & pieux Hermites de l'Isle, & ne voulut pas s'y arrêter. Panurge proposa du moins à son Maître de boire à leur santé, jusqu'à ce qu'on eût perdu leur Isle de vue; ce qui fut fait. Le temps étoit un peu bas, couvert & incertain; mais Panurge citoit en riant ce proverbe:

Le bon temps passe, & retourne le bon,
Tandis qu'on trinque auprès d'un gras jambon.

Et après avoir cité ces deux vers, il faisoit des contes en prose qui étoient encore meilleurs. En voici un exemple. Un certain Siennois, nommé Messire *Pantoffle de la Cassine*, passant par Chambéri, pria, en descendant de cheval, le garçon de l'auberge de lui donner quelques coups de fourche sur les épaules, & quelques bons coups de pied au cul. Celui-ci, fort étonné du compliment, s'y prit d'assez mauvaise grace: le voyageur trouva que ce n'étoit pas là ce qu'il lui falloit, & s'en plaignit. Un passant offrit ses services, l'assura qu'il ne le ménageroit pas, & lui tint parole; car ayant foncé sur

lui la fourche à la main, il le saisit par le col, & le jeta sur le gazon à vingt pas de là, sans cependant lui casser ni bras ni jambes. Le Siennois se releva, & courant embrasser l'honnête homme qui l'avoit ainsi culbuté : *Io ti ringratio*, *bel messere*, lui dit-il, *cosi facendo*, *tu m'hai esparmiato la speza d'un servitiale*, c'est-à-dire, » en vous remerciant, mon » cher Monsieur, vous m'avez épargné » la dépense d'un clystere «. C'est que le bon Monsieur Pantoffle étoit difficile à émouvoir ; le voyage l'avoit échauffé, &, si on ne lui avoit fait peur, il couroit risque de faire le chemin de Sienne à Paris, sans avoir été une seule fois à la garderobe. On reprochoit à Panurge que son conte n'étoit pas trop propre pour un déjeûner, lorsque tout à coup un chat, sortant de la chambre du Pilote, se mit à sauter & à courir sur le pont, & sentant le jambon dont Panurge se régaloit, voulut en avoir sa part. La couleur du chat, qui étoit noir, effraya si bien le bon Panurge, qu'il se persuada que c'étoit un Démon qui étoit tombé au milieu du navire. Dans cette crainte, il se jette à terre, en criant de toute sa force : Au Diable soit le Diable. Le chat étant

passé, non sans emporter une tranche de jambon ; la compagnie ne fit que rire de cette apparition ; mais Panurge eut de la peine à se remettre de la frayeur qu'elle lui avoit causée. Il soutenoit cependant qu'il n'avoit pas eu la moindre émotion ; mais bientôt les nez de toute l'assistance porterent témoignage contre lui ; on s'en moqua, & il le souffrit en homme accoutumé à prendre les plaisanteries en bonne part. C'est ainsi que finit tout à coup le quatrieme Livre de Pantagruel, le dernier de ceux qui ont été imprimés du vivant de Rabelais ; mais le Public du seizieme siecle auroit beaucoup perdu, si l'on n'avoit heureusement retrouvé le cinquieme, dans lequel on pouvoit espérer de voir décider cette grande question agitée par Panurge, s'il devoit se marier ou non.

Nous avons vu que tout le Livre précédent s'est passé dans la visite de différentes Isles que Pantagruel & ses compagnons rencontrent sur leur route en allant consulter l'Oracle de la Dive bouteille. Ils continuerent encore pendant quelque temps à se promener au milieu de cet Archipel, jusqu'à ce qu'enfin ils arriverent au terme de leur voyage.

Pantagruel & ſes compagnons ayant voyagé pendant trois jours ſans avoir rien découvert, entendirent le bruit d'un grand nombre de cloches, & approcherent enfin d'une Iſle que les Pilotes dirent être *l'Iſle ſonnante* (1), peuplée d'un grand nombre d'habitans qui avoient la tête & les oreilles très-accoutumées au ſon des cloches. Ayant apperçu un petit havre auprès d'un rocher, Pantagruel y fit aborder ſon vaiſſeau, & ayant mis pied à terre, un Hermite vint au devant de lui, & lui offrit de le retirer dans ſa cellule, en l'avertiſſant qu'il le feroit jeûner; mais que la même choſe lui arriveroit dans toute l'Iſle, parce que c'étoit alors les quatre-temps. » Ah! dit Panurge, » ce ſont plutôt les quatre vents; car » ces jours derniers nous avons eſſuyé ſur » mer des vents terribles : nous avons » penſé geler nous & nos paroles; & à » préſent on nous propoſe de nous laiſ- » ſer mourir de faim. Morbleu oui, dit » Frere Jean, autrefois il n'y avoit que » trois temps, le paſſé, le préſent, & le fu-

(1) Il eſt évident que, ſous cette allégorie, Rabelais fait la Satire du Clergé régulier & ſéculier de ſon temps.

» tur : mais nos bons peres en ont inventé » un quatrieme ; & moi, qui fais mon Bréviaire, il faut ma foi bien que je jeûne » malgré que j'en aie, & vous aussi «. Ils jeûnerent do.c, & à la fin de leur jeûne l'Hermite leur donna une lettre de recommandation pour un savant Docteur, qu'il pria de leur faire voir les curiosités de l'Isle. L'Hermite ne manqua pas de mettre dans sa lettre que les étrangers étoient gens sages & réguliers, & qu'ils avoient exactement observé les quatre-temps. Effectivement, le Docteur *Antitus* (c'étoit son nom) les reçut très bien, &, tandis qu'on leur préparoit à dîner, il leur fit l'histoire de l'Isle sonnante. » Les anciens habitans de ce pays, leur dit-il, ont été, » par succession de temps, transformés » en oiseaux ; ils se sont envolés au Ciel ; » mais ils ont laissé des descendans qui » nous gouvernent encore ; ils tiennent » beaucoup des oiseaux, mais d'ailleurs » ont toutes les foiblesses & les incommodités des hommes. Celui qui » nous gouverne s'appelle le *Papegaut*, » & il a sous lui des *Cardingaux*, » & des *Evêgaux*, qui sont choisis parmi » les *Clergaux*. Ceux-ci sont divisés » en deux classes, les *Prêtregaux*, & les » *Monagaux*. Les Clergaux se perpétuent,

» non à la façon ordinaire, & par le con-
» cours des deux sexes, mais d'une ma-
» niere extraordinaire & miraculeuse,
» comme le Phénix d'Arabie, ou plutôt
» comme les essaims d'abeilles, qui sortent
» du corps d'un taureau, ainsi que le ra-
» conte Virgile dans ses Bucoliques. Au
» reste, ajouta-t-il, je ne suis pas bien
» sûr de la maniere dont ils sont tous
» nés; car il nous en est venu beaucoup
» des pays étrangers s'établir & vivre à
» nos dépens dans cette Isle. Les uns ne
» mangent que du poisson, d'autres de
» la chair; ceux-là sont gourmandeurs
» & voraces; les uns sont assurés de faire
» bonne chere, & les autres en attra-
» pent où ils peuvent. Les uns & les
» autres ont le plumage de différentes
» couleurs, plus souvent ils sont blancs
» ou noirs. Mais, dit Panurge, ces oi-
» seaux-là ne sement, ne plantent, ni
» ne labourent; comment donc vivent-
» ils? Oh! lui répondit-on, ils vivent
» du labeur de nous autres; & quand l'Isle
» n'y suffit pas, il y en a qui ont de grands
» jabots, qu'ils vont remplir au dehors,
» & qui apportent de quoi nourrir leurs
» différentes troupes «.

Ces explications conduisirent jusqu'à un

bon dîner ; & le lendemain le bon homme *Antitus* continua de régaler ses hôtes pendant trois jours, disant que c'étoit l'usage dans l'Isle sonnante, d'où on ne sortoit que le quatrieme jour après qu'on y étoit entré. Panurge ne pouvoit se lasser d'admirer le bonheur des Clergaux de l'Isle sonnante, qui faisoient leur paradis dans ce monde, & se croyoient, pardessus le marché, bien assurés de l'avoir dans l'autre, d'autant plus que dans la suite des conversations on entra dans des détails sur le bonheur de ces oiseaux, qui firent venir l'eau à la bouche à toute la société Pantagruélique. Cependant Frere Jean des Entomures convint qu'ils n'étoient pas nouveaux pour lui. Pantagruel ne voulut pas sortir de l'Isle sans avoir vu le Papegaut, cet oiseau unique & si singulier. On lui accorda enfin cette grace avec assez de peine & après de grandes cérémonies : il lui fit la révérence ; mais on l'avertit de ne pas manquer de respect à son égard ; car il sortoit quelquefois de son nid des éclairs & des foudres très-redoutables. A l'occasion des Clergaux, Rabelais rapporte le trait d'un gros Bénéficier d'Allemagne, à qui l'on voulut donner un second Bénéfice

très-considérable. Il le refusa, non par scrupule, mais dans la crainte de mourir à force de bonne chere. » Je ne puis, disoit-il, » parvenir à manger tous les revenus du » premier, & si pourtant ma table est abon- » damment servie, & j'y reçois avec » plaisir tous ceux qui se présentent. Je » fais mieux ; c'est que je leur tiens tête » autant qu'ils veulent. Si mes biens » augmentent, il faudra que ma table » double, que mes caves soient double- » ment fournies, & par conséquent » que je boive & mange doublement ; » mais qu'en arrivera-t-il ? Que je » creverai d'une indigestion dix ans plu- » tôt que je ne dois. Mon bénéfice me » suffit, ou bien qu'on me donne deux » estomacs «.

Nos voyageurs passerent près de l'Isle de *Cassade*, qui contenoit une foule de curiosités des plus extraordinaires. Il est aisé de concevoir que ce sont des reliques dont Rabelais a voulu parler ; mais ne nous arrêtons point dans cette Isle, & passons dans une autre sur laquelle, notre Auteur dit que régnoit Grippeminaud, Archi-Chef des Chats fourrés. Il est évident que ce sont les Magistrats & les Présidens mêmes que Rabelais a sa-

tirisés dans ce Chapitre; & il étoit bien juste que ces Messieurs passassent sous sa griffe, puisque le Clergé même n'en avoit pas été exempt. Pantagruel ne resta pas long-temps dans cette Isle; cependant il y demeura assez pour que Grippeminaud lui proposât une énigme dont Panurge devina le mot. Mais comme il eut peur que ce mot ne leur déplût, il s'enfuit aussi-tôt après l'avoir lâché; & le reste de la compagnie le suivit. Le lendemain leur navire aborda dans l'Isle des *Apédestes*. Ils avoient les pattes très-crochues, & faisoient de fort gros profits sur ceux qui ne s'y opposoient pas. On prétend que c'est la Chambre des Comptes que Rabelais avoit en vûe dans ce Chapitre. Ayant passé outre, le vaisseau fut engravé, mais bientôt après délivré & remis à flot par des mariniers qui dirent qu'ils venoient d'un autre Isle appelée la *Quinte*. On leur demanda ce que cela vouloit dire, & ils l'expliquerent. Ils demeuroient dans le Royaume de Quintessence, dont la Reine se nommoit *Entélechie*. Plusieurs de nos Lecteurs seront peut-être fort embarrassés à deviner ce que cela signifie; ce sont des termes de la Philosophie Aristotélicienne, fort à la mode du temps de

Rabelais, & dont il se moque avec raison. Cette Reine chimérique guérissoit tous les maux avec des paroles auxquelles on n'entendoit rien : ses sujets & ses courtisans s'appeloient *abstracteurs*, parce qu'ils faisoient abstraction de tout ce que le reste du monde savoit, pour ne s'occuper que de ce qu'eux seuls prétendoient savoir. Les Voyageurs virent la Reine à son grand couvert : elle ne se nourrissoit que d'idées singulieres, qu'on lui servoit toutes digérées. Après souper, elle se divertit à un jeu qu'on reconnoît pour être celui des échecs, jeu abstrait, & qui exige réflexion, attention & abstraction. Le bal & les tournois qui amusoient la Reine, étoient également abstraits. Ce séjour ennuya bientôt Pantagruel & sa compagnie, & ils continuerent leur voyage. Ils virent encore plusieurs Isles, entre autres, celle des *Eclos*, c'est-à-dire, des Moines, parmi lesquels Rabelais regarde comme les principaux les Freres *Fredons*. Il nous décrit leur façon de vivre & leurs mœurs comme très-ridicules. Il rapporte une conversation de Panurge avec un de ces Freres Fredons, dans laquelle le Moine ne répond que par

monosyllables, qui sont autant de sottises & de folies.

Sortant de cette Isle, nos Voyageurs en trouverent encore une, qui étoit le vrai pays des mensonges ; car elle étoit sous l'autorité & la puissance de *Ouï dire* : enfin ils aborderent au fameux pays des Lanternois, & entrerent dans le Port. Je prie les Lecteurs de se rappeler que, dès la fin du second Livre, ce pays est annoncé comme le terme des voyages de Pantagruel & de Panurge : celui-ci avoit déjà appris la Langue Lanternoise, & servit d'abord d'interprete au reste de la troupe (1). Deux Porte-Lanternes honnêtes vinrent au devant des étrangers, & leur proposerent de les conduire à l'audience de leur Reine ; ils la trouverent assise sur son trône, & magnifiquement vêtue, au milieu d'une Cour brillante de Demoiselles Lanternistes, plus ou moins belles, entremêlées de quelques jeunes Seigneurs, qu'on qualifioit de Fallots ; leurs habits étoient chargés d'ar-

(1) Il paroît que, par le pays des Lanternois, Rabelais entend celui de l'étude & de la science, & par les Lanternes mêmes, les Savans, les gens de Lettres, & les gens d'esprit.

moiries

moiries en broderies, pour prouver qu'ils étoient d'illustre Maison & d'ancienne race; d'ailleurs ils avoient l'air également étourdi & fort sot. Les Dames Lanternistes du sang de la Reine, & celles du Palais tenoient le premier rang à cette Cour; derriere elles étoient des Conseillers Lanterniens, qu'on consultoit dans toutes les affaires sérieuses & importantes; un d'eux portoit la lanterne de Barthole, qui éclairoit sur toutes les questions de Droit (1). Il y avoit d'autres lanternes pour les Médecins, les Chirurgiens & les Apothicaires; aussi bien que des Livres (pour toutes ces professions) intitulés Lanterne, Luminaire, ou Flambeau. Panurge fut chargé de haranguer la Reine, & de lui exposer le sujet du voyage dans lequel Pantagruel avoit bien voulu l'accompagner. Il étoit question de consulter l'Oracle de la *Dive bouteille;* mais on ne pouvoit arriver jusqu'à cette fontaine sans être éclairé & guidé par les Officiers de Sa Majesté Lanternoise. La Reine admira

(1) On attribue à Barthole un Livre intitulé *Lucerna Juris*, la Lanterne de Droit.

l'éloquence de l'Orateur, & ordonna que non-ſeulement les voyageurs fuſſent conduits à l'antre de l'Oracle, mais même qu'ils fuſſent défrayés juſqu'à leur départ & pendant tout leur voyage: il fallut ſe rembarquer pour arriver dans l'Iſle ſi déſirée, où l'on trouvoit la fontaine prophétique; le trajet n'étoit pas long; Pantagruel & ſes compagnons y parvinrent bientôt, & ayant mis pied à terre, on leur fit traverſer d'abord un grand & beau vignoble, où croiſſoient des raiſins de toute eſpece, ſemblables à ceux des meilleurs cantons du monde; ils portoient, dans le même inſtant, feuilles, fleurs & fruits. Au bout de quelque temps ils apperçurent la grotte, dont l'entrée étoit ornée à droite & à gauche de buffets chargés de bouteilles, flacons, pots, barrils, hanapes, taſſes, gobelets, verres à pieds, les uns remplis d'excellens vins de toute eſpece, & les autres prêts à en recevoir & à donner la facilité de les boire. On y étoit encore encouragé par la vue & l'odorat d'une grande quantité de pâtés, de venaiſon & de jambon, langues de bœuf fumées, fromages, ail, oignon & échalote. On juge bien que ſur-tout Frere Jean des Entomures & Panurge ne man-

querent pas de ſe rendre à l'invitation qui leur fut faite de s'arrêter quelque temps dans ce lieu. Quand ils eurent bien bu & bien mangé, il fallut pénétrer dans l'antre, qui étoit très-profond ; mais chacun ayant ſa lanterne à côté de lui, ne pouvoit s'égarer. Enfin ils ſe trouverent dans un vallon, au fond duquel étoit un boſquet verdoyant & agréable, dans lequel ils furent reçus par le grand *Flocque*, ou Prêtre de la Dive bouteille, qui leur dit qu'ils n'avoient plus que cent marches de marbre à deſcendre pour parvenir au Temple & rendre leurs reſpects à la Princeſſe *Bacbuc*, Grande-Prêtreſſe de l'Oracle. Ces cent marches parurent longues & fatigantes à Panurge ; il étoit preſque tenté de renoncer tout d'un coup au mariage & à la conſultation ; mais Frere Jean l'encouragea à mettre à fin ſon entrepriſe. Enfin ils virent le portail du Temple, qui étoit de la plus grande magnificence, orné de pierreries ; les portes s'ouvrirent dès qu'ils parurent, & Bacbuc s'avança dans tout l'appareil d'une Prêtreſſe du premier ordre. Sur le fronton du Temple étoient écrits en caracteres d'or deux mots Grecs, qui ſignifient *la vérité eſt dans le vin*. Sur une autre table de

marbre, placée à droite, on lisoit un vers Latin, dont le sens est que *le Destin conduit heureusement & doucement celui qui s'abandonne à lui, & pousse & entraîne rudement ceux qui voudroient lui résister.* A gauche, autre inscription en Arabe, signifiant que *rien n'arrive qui n'ait son objet, son but, & sa fin.*

Le pavé du Temple n'étoit pas moins merveilleux que son portail; il étoit fait sur le dessin de celui du Temple de la Fortune, à Preneste, près de Rome, qui fut construit du temps de Sylla. On voyoit sur les murailles de celui-ci, exécutés en mosaïque, le triomphe de Bacchus, & ses principaux exploits en Egypte & dans les Indes. L'intérieur étoit éclairé par une seule lampe merveilleuse, qui répandoit dans tout l'édifice une lumiere aussi douce que le jour. Bacbuc, avec son air joyeux & riant, méritoit bien, autant que toutes ces belles choses, l'attention de nos voyageurs; elle commença par leur présenter à boire dans des coupes de la plus grande richesse : ensuite, leur ayant donné la main, elle les conduisit au bord de la fontaine, où il fallut faire un nouveau déjeûner. Le vin étoit des Dieux. » Corbleu, dit Frere Jean, moi qui n'ai

» pas besoin de conserver ma tête, n'ayant
» point de questions à faire, je passerois
» volontiers ma vie à toujours déjeûner
» au bord de cette fontaine, sans jamais
» être pressé d'aller dîner ailleurs. Vous
» avez raison, lui dit la Prêtresse; mais
» comme le Seigneur Panurge est venu ici à
» autre intention, il faut le satisfaire «. En même temps elle ajusta Panurge de la maniere & avec toutes les cérémonies prescrites par les anciens Aruspices & Devins d'Etrurie, pour consulter les Oracles. Elle lui fit mettre du pampre dans ses souliers, le couronna de lierre, le revêtit d'une robe blanche, & lui mit à la main une baguette d'or. Après lui avoir fait faire sept fois le tour de la fontaine, elle lui montra la Dive bouteille, qui étoit plongée dans l'eau jusqu'au goulot; &, après la lui avoir fait saluer à plusieurs reprises, elle se mit à chanter une invocation à l'Oracle, de répondre aux questions, & même aux intentions de Panurge. Aussi-tôt après l'eau de la fontaine s'enfla, bouillonna, & fit entendre un murmure confus, & la bouteille sauta à plusieurs reprises hors de l'eau. Alors, élevant la voix : » Ecoutez
» bien, Mortels, dit *Bacbuc*, écoutez

» bien, la Dive bouteille va parler «. On fit un grand ſilence, & la bouteille prononça diſtinctement ce mot *trinck*. » Mortel, dit la Prêtreſſe à Panurge, voilà » ta réponſe; tu ſais ce que tu as à faire «. Panurge, qui entendoit preſque toutes les Langues du monde, comprit très-bien que le mot qu'avoit prononcé la bouteille, étoit Allemand, & vouloit dire *boire*; mais il trouva, ainſi que toute la compagnie, que cet Oracle étoit bien laconique. » Il répond à tout, dit la Prê- » treſſe. A boire, donc, dit Pantagruel; » à boire, répéta Frere Jean; à boire, » dirent Epiſtemon, Gymnaſte, Carpa- » lin & tous les autres; à boire, dit » Pantagruel lui-même. Je venois ici, re- » prit Panurge, pour demander ſi je de- » vois me marier, on me répond trinck: » eh bien! je boirai, & du reſte en arri- » vera ce qu'il pourra «. Une fureur extatique ſaiſit alors tous les bons Pantagruéliſtes; ils ſe mirent à verſifier, rimer & chanter, & reſterent long-temps dans le Temple de la Dive bouteille, ne ſe laſſant point d'honorer cette Déeſſe en buvant. La Prêtreſſe *Bacbuc* buvoit, prophétiſoit, ſatiriſoit, moraliſoit, & déraiſonnoit avec eux. A la fin, les honnêtes

Lanterniens qui les avoient conduits jusque là, les ramenerent par le même chemin jusque dans la Cour de leur Reine. Sans doute qu'ils se rembarquerent, & que le bon Pantagruel retourna heureusement dans son Royaume. Mais Rabelais n'a pas vécu assez long-temps pour nous apprendre les circonstances de ce retour; & personne n'a été assez hardi pour pousser plus loin l'histoire & les aventures de Pantagruel & de Panurge.

Indépendamment des cinq Livres du Pantagruel, il nous reste seize de ses Lettres, écrites de Rome, en 1536, à l'Evêque de Maillezais, Geoffroi d'Estissac. Ces Lettres ne contiennent rien de plaisant; ce sont de simples Nouvelles, mais écrites par un homme d'esprit, dans un lieu & dans un moment intéressant. Aussi ont-elles paru à MM. de Sainte-Marthe, gens du plus grand mérite, ainsi que de la plus vaste érudition, qui vivoient au commencement du dix-septieme siecle, très-dignes d'être publiées, & accompagnées de remarques qui sont quatre fois aussi volumineuses que le texte, & véritablement intéressantes. Je vais en extraire quelques-unes, & je terminerai ainsi l'article des Œuvres de Rabelais,

dans lesquelles il y a d'ailleurs assez de contes & de plaisanteries : j'ai tâché de ne rapporter que les bonnes, & celles que tout le monde peut entendre ; mais il a fallu, pour faire ce triage, en bien dévorer d'un autre genre.

L'Evêque de Maillezais, auquel Rabelais écrivoit étant à Rome, étoit Geoffroi d'Estissac, d'une ancienne & illustre Maison de Saintonge, qui avoit au seizieme siecle les meilleures & les plus grandes alliances. Cette Maison s'est éteinte en 1586 par la mort de Charles, Baron d'Estissac, dont la sœur avoit épousé François IV, Comte de la Rochefoucaut ; les enfans de cette Dame hériterent de tous les biens de la Maison d'Estissac. L'aîné fut fait Duc de la Rochefoucaut, par Louis XIII, en 1622 ; le cadet conserva la terre & le nom d'Estissac, qui a ensuite passé dans d'autres branches de la Maison de la Rochefoucaut. L'Evêque de Maillezais avoit pour frere Bertrand d'Estissac, qui avoit épousé Catherine Chabot, sœur de l'Amiral de ce nom. La Maison de Chabot prétendoit avoir héréditairement la garde & protection de l'Abbaye de Maillezais, qui avoit été érigée en Evêché, & dont Geoffroi d'Estissac étoit Evêque.

Le Pape qui régnoit en 1536, étoit Paul III, Romain de nation, dit, avant son avénement au trône, le Cardinal Farnese. Né en 1468, Cardinal en 1493, il fut élu Pape à l'âge de 66 ans, en 1534, & ne mourut qu'en 1549, âgé de 81 ans. Les circonstances dans lesquelles il se trouva dès le commencement de son Pontificat, furent certainement très-embarrassantes. Clément VII, son prédécesseur, de la Maison de Medicis, avoit été, en 1527, assiégé dans Rome par les troupes de l'Empereur Charles-Quint, sept ans avant l'avénement de Paul III au Pontificat, & seulement 9 ans avant le temps où Rabelais écrivoit. Bientôt après, Clément VII avoit été obligé de faire sa paix, & Paul III la soutenoit avec prudence, en sentant toute la nécessité : d'ailleurs le Pontife étoit un grand politique, aussi bien qu'un des plus savans hommes de son temps. Ce même Empereur, dont les troupes avoient pillé & brûlé Rome en 1527, arriva à Naples en 1536, de retour d'une expédition qu'il avoit faite contre Tunis en Afrique, & il manda au Pape qu'il iroit incessamment le visiter dans sa résidence. Paul III se crut obligé de faire les plus grands préparatifs, pour

le recevoir avec honneur & même somptuosité. C'est ce dont il paroît que l'on s'occupoit à Rome, lorsque Rabelais écrivoit à l'Evêque de Maillezais. On avoit nommé des *Légats*, qui partoient avec un train magnifique, pour aller au devant de l'Empereur jusque sur les frontieres de l'Etat Ecclésiastique. Ils devoient l'accompagner & le faire défrayer lui & toute sa suite pendant tout le séjour qu'il feroit à Rome. L'Empereur avoit dit qu'il ne vouloit point que lui ni ses gens vécussent à discrétion dans Rome; mais qu'il remettoit à la discrétion du Pape, de le traiter convenablement lui &. sa suite. Paul III entendit à merveille ce que cela vouloit dire; & quoique le trésor Apostolique fût très-épuisé, & que la Ville manquât de tout depuis le sac de 1527, il rassembla de tous côtés de l'argent, des provisions & des meubles pour les Espagnols & les Allemands; le plus bel appartement du Vatican fut orné & préparé pour l'Empereur, & la moitié du reste de ce Palais pour ses gens. L'on fit, par l'ordre du Pape, un chemin nouveau, par lequel l'Empereur devoit passer pour faire son entrée dans Rome, en passant sous tous les anciens arcs triomphaux

élevés autrefois pour les Empereurs Romains, Vespasien, Titus, Constantin, Numerien, & autres, & devant le Colisée. Il devoit ensuite traverser le Forum, le champ de Flore, &, passant devant le Palais Farnese & au pied du Château Saint Ange, arriver au Vatican. Pour pratiquer ce chemin & promener ainsi l'Empereur par les lieux les plus remarquables de Rome, il avoit fallu abattre un grand nombre de maisons, & même quelques églises; & pour suffire à cette dépense, on avoit taxé tous les Cardinaux. L'on juge bien que ces Prélats & le Peuple Romain en enrageoient dans l'ame, puisqu'il n'y en avoit aucun qui ne se souvînt d'avoir vu, neuf ans auparavant, Clément VII enfermé dans le Château Saint Ange avec plusieurs Cardinaux, & réduit leur à faire servir de la chair d'âne & de cheval, n'en ayant point d'autre pour sa cuisine.

On se souvenoit d'avoir vu pendre en face du Château Saint Ange, une vieille femme Romaine, qui n'avoit commis d'autre crime, que d'avoir voulu faire passer dans le Château quelques fruits & quelques légumes pour le soulagement du Pape. Les maisons de tous les Cardi-

naux avoient été pillées ; quelques-uns d'entre ces Prélats avoient été battus par les Lansquenets, & tous avoient été rançonnés.

C'étoit cependant à l'auteur de tous ces maux, que Paul III préparoit une si magnifique réception. Elle eut lieu au mois d'Avril 1536. L'Empereur resta à Rome, depuis le 5 de ce mois jusqu'au 18. Le détail des honneurs qu'on lui fit, & des cérémonies auxquelles il assista, est très-curieux ; les Lettres de Rabelais n'en font aucune mention, mais on en trouve la relation ailleurs.

L'année suivante, Paul III convoqua le Concile général à Trente ; il se ligua avec l'Empereur, contre les Protestans d'Allemagne ; enfin Paul & Charles furent très bien ensemble, du moins en apparence, le reste de leurs jours.

Avant que de finir l'article de Paul III, disons tout d'un coup quelques particularités concernant sa famille, d'autant plus qu'il y en a une partie que nous avons apprise par les Lettres de Rabelais même. Paul III avoit une sœur (Julie Farneze), qui étoit mariée à un Gentilhomme Italien, homme de guerre, qu'on appeloit *Rance*, Comte de *Ceres*. Julie étoit

de la figure la plus agréable : on prétend qu'elle servoit de modele à Raphaël, pour peindre ses plus belles têtes de Vierge. Rabelais assure que le Pape Alexandre VI en devint amoureux, & qu'elle se rendit aux sollicitations de ce méchant Pape. Son mari s'en apperçut, & la tua. Le Pape en fut très-affligé; mais ou il ne put, ou il n'osa se venger sur le mari. Il fit Cardinal le frere de Julie Farneze, qui n'avoit que 25 ans; & c'est lui qui devint le Pape Paul III. L'on voit qu'il avoit été Cardinal très-jeune; aussi se trouva-t-il l'ancien des Cardinaux qui assisterent au Conclave dans lequel il fut élu Pape. Rabelais soutient, conséquemment à cette anecdote, que Paul III ne fut jamais marié; cependant il a eu & reconnu ouvertement pour siens, trois enfans, deux fils & une fille. Le fils aîné, nommé *Pierre-Louis Farneze*, fut créé, en 1545, premier Duc de Parme & de Plaisance, & Gonfanonier perpétuel & héréditaire de l'Eglise. Il fut assassiné en 1547, & eut pour successeur son fils Octavien Farneze, qui épousa Marguerite d'Autriche, fille naturelle de l'Empereur Charles-Quint, de qui sont descendus les Ducs de Parme de la Maison

Farneze, qui n'eſt éteinte que depuis 50 ans. Le ſecond fils de Paul III s'appela *Ranuce Farneze* : il fut Général des troupes Vénitiennes & de celles de France. Le troiſieme enfant de Paul III fut une fille nommée *Conſtance Farneze*, qui épouſa Bozon Sforce, Comte de Sainte-Fleur. Elle eut pluſieurs enfans, dont deux furent Cardinaux. Conſtance Farneze étoit auſſi belle que ſa tante Julie; c'eſt ſans doute ce qui a donné lieu à un Moine Apoſtat, nommé *Bernardin Ochin*, de répandre dans des Lettres qui ont été imprimées en pays Proteſtant, les calomnies les plus atroces ſur la conduite du Pape Paul III avec ſa propre fille la Comteſſe de Sainte-Fleur. Ce qu'il y a de remarquable, & qui fait horreur, c'eſt qu'Ochin prétend que tandis qu'il étoit Capucin, il étoit confeſſeur du Pape; ainſi c'étoit la confeſſion de Paul III qu'il prétendoit donner au public. Tirons le rideau ſur ces calomnies.

Le Cardinal du Bellay, auquel Rabelais étoit attaché pendant qu'il étoit à Rome, étoit de l'ancienne & illuſtre Maiſon de ce nom, dont l'origine paroît remonter juſqu'au dixieme ſiecle, & avoir donné ſon nom, ou l'avoir pris de la Ville de

Montreuil-Bellay en Anjou. Il n'y a aucune famille en France qui ait autant brillé que celle du Bellay, en tous les genres, pendant les quinzieme & seizieme siecles. Elle a fourni alors tout à la fois, des Militaires braves & intelligens, des Négociateurs habiles & consommés, des Prélats, & même des Magistrats généralement estimés, des Savans, de bons Ecrivains, des Gens de Lettres, enfin un des meilleurs Poëtes de ce temps-là. Le Cardinal du Bellay étoit digne d'être de cette Maison. Il étoit en même temps Evêque de Paris & Archevêque de Bordeaux, lorsque Paul III le fit Cardinal. Il revint à Paris avec Rabelais, dès la fin de 1536. Pendant le reste de sa vie, il fut encore utilement employé dans plusieurs grandes affaires, fut Ambassadeur de France en Angleterre, avec le Connétable Anne de Montmorency; il assista au Concile de Trente, & à plusieurs Conclaves, & enfin mourut Doyen du Sacré Collége à Rome, en 1560. La Maison du Bellay a possédé pendant quelque temps la petite Principauté, long-temps appelée *Royaume* d'*Yvetot*; mais cette terre est sortie de cette Maison avant son extinction totale, puisqu'elle n'y étoit plus

dès le milieu du siecle dernier, & qu'il n'y a que quelques années que la Maison a fini en la personne de Monsieur du Bellay, ancien Evêque de Fréjus.

Je ne pousserai pas plus loin les Anecdotes que je pourrois tirer des Lettres de Rabelais, ni les remarques qu'elles pourroient me donner occasion de faire.

FIN de la seizieme Section des Romans du seizieme siecle.



TABLE

DES MATIERES

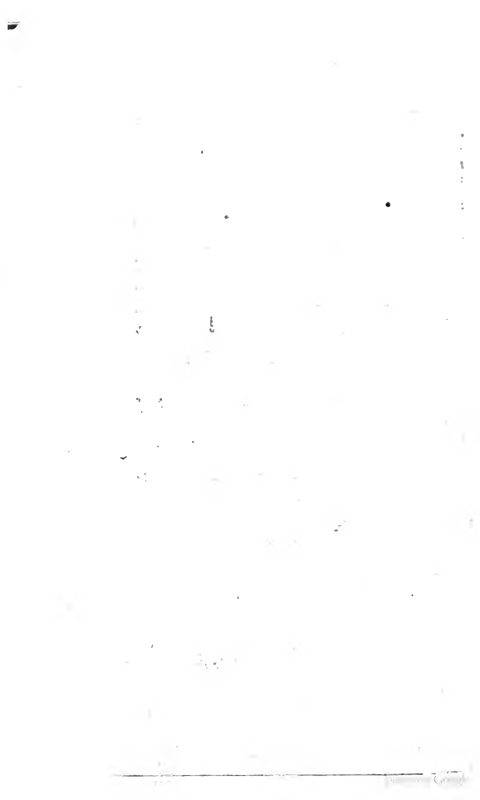
Contenues dans ce vingt-deuxieme Volume.

SÉCTION XV.

Section XVI.

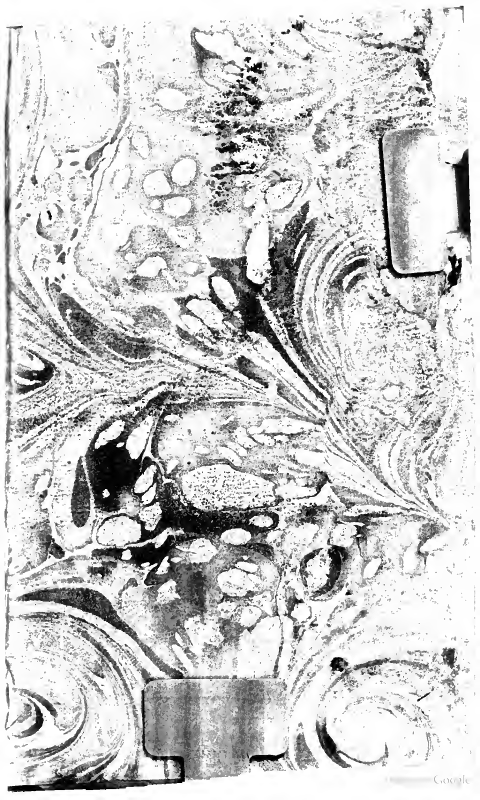
Fin de la Table des Matieres du vingt-deuxieme Volume.

227866



Digitized by Google





Google

